

LQ

critique + littérature

VIRGINIA PESEMAPEO BORDELEAU SŒURS AUTOCHTONES DISPARUES





Photo : © Annie France Noël

LA CRISE CLIMATIQUE
RACONTÉE À ÉCHELLE HUMAINE
PAR LE POÈTE ET CINÉASTE
ACADIEN PAUL BOSSÉ
ET ILLUSTRÉE PAR LE BÉDÉISTE
QUÉBÉCOIS PAUL BORDELEAU



EN LIBRAIRIE
le 12 septembre



editionsperceneige.ca
info@editionsperceneige.ca



Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

Canada



Œuvres du chaos

L'image est apparue à l'écran de mon ordinateur. Un dessin épuré, trait noir sur fond blanc.

Dans un salon, un fauteuil inoccupé faisait face à un téléviseur d'où émanait un bulletin de nouvelles. Au moment où l'on se demandait à qui s'adressaient ces infos retentissant dans une pièce vide, notre regard balayant l'image, on comprenait tout. Un personnage était assis par terre, caché derrière le fauteuil, terrifié par ce qui sortait de l'écran.

C'était en France, fin mars 2016, un peu après les attentats de Bruxelles – qui avaient succédé à ceux de Paris, qui avaient succédé à ceux de l'Hyper Cacher, qui avaient succédé à ceux de *Charlie Hebdo*... Dans le personnage derrière le fauteuil, je me suis immédiatement reconnue. Le monde dans lequel je vivais, et que je ne voyais guère plus qu'à travers un fil de nouvelles sur Internet tant j'avais peur de sortir, me semblait n'être que fureur.

M'est alors venue une phrase. *Prends un livre.*

Cette phrase, c'est mon père qui me l'a dite un nombre incalculable de fois, depuis mes cauchemars d'enfant jusqu'à notre conversation téléphonique de la veille, lorsque je lui avais parlé de mon incapacité à encaisser ce pays anxigène dont les frasques et agitations folles m'étaient contées par l'écran. *Prends un livre.*

*

J'aime les livres violents. Et les films violents. J'aime être terrifiée, horrifiée, tétanisée. J'aime les œuvres qui disent la laideur du monde et les parts les plus sombres de l'âme humaine. J'aime les histoires de monstres – surtout celles qui racontent comment les monstres

sont l'incarnation d'une part sombre, occultée, niée de chacun et de chacune d'entre nous.

Ça a commencé très tôt – ce goût irréprouvable pour un type bien particulier de frisson –, et le temps n'a rien arrangé.

Au contraire, plus je découvrais la laideur du monde, plus j'aimais les livres qui en rendaient compte. Ceux qui racontent le chaos et le tumulte tapis derrière l'écran sur lequel nous projetons l'idée fausse que nous nous faisons de nous-mêmes. Ou derrière celui des infos et des réseaux sociaux, qui nous bombardent d'éclats de vérité sans souci du temps nécessaire pour les assimiler, pour tenter d'en comprendre la signification. Des échardes qui nous sont jetées à la figure et qui se plantent et s'enfoncent dans notre œil, oblitèrent notre capacité de voir clair.

*

Le monde d'aujourd'hui que présentent les écrans de nos ordinateurs, de nos téléphones, de nos télévisions est probablement tout aussi anxigène que celui où je me trouvais le jour où je suis tombée sur ce dessin, qui était également un miroir. Mais je lutte contre le temps effréné du déferlement des infos macabres à l'écran en allant me réfugier dans le temps lent de la lecture, de la pensée qui se déploie.

Cette passion-là, qui est singulière, mais que je partage avec beaucoup d'autres, il y a longtemps que j'essaie de la comprendre.

Pourquoi suis-je comme ça ? Comment ça se joue, comment ça se noue ?

Il y a, je pense, le fait que représenter la laideur du monde et

de l'âme humaine peut servir à les dénoncer. Il y a aussi le fait que revisiter sous ses aspects les plus noirs notre monde plein de bruit et de fureur – sachant pertinemment que notre visite aura une fin quand nous aurons éteint l'écran, quitté la salle de cinéma ou de théâtre, refermé le livre – permet sans doute d'évacuer quelque chose en nous.

Mais ce serait hypocrite de ne justifier ce plaisir et cet amour des œuvres violentes que par la morale ou la catharsis. Il y a plus que ça. Il y a autre chose.

Ces œuvres nous arrachent au monde en nous y plongeant furieusement. Ce faisant, elles nous rapprochent d'une vérité parfois difficile à regarder en face. Les regarder, ces vérités parfois intolérables, à travers le prisme de l'art théâtral, cinématographique ou littéraire, provoque en moi (en nous ?) quelque chose comme la satisfaction, la fierté, voire le bonheur amer de ne pas avoir eu peur de garder les yeux ouverts.

Et il y a aussi que les œuvres violentes peuvent faire sortir de l'ombre ou de nos angles morts des vérités terribles, celles qu'il est temps de cesser de passer sous silence.

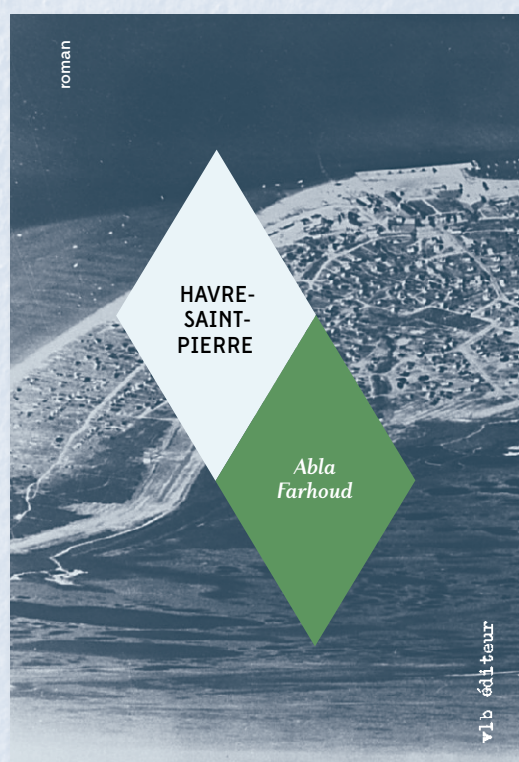
Ces œuvres font apparaître ce à quoi, dans le vrai monde, nous refusons le droit d'exister. Un surgissement peut enfin avoir lieu en toute vérité, car c'est dans les livres qu'on peut la trouver, la vérité, dans toute sa laideur et sa complexité – même terrifiante, elle devient tolérable, voire belle.

Pour toutes ces raisons, j'aime les livres qui sont *full of sound and fury*. Comme la vie. Je ne m'en lasse pas. Je ne m'en laisserai sans doute jamais.

HAVRE-SAINT-PIERRE

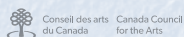
Abla Farhoud

« On dit *orphelin* quand on perd son père, sa mère; je n'ai pas trouvé d'équivalent pour une sœur morte dans la fleur de l'âge. Ni en français ni en arabe. Je suis orphelin de sœur. »



Un ultime roman à la fois crépusculaire et lumineux, où l'on retrouve le sens du récit et l'humour mélancolique de la regrettée Abla Farhoud.

v|b éditeur

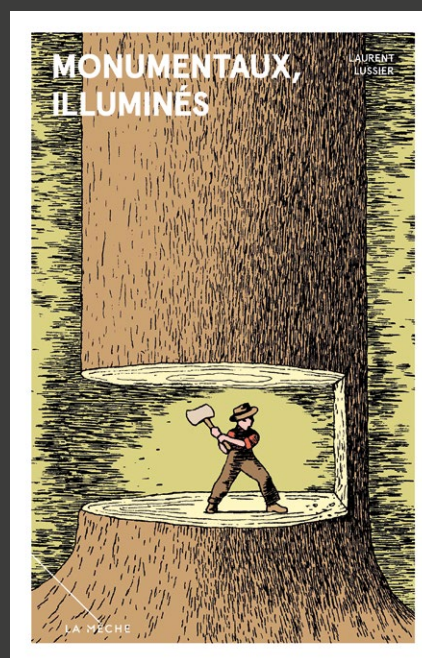


CET AUTOMNE,
LA MÈCHE VOUS INTRIGUE.



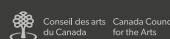
Une société secrète met le Québec à feu et à sang au nom de la littérature.

DÉJÀ EN LIBRAIRIE



Une histoire métamorphosée
du territoire québécois.

EN LIBRAIRIE LE 20 SEPTEMBRE



lameche.ca



Virginia Pesemapeo Bordeleau

Sœurs autochtones disparues

4-33

cahier

Création

35-47

cahier

Critique

49-83

cahier

Vie littéraire

85-100

Fondateur (1976) Adrien Thério
Membre honoraire André Vanasse

Éditeur Alexandre Vanasse
Rédactrice en chef Mélikah Abdelmoumen
Directeur du cahier Critique Nicholas Giguère
Responsable des communications et des réseaux sociaux
Mégane Desrosiers

Direction artistique
Alexandre Vanasse

Photographies
Virginia Pesemapeo Bordeleau
Sœurs autochtones disparues
Pierre Seager

Révision linguistique
Khalil Khalsi

Correction d'épreuves
Diane Martin

Comité de rédaction
Mélikah Abdelmoumen | Isabelle Beaulieu
Josiane Cossette | Mégane Desrosiers
Mark Fortier | Marie-Michèle Giguère | Nicholas Giguère
Félix Morin | Jonathan C. Vartabédian

Lettres québécoises est une revue trimestrielle publiée en mars, juin, septembre et décembre.

Lettres québécoises est répertoriée dans *Érudit* et *Repère*.

Lettres québécoises est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP) [sodep.qc.ca].

Les collaborateur·rices sont entièrement responsables des idées et des opinions exprimées dans leurs textes.

Distribution Dimedia

Impression Imprimerie HLN
Imprimé avec des encres végétales sur du papier 100 % recyclé.

ISBN | Papier 978-2-924360-65-1
ISBN | Numérique 978-2-924360-66-8
ISSN | 0382-084X

Poste-publications Envoi n° 41868016

Parution septembre 2023

Envoi de livres pour recension

C.P. 83577, succursale Garnier
Montréal (Québec) H2J 4E9

Responsable de la publicité

Alexandre Vanasse
alexvanasse@lettresquebecoises.qc.ca

Abonnements



Par Internet
[lettresquebecoises.qc.ca]


Par la poste

Service d'abonnement | SODEP
7420, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2R 2N3

Rédaction

C.P. 83577, succursale Garnier
Montréal (Québec) H2J 4E9
514 237-1930
info@lettresquebecoises.qc.ca

 @lettresquebecoises  @LQ_Mag

 @lettresquebecoises

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Canada

Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL





VIRGINIA PESEMAPEO BORDELEAU



DOSSIER DIRIGÉ PAR
VIRGINIA PESEMAPEQ BORDELEAU

TEXTES
MÉLIKAH ABDELMOUMEN
SUZY BASILE ET AUDREY ROUSSEAU
SARAH HENZI
MARIE CHRISTINE BERNARD
LAURE MORALI
DARREL J. McLEOD
HÉLÈNE BACQUET
FRANÇOIS LÉVESQUE

PHOTOGRAPHIE
PIERRE SEAGER

SŒURS AUTOCHTONES DISPARUES



UNE APPARITION

Présentation Mélikah Abdelmoumen

C'était en pleine pandémie, en mars 2021. Alors chroniqueuse à *LQ*, j'étais invitée à prendre part à une discussion autour d'un dossier intitulé « Femmes manifestes », dirigé par Vanessa Bell et Annabelle Moreau – elle était alors rédactrice en chef de la revue¹.

Virginia Pesemapeo Bordeleau y avait signé un texte qui m'avait fascinée. Elle se penchait sur la place grandissante (et marquante) occupée par les autrices autochtones dans notre paysage littéraire. « Je fais un lien entre la forte présence féminine dans la littérature des Premières Nations et l'observation de nos mères. L'écriture est la forme actuelle du partage des connaissances », écrivait-elle. Et un peu plus loin :

[M]algré les expériences traumatisantes apportées par le colonialisme, les peuples des Premières Nations ont accédé à une certaine écoute, à l'acceptation de leur existence. Dès lors, la parole des femmes peut s'engouffrer dans cette ouverture, comme un torrent libéré après une ère glaciaire².

Ces mots m'avaient frappée et émue. J'avais hâte de rencontrer celle qui les avait écrits et que, à ma grande honte rétrospective, je ne connaissais pas.

*

Née en 1951 à Rapides-des-Cèdres, c'est en tant qu'artiste visuelle (formée à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue) que Virginia Pesemapeo Bordeleau, d'origines à la fois québécoise et crie (eeyou), se fait d'abord connaître. Mais une pratique d'écriture s'ajoute bientôt à celle de la peinture, pour commencer avec le mémorable coup de gueule intitulé « Chiâlage de Métisse³ », puis avec un nombre conséquent d'ouvrages romanesques et poétiques, dont *Ourse bleue* (Pleine Lune, 2007), *De rouge et de blanc*, *L'amant du lac* et *L'enfant hiver* (Mémoire d'encrier, 2012, 2013 et 2014), *Sur les traces de Champlain. Un voyage extraordinaire en 24 tableaux* (Prise de parole, 2015), *Je te veux vivant* et *Poésie en marche pour Sindy* (Quartz, 2016 et 2018), *Celle-qui-va* (Hannenorak, 2018) et, enfin, le livre d'art *Ourse bleue – Piciskanâw mask iskwew : rétrospective, 40 ans de pratique artistique* (Quartz, 2020).

*

Virginia est entrée dans la table ronde virtuelle et dans ma vie comme une apparition. Elle nous a parlé de la place de ces autrices autochtones de diverses générations qui commençaient à se faire connaître

et entendre, et de leur manière de témoigner de ce qui avait été doublement occulté, laissé de côté. *Doublement*, parce qu'elles s'exprimaient à la fois en tant que nos concitoyennes des Premières Nations et en tant que femmes.

Virginia nous a également dit quelques mots au sujet de son propre travail d'artiste et de peintre, de poète et d'écrivaine métisse. Nous avons réfléchi, mais nous avons aussi souri, et même ri, portées par quelque chose que je ne saurais décrire autrement que comme l'éblouissement que produisent toujours, sur ceux et celles qui la croisent, la voix et la lumière de Virginia Pesemapeo Bordeleau.

Après cette table ronde, je me suis plongée dans son œuvre, fascinée par cette collègue dont la pensée et les prises de position révélaient une audace, une franchise, un anticonformisme dont il me semblait que nous avions (et avons toujours) terriblement besoin... Nous en avons besoin sans toutefois nous rendre compte qu'il y avait là, parmi nous, cette autrice, artiste, poète et citoyenne qui semblait n'avoir peur de rien, et surtout pas de dire ce qui tend à être tu. La part sombre de notre histoire. La place des femmes dans notre culture. Leur désir trop souvent et trop longtemps nié. La nécessité de faire des ponts entre soi et l'autre. L'urgence de témoigner de ce qui compte et est menacé de disparaître.

Au sujet de celle qu'on surnomme, d'après son totem, l'Ourse bleue, Claude Hamel – qui signe à son sujet un documentaire du même titre –, écrit :

Arpentant la dualité qui nous habite toutes et tous, Virginia, la petite fille du pont, nous transporte dans de multiples allers-retours d'une rive à l'autre. Nous marchons à ses côtés, la tête nimbée de lumière, le cœur lourd s'allégeant à chaque pas vers l'acceptation de ce qui est, de ce qui nous a façonnés, de ce qui sera. Virginia c'est le Québec, l'essence même de cette réconciliation, avec nous-mêmes, avec ce métissage qui est en lui-même synonyme de territoire⁴.

Il me semble que ces mots disent bien la nature du travail, de la vie et du parcours de Virginia Pesemapeo Bordeleau.

*

Virginia et moi avons eu plusieurs fois l'occasion de nous reparler, d'échanger et même de travailler ensemble depuis cette première rencontre. J'ai vite compris qu'un dossier de *LQ* piloté par elle était une nécessité. Un jour, il y a quelques mois déjà, je le lui ai proposé. Elle a accepté.

Il fallait trouver une forme singulière et originale. Et surtout, il fallait une approche qui lui permette de faire exactement ce qu'elle voulait, comme elle le voulait. Bref, il fallait quelque chose comme une carte blanche à Virginia Pesemapeo Bordeleau.

Nous en avons discuté et, fidèle à sa nature de passeuse, de rassembleuse, de partageuse, Virginia a voulu *faire apparaître une disparition*. Elle a voulu que nous extirpions du silence et de l'indifférence dans lesquels il était et est toujours plongé le lourd dossier des femmes autochtones disparues ; dossier qui nous concerne tous, et toutes. Et elle a voulu le faire en compagnie d'hommes et de femmes issu-es ou non des Premières Nations : alliés-es, témoins, frères et sœurs.

Dans ces pages, qui sont en quelque sorte une grande maison lumineuse dont elle serait l'hôtesse, Virginia Pesemapeo Bordeleau reçoit des chercheuses, des poètes, des écrivains et des écrivaines, ainsi que la mémoire de nos sœurs autochtones disparues – venues reprendre leur place dans nos pages et dans nos cœurs. Le tout est soutenu et porté par les photographies d'un autre complice, Pierre Seager, qui a voulu et su rendre en images cette absence soudain redevenue présence par la grâce des rencontres que permettent l'art et la littérature.

1. On peut visionner cette table ronde du 17 mars 2021, animée par l'essayiste Camille Toffoli et intitulée « Vidéo de lancement femmes-manifestes », en ligne sur le site de *LQ* : [www.lettresquebecoises.qc.ca].

2. « Femmes porteuses de mots », *LQ*, n° 180, mars 2021.

3. Publié dans *La vie en rose*, en 1984, l'article a été numérisé par le Centre de documentation sur l'éducation des adultes et de la condition féminine (CDÉACF) et il est disponible en ligne [bv.cdeacf.ca].

4. Claude Hamel, réalisatrice et productrice ; extrait du texte de présentation d'*Ourse bleue*, un documentaire sur Virginia Pesemapeo Bordeleau – sortie prévue à l'automne 2023.

LETTRE À THATHANKA IYOTAKE

Virginia Pesemapeo Bordeleau

Cher Thathanka Iyotake,

Je t'écris pour te mettre au parfum du monde après toi depuis ton départ vers les plaines du Grand Esprit. Je m'adresse à toi, car tu es l'icône rouge des colonisateurs.

Tu te nommes Taureau Assis, et pourtant tu t'es tenu debout devant les Yankees. J'ai décrit quelque part ma vision de ce bison venu s'écraser devant ta mère qui, accroupie, te donnait naissance.

Tu avais raison, Thathanka Iyotake, rien n'a changé depuis ton sacrifice : les plaines sont toujours envahies par leurs troupeaux, l'esprit du bison est encore brimé, clôturé, parqué. L'esprit du bison est drogué, soûlé, gazé et roule à cent milles à l'heure dans de vieilles voitures crevées qui empoisonnent l'air.

Les envahisseurs n'avaient plus besoin de nous, n'ont jamais eu besoin de nous sauf au début, pour les fourrures, pour notre connaissance des immenses territoires afin d'y pénétrer toujours plus profondément, toujours plus violemment. À une certaine époque, nous étions devenus un mythe, ancré dans leur histoire comme une inspiration, un idéal d'être humain ; ils aimait que nous soyons enfermés dans leur histoire, dans leurs livres, que notre parole soit éteinte, inaudible.

Je t'ai même rencontré à Florence ! Tu trônais, superbe dans cette photo décorant la vitrine d'une boutique d'accessoires de luxe en cuir – sacs, bourses, ceintures, vestes, souliers. Tu étais là, parmi ces objets, tenant ta pipe sacrée, avec sur le visage ton célèbre rictus, une plume d'aigle droite plantée dans tes cheveux, ton air de guerrier indomptable. On t'a récupéré pour ajouter de la valeur marchande aux articles qui ne te concernaient que pour ce qui était de la peau d'animal. Pour faire croire que le fait de se procurer ces marchandises allait transposer chez la clientèle ta noblesse et la puissance de ton esprit rebelle.

Si je te disais qu'ils cherchent tellement à effacer ce qui reste de nous qu'ils se définissent maintenant comme nous, se nomment eux-mêmes Rouges, issus d'une arrière-arrière-arrière-grand-mère qui aurait épousé un quidam aux débuts de la colonie, quand ce n'est pas leur imaginaire qui arrive à en inventer une d'après les légendes familiales, me croirais-tu ? Et si nous nous insurgeons, ils nous traitent de racistes ! Je t'entends rire, Taureau Assis.

Et pourquoi ? me demanderas-tu. Pour nous effacer davantage, nous museler encore plus, nous éteindre des mémoires terrestres. Et pendant ce temps, ils rasant les forêts, coupent impitoyablement les arbres pour se construire des maisons, répandent des essences qui flambent



comme des torches à la moindre étincelle. Tu te souviens à quel point l'arbre était sacré pour ta nation, Thathanka lyotake ? Cet arbre autour duquel tu faisais ta danse du soleil, avec ta chair transpercée en offrande au Grand Esprit.

Peu après ta mort, ils ont étendu leur volonté de nous détruire en construisant des résidences dans lesquelles ils ont enfermé nos enfants, dès l'âge tendre. Entends-tu l'ampleur du silence de nos enfants séquestrés par les États et torturés par le sexe des religieux, par leurs fouets sur leurs corps minuscules, par la faim et le froid qu'imposait leur certitude d'avoir raison sur nous ? Les entends-tu, Taureau Assis, les entends-tu ?

Maintenant, je vais te parler du sort qu'ils nous réservent, à nous, les femmes. Nous disparaissions, ou nous sommes régulièrement assassinées sans que de sérieuses recherches soient menées sur les causes, sur les auteurs de notre mort, sur la découverte de nos corps. Silence radio. Ils attendent parfois des mois avant de daigner mettre leurs enquêteurs sur nos cas, et encore, ils finissent par dire qu'il s'agit de fugues ou d'absences volontaires, car il paraît que nous sommes comme ça, les femmes autochtones. Imprévisibles. Irresponsables. Coupables. Sans intérêt.

Mais ce n'est qu'une autre manière de nous effacer. En éliminant la femme, on soustrait le lieu d'incubation du futur autochtone.

Ils nous traitent de la même manière que la Terre-Mère. Non seulement nous, d'ailleurs, car ils tuent avec frénésie leurs propres femmes. Ce qui m'amène à t'avouer qu'au fond, ils haïssent tout le féminin du monde. Ils haïssent leurs génitrices, l'origine de la vie, la mort les excite, leur donne la certitude d'être invulnérables.

Il s'agit d'une auto-trahison extrême.

La Terre-Mère réagit à la bêtise par son apparente autodestruction. Les feux avalent les arbres de mon territoire, je respire la fumée âcre des forêts sacrifiées par trop d'ambitions, trop de confort, trop d'inconscience. Les ouragans dévastent des pays entiers, des cyclones et des tornades s'en donnent à cœur joie. La terre est vivante et elle se défend contre nous. Cent années de leur modernisme ont suffi pour tuer la Tortue porteuse d'humanité, sa féminité féconde : nous l'habitons depuis cent fois plus d'années et elle était restée verte, riche, saine. Tu sais, tout comme moi, Taureau Assis, qu'elle va se régénérer lorsque nous aurons atteint notre finitude, lorsqu'elle aura avorté de nous.

Pendant ce temps, nous sommes à la recherche d'une alliance, avec nos sœurs des autres ethnies, avec les frères de bonne volonté. L'alliance du dernier espoir.



**LA TERRE-MÈRE RÉAGIT À LA BÊTISE PAR SON APPARENTE AUTODESTRUCTION.
LES FEUX AVALENT LES ARBRES DE MON TERRITOIRE, JE RESPIRE LA FUMÉE
ÂCRE DES FORÊTS SACRIFIÉES PAR TROP D'AMBITIONS,
TROP DE CONFORT, TROP D'INCONSCIENCE.**

ET SI ELLES ÉTAIENT BLANCHES...

Suzy Basile et Audrey Rousseau

Au moment où nous écrivons ces lignes, le gouvernement du Manitoba refuse toujours de financer les recherches au dépotoir de Prairie Green, près de Winnipeg, afin de retrouver les restes de trois femmes autochtones, Morgan Harris, Mercedes Myran et une personne inconnue, baptisée momentanément Mashkode Bizihiki'kwe (femme bison)¹. En 2022, les restes de Rebecca Contois, victime d'un présumé tueur en série, ont été retrouvés au même endroit.

Ce refus d'investir dans les fouilles s'appuie sur des raisons de « sécurité » et de « danger pour la santé » des chercheurs et continue d'alimenter les manifestations qui ont commencé à la suite du démantèlement, à coups d'injonctions, de la barricade érigée sur la route d'accès au dépotoir². Pourtant, c'est justement pour réclamer la *sécurité* des femmes autochtones et dénoncer le *danger* qu'elles courent au quotidien que les manifestants tentent de se faire entendre. En effet, au pays, selon une récente étude sur les interventions policières à l'endroit des Autochtones³, les femmes autochtones sont 400 % plus susceptibles de disparaître que les autres Canadiennes. De plus, elles sont régulièrement accablées par l'usage de qualificatifs négatifs et de préjugés dépréciatifs qui interfèrent lors de leurs démarches auprès des services publics, tels que la santé, les services sociaux, la justice, la police, etc.

Au cours des dix dernières années, plusieurs rapports ont fait état de la situation qualifiée d'« alarmante » par le Rapporteur spécial des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones, à la suite de sa récente visite au Canada⁴. Contrairement à une croyance tenace, le Québec n'échappe pas aux statistiques catastrophiques sur les féminicides (ce terme a récemment fait son entrée dans le langage populaire), que ce soit en contexte autochtone ou non, ni aux faits et actes discriminatoires de plus en plus documentés – voire diffusés sur les médias sociaux –, ou aux préjugés tenaces qui accompagnent trop souvent les femmes autochtones dans leurs interactions quotidiennes. La disparition de Shannon Alexander, de Maisy Odjick, de Tiffany Morrison, de Sindy Ruperthouse et de nombreuses autres au Québec n'a malheureusement pas reçu toute l'attention nécessaire (contrairement au lionceau *Boomer* qui, en cavale dans la région de Kitigan Zibi, a fait l'objet d'intenses recherches à l'aide d'hélicoptères de la Sûreté du Québec quelques mois avant la disparition de Shannon et Maisy)⁵.



En réponse à ce problème systémique de la disparition d'êtres chers, et à celui de l'indifférence relative d'une partie de la population canadienne – du moins, avant la tenue de l'Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées (ENFFADA, 2016-2019) –, il est primordial de se questionner : dans une société riche et prospère comme le Canada, quel est le coût de l'inertie ?

Pendant des décennies, les autorités officielles ont rejeté une part de la responsabilité sur le dos des familles des proches disparues et assassinées – incluant le fardeau financier lié à l'accès à la justice⁶. Dans une perspective d'appel à la responsabilité des autorités concernées, ainsi qu'à la reconnaissance des besoins spécifiques des familles et proches des femmes et filles autochtones disparues et assassinées, plusieurs voies sont envisageables, à commencer par la mise en œuvre des deux cent trente et un appels à la justice de l'ENFFADA. Mais il y a aussi les initiatives comme celle que mettra prochainement en œuvre la communauté innue Pessamit sur la Haute-Côte-Nord, qui érigera un monument à la mémoire de ses femmes disparues et assassinées, et ce, afin de ne pas les oublier, d'éduquer les jeunes filles sur le sort de leurs ancêtres et d'honorer les survivantes⁷. La communauté anicinape de Pikogan en Abitibi prépare également l'installation d'un monument à l'aube du dixième anniversaire de la disparition de Sindy Ruperthouse, survenue en 2014. Aujourd'hui encore, la famille de Sindy est dans l'attente d'un retour d'appel du corps policier responsable de l'enquête. Déception, frustration et sentiment d'abandon profond par les enquêteur·rices assigné·es au dossier sont, pour le moment, le lot de la famille de la disparue.

Afin de bien mesurer la portée de ces disparitions, de saisir l'urgence d'agir et d'interroger les élu·es et les services publics sur les « dossiers non résolus », des organismes autochtones militent avec acharnement, et ce, depuis leur création, afin que des solutions pérennes soient proposées à ces problèmes systémiques. L'association Femmes autochtones du Québec⁸, en soutien aux familles éprouvées par la perte d'une des leurs, a d'ailleurs mené une réflexion fort pertinente sur la notion de « disparition » – qui revêt une signification beaucoup plus large et ancrée dans le colonialisme en contexte autochtone :



Ainsi se dessine une chaîne historique d'effacement où s'entremêlent les disparitions des femmes qui ont perdu leur statut indien, les disparitions au sein des pensionnats, puis celles des enfants adoptés, et ayant engendré des traumatismes qui ont contribué progressivement à la fragilisation du tissu social des communautés autochtones. L'entraide, la solidarité et l'appartenance, ces valeurs fondamentales qui ont permis aux Autochtones de résister au colonialisme malgré des atteintes continues à leurs cultures et à leur intégrité, se voient aujourd'hui sérieusement menacées⁹.

En outre, dans la façon de représenter l'absence de ces milliers de femmes, filles et personnes 2EGGBTQIA+, on peut observer des limites préoccupantes quant à l'identification de l'origine autochtone des victimes, à la prise en compte de l'identité de sexe ou de genre, et à la quasi-absence de mention touchant la diversité sexuelle dans les données statistiques officielles des institutions policières et autres organismes relevant de la sécurité publique provinciale. Ces revendications s'appuient sur quatre appels à l'action figurant dans le *Rapport de la Commission d'enquête sur les relations entre les Autochtones et certains services publics au Québec : écoute, réconciliation et progrès (Commission Viens)*, déposé au gouvernement du Québec en septembre 2019, et dont le point de départ est justement la disparition de Sindy Ruperthouse et le manque de diligence des services de police pour la retrouver.

Assurer la documentation rigoureuse et continue de ces réalités historiques et (malheureusement) trop contemporaines, c'est permettre d'améliorer la sécurité de toutes et, en définitive, de sauver des vies qui comptent !

1. Olivia Stefanovich, « Former judge calls on Ottawa to sidestep Manitoba and launch search of landfill for women's remains », CBC News, 21 juillet 2023, à lire en ligne sur [www.cbc.ca].

2. Thibault Jourdan, « La police de Winnipeg a délogé les manifestants de la décharge du chemin Brady », ICI Manitoba, 18 juillet 2023, à lire en ligne sur [ici.radio-canada.ca].

3. Jenny Flores et Andrea Román Alfaro, « Building the settler colonial order : police (in)actions in response to violence against Indigenous women in "Canada" », *Gender & Society*, vol. 37, n° 3, juin 2023.

4. José Francisco Cali-Tzay, *Visit to Canada, 1-10 March 2023 : End of Mission Statement*, Nations Unies – Conseil des Droits de l'Homme, Procédures spéciales, à lire en ligne sur [www.ohchr.org].

5. Isabelle Hachey, « Des centaines de femmes autochtones tuées dans l'ombre », *La Presse*, 8 novembre 2011, à lire en ligne sur [www.lapresse.ca].

6. Marina Puzryeva et John Loxley, *Cost of Doing Nothing : Missing and Murdered Indigenous Women and Girls*, Canadian Centre for Policy Alternatives Manitoba Office, 2017, à lire en ligne sur [www.policyalternatives.ca].

7. Radio-Canada, « Un monument à la mémoire des femmes disparues et assassinées de Pessamit », Radio-Canada, à lire en ligne sur [ici.radio-canada.ca].

8. Femmes autochtones du Québec (FAQ), *Nānāwīg Māmawe Ninawind. Debout et solidaires. Femmes autochtones disparues ou assassinées au Québec*, 2015, à lire en ligne sur [faq-qnw.org].

9. *Ibid.*

Suzy Basile est professeure à l'École d'études autochtones de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue.

Audrey Rousseau est professeure au Département des sciences sociales de l'Université du Québec en Outaouais.



MASHKODE BIZHIKI'IKWE (BUFFALO WOMAN)

Sarah Henzi

Mashkode Bizhiki'ikwe, Buffalo Woman, c'est le nom que le groupe Ka Ni Kanichihk (Medicine Bear) de Winnipeg, en consultation avec des membres de la communauté, a attribué à la femme dont l'identité est à ce jour méconnue. Ce nom lui a été donné, car ce n'est pas tenable d'être non identifiée ; MLA Bernadette Smith (Anishinaabe/Métis) explique que « cette femme est la bien-aimée de quelqu'un, et elle fait partie de la communauté ». Elle ajoute : « Pour nous, toute vie est sacrée et nous devons l'honorer¹. » Buffalo Woman et trois autres femmes – Rebecca Contois, Mercedes Myran et Morgan Beatrice Harris – sont les victimes d'un autre tueur en série dont le nom ne vaut pas la peine d'être rappelé. Les restes de leurs corps ont été retrouvés sur deux sites d'enfouissement, Brady Road Landfill et Prairie Green Landfill. En décembre 2022, la police de Winnipeg annonce qu'une fouille ne sera pas possible, en raison « du passage du temps et du volume considérable de matériaux déversés² » sur les lieux. Cette nouvelle suscite immédiatement une forte réaction dans la population et mène à plusieurs protestations bloquant l'accès aux sites. « Fermez-le[s] et fouillez tout, ou faites-en un lieu commémoratif géant », déclare Cambria Harris, la fille de Morgan ; elle poursuit : « C'est un énorme lieu de sépulture anonyme, et c'est une scène de crime³. » En mai 2023, une enquête de faisabilité, demandée par le ministère des Relations Couronne-Autochtones, révèle que les fouilles sont possibles,



qu'elles pourraient durer jusqu'à trois ans et coûter cent quatre-vingt-quatre millions de dollars⁴. Pour les familles des disparues, aucun montant n'est trop élevé, car on ne saurait mettre de prix sur la dignité de leurs proches.

En juin 2019, le rapport de la Commission d'enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées est déposé à Ottawa, révélant « que les violations persistantes et délibérées des droits de la personne et des droits des Autochtones, et les abus qui en découlent, sont à l'origine des taux effrayants de violence envers les femmes, les filles et les personnes 2ELGBTQQIA autochtones⁵ ». La Commissaire Qajaq Robinson ajoute : « Nous sommes ici aujourd'hui à cause de nombreuses années de décisions et d'actions qui, même si elles ont permis de bâtir le Canada, ont dérobé aux peuples autochtones [...] leur humanité, leur dignité et, ultimement, leur vie. » Elle déclare enfin : « Il s'agit d'un génocide⁶. » Dans le discours qu'il prononce après la publication du rapport, le premier ministre Justin Trudeau « s'abstient de qualifier les disparitions et les décès de femmes et de filles autochtones au Canada de génocide », bien qu'ayant été appelé à le faire. Plus tard, le même jour, « il reconnaît les conclusions du rapport, déclarant à une foule rassemblée à Vancouver : "Plus tôt ce matin, l'enquête nationale a officiellement présenté son rapport final, dans lequel elle a conclu que la violence tragique que les femmes et les filles autochtones ont subie équivaut à un génocide."⁷ » La volte-face de Trudeau peut certes être considérée comme conciliatoire ; cependant, puisque le ministre de la Justice lui-même, David Lametti, explique que le gouvernement fédéral devra « laisser aux universitaires et aux experts le soin de discuter du terme "génocide"⁸ », le geste semble plutôt vide.

En juin 2023, soit quatre ans après le dépôt du rapport de la Commission d'enquête, force est de constater que peu de choses ont changé, si ce n'est rien. Le projet « Mère. Sœur. Fille. » de la CBC, enquêtant sur les progrès réalisés au niveau de chaque appel à la justice émis dans le rapport, précise que « seules deux de ces directives [5.20 et 5.23] ont été achevées... [et] plus de la moitié n'ont même pas été entamées⁹ ». Il est vrai que le gouvernement



fédéral a fait beaucoup de promesses, principalement sous la forme d'allocations financières envers des projets et des infrastructures. Cela dit, et comme l'affirme Lynne Groulx, la directrice générale de l'Association des femmes autochtones du Canada : « C'est un génocide humain, et le génocide n'est pas un projet. Nous ne sommes pas un projet que les bureaucrates peuvent résoudre¹⁰. »

Le sort de Buffalo Woman est représentatif du mal systémique présent dans notre société ; il est une métaphore de la manière dont les femmes autochtones sont traitées, ignorées, délaissées et effacées. Il est le résultat des violences institutionnelles portées par la Loi sur les Indiens, la rafle des années 1960, les pensionnats, de même que chacune des violences vécues au quotidien – les violences conjugales, l'itinérance, la pauvreté, l'absence de services de soutien et de protection. L'incommensurabilité en est déchirante, révoltante. Les promesses de financement sont une chose, mais elles peuvent aussi être interprétées comme des sortes de pots-de-vin, des musellements ; où sont la compassion, l'empathie, le réel désir de participer à la rectification des torts causés ? Où sont la rage, la honte, les larmes, les cœurs prêts à exploser face à ces indignités ? Ce sont nous, les humain-es, qui sommes les seul-es à pouvoir appeler à un vrai changement, à faire le tri dans nos déchets politiques, dans nos gestes vides.

Mais Buffalo Woman est plus qu'une statistique. Elle est une fille, une sœur, une nièce ; elle est sa mère, sa tante, sa grand-mère ; elle est une femme, porteuse d'un nom, en attente de (re)trouver le(s) sien(s). Elle est le réceptacle d'un amour sans bornes et porteuse d'une mémoire collective. Buffalo Woman n'est pas une absence, elle est présence ; elle appartient à un peuple, à une famille, à un lieu, à un territoire – et elle sera réclamée, jamais oubliée.

*Nous écrivons ton nom
Dans les lieux où ton esprit vagabonde
En attente
De la découverte de ton corps*

— Virginia Pesemapeo Bordeleau, *Poésie en marche pour Sindy*
(éditions du Quartz, 2018)

1. Je traduis. Kayla Rosen, « Unidentified victim of alleged serial killer in Winnipeg to be called Buffalo Woman », CTV News Winnipeg, 6 décembre 2022, à lire en ligne sur [www.winnipeg.ctvnews.ca].

2. Je traduis. Omar Mosleh, « 'It happened again': woman's body found at Winnipeg landfill site at centre of protests », *Toronto Star*, 4 avril 2023, à lire en ligne sur [www.thestar.com].

3. Je traduis. Dave Baxter, « Brady Road landfill is 'a massive unmarked burial site,' says murder victim's daughter », *The Penticton Herald*, 5 avril 2023, à lire en ligne sur [www.pentictonherald.ca].

4. Je traduis. Sarah Petz, « Chiefs, families push for search for remains at Winnipeg landfill that could take years, cost up to \$184M », CBC News, 12 mai 2023, à lire en ligne sur [www.cbc.ca].

5. « Réclamer notre pouvoir et notre place », Commission d'enquête nationale sur les femmes et les filles disparues et assassinées, n.d., à lire en ligne sur [www.mmiwg-ffada.ca].

6. *Réclamer notre pouvoir et notre place : le rapport final de l'Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées*, vol. 1a, Commission d'enquête nationale sur les femmes et les filles disparues et assassinées, 2019, p. 18, à lire en ligne sur [www.mmiwg-ffada.ca].

7. Je traduis. Maham Abedi, « Why 'Genocide' Was Used in the MMIWG Report », Global News, 4 juin 2019, à lire en ligne sur [www.globalnews.ca].

8. *Ibid.*

9. Je traduis. Donna Carreiro, « Mother. Sister. Daughter. » CBC News, 5 juin 2023, à lire en ligne sur [www.cbc.ca].

10. *Ibid.*

Sarah Henzi est chercheure occupante et professeure adjointe aux départements de Français et d'Indigenous Studies de Simon Fraser University. Ses recherches portent sur les littératures autochtones de langues anglaise et française.

LE SILENCE MUET

Marie Christine Bernard

J'ai des centaines de sœurs. Peut-être des milliers. Toutes silencieuses.

Toujours filles, parfois mères, rarement grand-mères.

J'ai des centaines de sœurs, peut-être des milliers, des Ophélie emportées par des rivières rouges, des Lucrèce sacrifiées, des Aurore martyrisées, des Kateri canonisées. Certaines ont des noms, la plupart sont oubliées.

Elles ont offert du feu à un inconnu dans le parking d'un Couche-Tard. Fait du pouce pour revenir chez elles. Dormi dans la rue ou dans leur lit. Pris un raccourci pour rentrer d'un party. Fait confiance à quelque représentant de l'ordre, de la santé, du système.

Mes sœurs muettes ont des familles. Trop souvent leurs mères ont crié leurs noms en vain. Trop longtemps leurs frères ont fouillé les buissons pour rien aux abords des villages. Trop banalement leurs pères ont serré les poings sans rien dire, impuissants. Et leurs propres sœurs et filles, elles, ont tremblé que, à leur tour, leurs voix disparaissent. Et tremblent encore.

Chaque fois que l'une de ces voix s'éteignait, c'était une parole qui partait. C'était un morceau de langue ancestrale qui se perdait, un enseignement qui n'était pas transmis, un enfant qui n'était pas né. Chaque fois, c'était une plaie de plus qui s'ouvrait pour prolonger la grande saignée du génocide des Premiers Peuples du Canada.

Est-ce qu'on les compte encore ? On croit savoir combien il y en a eu, depuis une quarantaine d'années. On ne s'entend pas sur le nombre. Mille huit cent quatre-vingts ? Quatre mille ? Combien en vérité, depuis l'érection de la première croix à Gespeg ? On a tôt fait de calculer la valeur de mes sœurs à l'aune d'une morale venue d'ailleurs, qui les a tout de suite considérées comme des marchandises, tout juste bonnes à servir, à tresser des paniers et à se soumettre au bon vouloir de l'homme blanc – coureur des bois, marchand de la Hudson's Bay Company ou curé. Dévergondées, faciles, disaient d'elles les missionnaires. Voire des sorcières à la solde du Malin. Un jugement qui a la vie dure et qui perdure. Et ainsi avilies, comment s'étonner que la disparition et l'assassinat de milliers d'entre elles fassent si peu de bruit ? Elles sont avalées par les statistiques, auxquelles on pourrait ajouter le nombre effarant de celles qui se donnent la mort : les femmes autochtones sont trois fois plus susceptibles de se suicider que les femmes non autochtones.

Elles ont des noms et des visages. Des familles qui les cherchent. Des communautés qui les pleurent. Des enfants qui n'ont plus de mère. Il m'arrive de me demander si l'indifférence générale devant cette tragédie n'est pas partie prenante du grand plan amorcé à la fin du XIX^e siècle dans le but de régler ce qu'on appelait alors « le problème indien ». Ne pas intervenir pour empêcher un crime n'est-il pas à considérer comme une complicité par omission ? Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que cette indifférence demeure nourrie par un mépris séculaire, qui a fini par éclater à nos oreilles de façon tonitruante lors du décès de Joyce Echaquan en 2020.

Je ne suis pas membre d'une des Premières Nations, mais je compte de nombreux amis et amies dans plusieurs d'entre elles. J'ai eu à plusieurs reprises le privilège d'être accueillie dans les communautés et en territoire, de partager leur table et leurs cérémonies, de bercer leurs enfants. Des enfants qui sont aimés et choyés, et dont les mères et grand-mères font l'objet d'un immense respect. Lorsqu'un jeune m'appelle



**J'AI DES MILLIERS
DE SŒURS. VIVANTES.
QUI ONT DES NOMS,
DES VISAGES,
DES VOIX.**

« *Kokom* », je me sens honorée plus que par n'importe quelle récompense, et pour le plus grand mérite qui soit : la confiance.

J'ai suivi un jour une grand-mère et trois de ses petites-filles de la nation Atikamekw dans une piste de collets passée de grand-mère en petite-fille depuis des millénaires. Un sentier enfoncé dans la mousse d'une forêt ancienne, large comme un pied de femme. Les petites gambadaient comme des faons originaux tandis que l'aînée replaçait les pièges et que, moi, j'observais, fascinée, heureuse et fière du précieux cadeau que l'on m'offrait à ce moment-là. Aujourd'hui, alors que j'écris ces lignes, une grande partie du territoire ancestral de cette famille a été dévorée par les feux de juin. Le campement a été sauvé *in extremis*. La piste de collets mettra du temps à redevenir ce qu'elle était. Le redeviendra-t-elle seulement ? Le territoire est un lieu de transmission privilégié, et les femmes, les gardiennes des savoirs importants qui y sont liés. Parmi ces savoirs, il y a la langue. La majeure partie de mon vocabulaire dans la langue atikamekw m'a été apprise par les femmes, les jeunes et les enfants. Les gros mots aussi, bien sûr. Le territoire se réduisant comme peau de chagrin, combien de temps encore ces personnes pourront-elles transmettre leurs connaissances ?

J'ai des milliers de sœurs. Vivantes. Qui ont des noms, des visages, des voix. Qui sont des filles, des mères et des grand-mères. Qui transmettent une parole plusieurs fois millénaire. Que j'aimerais qu'on entende pour de vrai, enfin.

Née en Gaspésie, **Marie Christine Bernard** a enseigné les lettres et l'ethnologie au Lac-Saint-Jean. De 2001 à 2023, elle a accompagné les étudiant·es des Premières Nations et Inuit dans leur parcours collégial. Elle a publié une dizaine de livres et participé à plusieurs ouvrages collectifs ; elle a obtenu le Prix France-Québec en 2010 pour son roman *Mademoiselle Personne* (Hurtubise, 2008). Retraitée depuis peu, de retour dans sa région natale, elle se consacre à la littérature et à d'autres projets.

DERRIÈRE SON SOURIRE

Laure Morali

À Penassin

Nous étions assises sur son lit. Je venais de lui offrir un galet de pierre à savon dans lequel était gravé le mot PAIX. Ses bas de laine préférés dépassaient du sac en toile qui lui servait de trousse de toilette. Elle m'a demandé de brosser ses longs cheveux argentés. Dans ce moment si doux, j'ai presque oublié que nous étions à l'hôpital. « Tu n'es pas prête à me voir partir... » J'ai répondu « non » de la tête. « Tu ne seras jamais prête, mais moi je le suis. Si jamais mon cœur ne supporte pas l'opération, on ne le réanimera pas. J'ai signé ce formulaire. »

Pour la troisième fois, elle allait subir une amputation. Ce n'était pas un orteil cette fois-ci, mais un doigt de la main, qui n'était plus irrigué. Il avait fallu attendre six mois avant qu'elle soit enfin envoyée à l'hôpital de Québec, alors que son doigt était noir de gangrène depuis déjà trop longtemps. On lui avait dit, dans un hôpital de la Côte-Nord, qu'il n'y avait rien à faire et qu'on allait laisser son doigt en l'état. La contrainte de ses dialyses quotidiennes l'avait empêchée de se déplacer pour aller consulter d'autres avis ailleurs, jusqu'à ce qu'un autre médecin des environs tire enfin la sonnette d'alarme.

La dialyse, ses reins fatigués : une autre conséquence de la crise cardiaque qu'elle avait subie dix ans plus tôt, avec pose de stents, et son cœur qui ne récupérait pas... Il était resté à trente pour cent de ses capacités pendant toutes ces années. Personne ne l'avait jamais convoquée pour un suivi ou pour un programme de réadaptation cardiaque. Je l'interrogeais pour tenter de comprendre comment on avait pu en arriver là, et je sentais la colère monter. Était-ce parce qu'elle était innue qu'on la négligeait ainsi ? Comment le racisme pouvait-il avoir pénétré jusqu'au cœur de soignant-es, qui ont pourtant promis d'exercer leur devoir avec loyauté et intégrité envers tous-tes les patient-es ?

« Tu t'inquiètes toujours pour moi, mais, Laure, ne sois pas en colère. Je ne veux pas que tu nourrisses de colère. » Sa voix posée a touché ma conscience. Venant d'elle, qui avait su très tôt transformer la colère en volonté d'aider ses semblables et en un sourire bienheureux, cette phrase dégageait une grande sagesse. Penassin ne souhaitait pas que je me rende malade d'acrimonie. Elle jugeait inutile d'entretenir le cercle de la violence. Et surtout, les valeurs innues de partage et de respect de l'autre dans lesquelles elle avait grandi étaient essentielles à ses yeux, quelles que soient les circonstances.

Penassin Pashin, je ne peux oublier sa force tranquille. Nous étions nombreuses à venir nous reposer à la lumière de son visage en forme de lune ronde. Elle respectait et aidait tous les êtres humains sans distinction d'origine, malgré le constat évident que ses valeurs d'altruisme étaient loin d'être réciproques en dehors de sa communauté. Elle devait se sentir épuisée, à bout de souffle de voir sa famille disparaître. Après ses parents, ses trois frères. Jusqu'à quand allait-elle devoir regarder ses membres partir un à un ?

Je repense à son plus jeune frère qui s'était rendu aux urgences de l'hôpital de Sept-Îles en se plaignant de forts maux de tête. Renvoyé chez lui avec une prescription d'ibuprofène, il est décédé des suites d'un accident vasculaire cérébral quelques heures plus tard. Il y avait aussi eu cette femme qu'on n'avait pas prise au sérieux parce qu'avec la senteur sucrée de son corps diabétique, on l'avait crue en état d'alcoolémie. On avait refusé de la soigner. À l'instar de Joyce Echaquan, combien de personnes ont disparu dans l'indifférente cruauté du racisme systémique ?



Derrière son sourire bienfaisant, je pouvais sentir la lassitude de Penassin. Elle qui aidait sur tous les fronts – agente d’un programme de lutte contre l’abus d’alcool et de drogues à Ekuanitshit, accompagnatrice de fin de vie, guide de Matutishan lors des cérémonies de tente à sudation, animatrice à la radio communautaire, mère et grand-mère d’une famille élargie, danseuse du Soleil, amie fidèle –, elle laissait toujours sa porte grande ouverte. Elle accueillait et soutenait jusque tard dans la nuit des femmes victimes de toutes sortes de violences. Je pense entre autres à ces mères dont le cœur s’affaiblit chaque fois que leur fils est renvoyé « en dedans ». Elles se sentent impuissantes devant les failles d’un système qui ne tient pas compte de leurs origines et des valeurs que celles-ci véhiculent, quand on connaît la surreprésentation des membres des Premières Nations dans le système correctionnel.

On peut disparaître de bien des façons. On peut épuiser son cœur à force de subir et de constater autour de soi des injustices à répétition. Penassin, je la pensais immortelle. Elle avait cinquante-deux ans quand son cœur a lâché le 27 avril 2017 au cours d’une opération chirurgicale et, conformément à ses volontés, elle n’a pas été réanimée. Je suis arrivée auprès d’elle dans les heures qui ont suivi. Avec ses filles et ses sœurs, nous avons brossé ses cheveux comme si elle respirait encore derrière son sourire.

Régulièrement, Penassin revient nous voir. Elle apparaît argentée à la sortie des bois ou dans la pénombre de la tente à sudation. On l’appelle Maikan Ishkueu, la Femme Louve. Toujours plus de lumière.

Laure Morali est poète, romancière et autrice de récits. Chez elle, le pouvoir des rencontres s’incarne à travers les spiritualités du vivant, comme en témoignent ses derniers titres : *En suivant Shimun* (récit – Boréal, 2021) et *Personne seulement* (poèmes – Mémoire d’encrier, 2023). Elle vit à Montréal.



FÉMINICIDE = GÉNOCIDE

Darrel J. McLeod

Féminicide = génocide.

Pour la première fois de ma vie, j'écris mon texte à contrecœur. Dans une société saine, le sujet de mon texte n'existerait pas. Je ne suis pas expert dans le domaine que je vais aborder – en plus, je ne suis ni femme ni fille. Je ne suis pas trans non plus. Je suis nehiyaw (ou cri), victime d'abus sexuel, d'abus psychologique et de discrimination basée sur ma race, ma classe sociale, mon orientation sexuelle et mon esprit doux – mais jusqu'à date, on ne m'a pas tué. Si j'étais né fille, je suis sûr que j'aurais été dans un cercueil à un jeune âge (ce qui est quand même un luxe – dans beaucoup de cas, les femmes autochtones terminent plutôt dans le lit d'une rivière, sur le tapis d'une forêt, ou pire, dans une décharge municipale, pour ne jamais être découvertes).

Oui, j'écris au sujet des femmes et filles autochtones disparues et assassinées.

Féminicide = génocide.

Si j'étais femme, ça aurait été mon cas – à plusieurs reprises dans ma vie –, j'en suis sûr. Je donne deux exemples de comment ça aurait pu m'arriver :

Edmonton, 1974, en route vers Athabasca depuis Calgary, en autobus, j'ai fait escale pour voir ma sœur trans à Edmonton, mais je me suis retrouvé dans la rue, seul et sans abri pour une nuit, car elle avait déménagé, sans m'informer. J'ai caché ma petite valise dans un arbuste au sommet de la vallée de la rivière Saskatchewan Nord et me suis promené sur le chemin qui longe la vallée. Après une demi-heure, tout à fait par hasard, une auto s'est approchée de moi. Le chauffeur, un jeune homme blanc, m'a demandé s'il pouvait me ramener quelque part. Sans réfléchir, je suis monté dans

l'auto. Sans me demander où je voulais aller et sans prononcer une parole, le jeune homme nous a vite conduits hors de la ville. Toujours muet, il a stationné sa voiture au milieu d'un champ... Les gratte-ciels d'Edmonton se dessinaient dans la distance. Comme c'est souvent le cas dans les prairies, on voyait très loin dans tous les sens, et j'ai constaté qu'il n'y avait pas de maison, ni de bâtiment, ni d'auto, enfin, rien – personne – aux alentours. Le jeune homme a arrêté le moteur, a reculé son siège et a vite ouvert son pantalon. L'odeur de son parfum bon marché, mêlée avec celle de sa sueur, m'a accablé – une crainte épouvantable m'a saisi. Sa main droite m'a agrippé la nuque... J'ai résisté et il a mis davantage de pression.

« *Just try it... You'll like it* », m'a-t-il dit. Je me suis mis à pleurer et j'ai crié : « *No... Please take me back to the city...* » Il est devenu tout rouge et a murmuré des insultes, mais il m'a reconduit en ville et m'a laissé au premier arrêt d'autobus.

Ça aurait pu être moi.

Calgary, 1975, encore une fois, je me suis retrouvé dans la rue, sans argent et sans famille – j'ai accepté l'invitation d'un étranger à dormir chez lui, mais je me suis vite sauvé quand je me suis rendu compte qu'il voulait que je passe la nuit avec lui, dans son lit.

Un chromosome m'a sauvé la vie.

Féminicide = génocide.

Dans mon livre *Mamaskatch. Une initiation crie*, je parle d'une manière très directe de l'abus sexuel dont j'ai souffert comme enfant, et après avoir lu mon texte, beaucoup de femmes, notamment des cousines, m'ont parlé de l'abus sexuel dont elles-mêmes ont souffert – et d'après ce qu'elles m'ont raconté, presque toutes les femmes autochtones qu'elles connaissaient étaient victimes d'abus sexuel et pour beaucoup d'entre elles, cela avait commencé à un âge très tendre. C'est souvent ainsi que commençait le chemin qui les menait à la tragédie.

Depuis la publication de mes deux récits, j'ai été invité à commenter deux livres au sujet des femmes et filles autochtones disparues et assassinées : *Highway of Tears* de Jessica McDiarmid et *Unbroken* d'Angela Sterritt. Et bien que j'aie étudié le rapport de la Commission des femmes et filles autochtones disparues et assassinées, le contenu de ces deux ouvrages m'a bouleversé. Les deux autrices ont bien réussi à décrire le terrible sort de plusieurs femmes autochtones en détail, avec beaucoup de précisions... D'une manière puissante, elles ont souligné le gros échec de la société canadienne, à tous les niveaux, lorsqu'il s'agit de protéger les personnes les plus vulnérables parmi nous. Les deux autrices, talentueuses, ont réussi à sensibiliser leurs lecteurs et lectrices, y compris moi, à la terreur effrayante vécue par beaucoup de femmes indigènes du nord du Canada.

Féminicide = génocide.

Mais tout est devenu plus réel et urgent lors de mon retour du Mexique en avril dernier. Un message sur mon répondeur m'a avisé que je devais appeler la police d'Edmonton, ce que j'ai fait sur-le-champ. Le policier avait une voix douce quand il m'a parlé de ma nièce... quand il m'a dit qu'elle est désormais considérée comme une femme disparue, car la dernière fois qu'on l'avait vue en vie était le 13 juillet 2022 – neuf mois avant... J'avais le souffle coupé, *le 13 juillet* – mon anniversaire (un neveu, à l'âge de quatorze ans, s'était suicidé le même jour une décennie plus tôt). Dorénavant, le 13 juillet sera un jour de deuil au lieu d'un jour de fête.



Ma nièce Maggie... Celle qui m'avait appelé *roi* lorsqu'elle m'avait vu en toge à ma graduation à l'université. Celle à qui j'avais répondu : « Si moi je suis roi, t'es donc *princesse* »... Et ce jeu-là a continué pour toujours entre nous.

J'étais en état de choc à l'annonce de cette nouvelle effrayante ; plusieurs des cas décrits dans les livres de Jessica et d'Angela, semblables à celui de ma nièce, me sont venus à l'esprit, et je me suis demandé comment, dans une société moderne et riche comme la nôtre, cette crise pouvait continuer. La réponse est simple... L'INDIFFÉRENCE, et cela, à tous les niveaux : l'indifférence du gouvernement (que ce soit le gouvernement fédéral, provincial, municipal ou des Premières Nations), l'indifférence au sein de la communauté, de la famille, et chez l'individu. Nous sommes toutes et tous responsables de la prolongation de cette crise – ce cauchemar – jusqu'à présent. Alors, si cela est vrai, comment agir ? La réponse n'est pas compliquée : il s'agit de s'informer, et au strict minimum de prendre connaissance des recommandations du rapport d'enquête du FFADA (enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées¹). Ensuite, formuler un plan d'action au niveau de l'individu, de la famille et de la communauté. S'informer pour ensuite exiger, de la part des gouvernements et des agences, des actions qui mènent à des résultats bien clairs et définis, jusqu'à ce que le nombre de femmes disparues et assassinées arrive à ZÉRO, comme ça aurait dû être le cas depuis longtemps.

1. Pour consulter le rapport : https://www.mmiwg-ffada.ca/wp-content/uploads/2018/06/Interim_Report_Master_List_of_Previous_Recommendations_Organized_By_Theme-FR.pdf.

Écrivain, musicien et enseignant cri natif du nord de l'Alberta, **Darrel J. McLeod** est l'auteur de *Mamaskatch. A Cree Coming of Age* (Douglas & McIntyre), Prix du Gouverneur général 2018 (traduit sous le titre *Mamaskatch, une initiation crie*, par Marie Frankland, chez VLB éditeur en 2020), et de *Peyakow : Reclaiming Cree Dignity* (Douglas & McIntyre, 2021), finaliste du prix de la Writer's Trust Hilary Weston, catégorie non-fiction. Le récit qu'il signe ici est son tout premier texte écrit et publié en français.

LE PAS LENT DU LIEN

Hélène Bacquet

*Sindy ton esprit nous habite
Nos pensées sont pleines de ton souvenir*

*Il en est de même pour nos sœurs
Disparues ou assassinées*

*Nous parlons de toi
Nos mots chevauchent le vent
Nous appelons de toutes nos forces ton âme
Afin que tu reviennes
Vers ta famille de sang et d'esprit*

Je me souviens de toi

Un 4 octobre
Au point de départ de la vigile
Mes yeux hésitent
Je suis venue seule

Une photo de toi se faufile jusqu'à mes mains
Je serre ton portrait contre ma poitrine
Je tends ton image au monde

Une femme s'approche
Son regard cherche le mien
Les yeux luisants
Elle tend la main vers ton sourire
Elle dit
C'est ma nièce
C'est Sindy
Elle dit cela
Comme si elle me reconnaissait

*Ma sœur écoute ce murmure
Qui sourd des voix des femmes
Ces voix souterraines tout contre toi
Écoute et suis l'appel
Va vers cette étroite fente du jour
Qui te parle du retour*

Nos cœurs suivent le rythme du tambour
Nous portons ton image comme celle d'une proche un jour de funérailles
Mais nous ne te portons pas en terre
Nos larmes te convoquent
Dans le silence du recueillement
Nous appelons

Nous longeons une route qui coupe la forêt en deux
Nous marchons dans la conscience de nos corps en mouvement
Comme ces nuées d'oiseaux ondoyant dans la brise un soir d'été
Leurs tournolements sans heurts reflétés par la surface des lacs
Une parade conjointe contre les prédateurs

Derrière nous la route file à vive allure
Vers d'autres terres promises
Rêves de conquête
Eldorado toujours recommencé

Nous nous engageons sur un sentier
Nos pas se coulent dans les aspérités du sol
La marche se fait bercement
La forêt relaie le pouls du tambour
Les rugissements de la route se dissipent

Je pense à celles qui se délient
Celles qui se muent en cibles
Celles qui marchent seules
Silhouettes frêles
Aux abords d'une route qui fend et happe
Une autre route des larmes

Le tambour nous conduit à une stèle
Deux mains de pierre
Surgies du sol
Paumes ouvertes vers le ciel

Un chant s'élève
Nos pensées s'accordent
Nos cœurs scandent
Vérité
Justice
Une pluie fine perle sur nos traits serrés

Au loin
Par la vitre du côté passager
Mégot incandescent
La route recrache dans le fossé
Les éclats de toutes ses ruées

*La Terre Mère soufflera de son sein
Ton nom écrit sur sa peau
Non pas tatoué
Mais il émergera d'elle
Comme la fourrure de l'animal
Les fleurs et la mousse diront
Que tu vis toujours
Dans le cœur de ta mère de ton père
De tous ceux qui t'ont aimée
Nous écrirons ton nom
Dans les lieux où ton esprit vagabonde
En attente
De la découverte de ton corps*

Je me souviens de vous
Sindy
Maisy
Shannon
Buffalo Woman
Vous toutes
Que je n'ai pas connues

Vos sœurs plantent des semences qui disent vos prénoms en fleurissant
La terre n'oublie pas
Vos sœurs le savent
Elles battent la campagne à votre recherche
Portées par ces mots
Nous sommes les gardiennes de la vie
Votre souvenir danse sur leurs pupilles comme les volutes de la sauge
Les sentiers de leur mémoire grondent comme des torrents

Le long des routes du Nouveau Monde
Vos silhouettes forment l'étoffe d'une robe rouge
Qui épouse les contours d'un corps-continent
Vous toutes
Nuée d'âmes

L'enchevêtrement de vos noms raconte une histoire
Que vous n'avez pas choisie
Une histoire qui pille et tue
Une histoire qui coupe les fils invisibles dont le monde est tissé

Je me souviens du regard
Qui m'a rapprochée de toi
Sindy
De vous toutes

Un regard qui sait la profondeur des liens intangibles
Et le temps nécessaire pour les percevoir
Quand la destruction est si prompte

En marchant sur vos traces nous appelons une autre histoire
Une nouvelle trame du monde
Nous appelons
Comme un soir d'été une nuée d'oiseaux relie ciel et terre
De ses lettres de vent

*La poésie c'est des mots pour consoler
Du vent pour porter nos discours
Un bruit pour couvrir le vide
Nous le savons*

Les passages en italique sont extraits du recueil *Poésie en marche pour Sindy* de Virginia Pesemapeo Bordeleau (éditions du Quartz, 2018).

Hélène Bacquet est l'auteurice de la pièce de théâtre *Chanson de toile* (éditions du Quartz, 2019). De 2013 à 2020, elle a été directrice artistique du Théâtre du Tandem, à Rouyn-Noranda, où elle a piloté plusieurs projets de création nourris de l'imaginaire de l'Abitibi-Témiscamingue.

UNE SILHOUETTE DANS LA BRUNANTE

François Lévesque

*Pour toi, mon amie Virginia,
qui as aimé Neiges rouges...*

L'homme embrassa sa femme et sa fille et se mit en route alors que le soleil de mai dardait ses chauds rayons de fin d'après-midi. Machinalement, il activa la climatisation de la voiture. Il avait l'esprit ailleurs, comme chaque fois qu'il s'absentait quelques jours pour le travail.

Il n'avait pas franchi les limites de la ville que, déjà, il sentait sourdre en lui l'excitation de la chasse. De part et d'autre, les derniers édifices cédèrent la place à des maisons de plus en plus éparses. Enfin, la forêt de la réserve faunique enveloppa la chaussée de son écrin verdoyant.

Une importante communauté anishinaabe vivait dans les environs, et il était fréquent que l'un de ses membres fasse de l'autostop au sortir de la ville afin de rentrer chez soi. Les autostoppeurs anishinaabes n'intéressaient pas le conducteur. Les autostoppeuses anishinaabes, en revanche...

Il immobilisa brièvement son véhicule, le temps d'imbiber un mouchoir de chloroforme, de glisser celui-ci dans un sachet en plastique et de ranger le tout dans la poche revolver de son blouson. Ses gestes étaient rapides et précis pour avoir été accomplis maintes fois.

Souriant avec bienveillance, il les enjoignait d'attacher leur ceinture, et tandis qu'elles s'exécutaient, il en profitait pour plaquer le mouchoir contre leur visage surpris.

La terreur... Il vivait pour la terreur qu'il lisait alors dans leurs yeux.

À deux kilomètres environ se trouvait, non loin de la route, mais cachée par la végétation dense, une zone marécageuse – une « swamp », de l'anglais *swamp*, comme disaient les gens du cru –, où le conducteur envoyait reposer ses malheureuses passagères. Une disparue de plus. Et une autre... C'était si facile. Si... si sûr.

Et les autorités qui enquêtaient pour la forme...

Il ne s'était jamais senti en danger, mais n'en était pas moins prudent. À l'insu de sa conjointe, il lui arrivait d'allonger son périple au départ. En effet, plusieurs allers-retours sur ce tronçon précis de la réserve faunique, choisi pour son absence de signal de téléphonie mobile, étaient parfois nécessaires avant de croiser une adolescente ou une femme autochtone. Cela pouvait prendre du temps ; cela pouvait être frustrant.

Mais pas aujourd'hui, se réjouit-il en voyant une silhouette féminine se découper dans le panorama. Arrivé à la hauteur de la jeune Anishinaabe, le conducteur ralentit puis s'immobilisa.

Elle s'assit à ses côtés sans mot dire. Elle avait un air familier. Elles avaient à présent souvent un air familier.



Captant son propre reflet dans le rétroviseur, le conducteur afficha son air bienveillant de circonstance et demanda à la passagère d'attacher sa ceinture. Ses yeux toujours rivés au miroir, il récupéra le sachet en plastique et en extirpa le mouchoir d'un geste expert. Rapide comme l'éclair, il se tourna vers la jeune femme, prêt à plaquer sa main contre son visage doux.

Elle s'était volatilisée.

Stupéfait, il regarda à la ronde. Il n'aimait pas cela. Il n'aimait pas cela du tout. Il valait mieux filer. Ne courir aucun risque. Jamais.

Le soleil était au plus bas de l'horizon lorsqu'il se remit en route, préoccupé, assailli qu'il était par une déplaisante impression d'être... épié.

Ce fut plus fort que lui : il regarda à nouveau partout dans l'habitacle, s'attendant presque à voir la mystérieuse passagère ressurgir de la banquette arrière. Mais il n'y avait personne, constata-t-il en reportant son attention sur la route.

Il freina aussitôt tout en faisant une manœuvre d'évitement qui envoya sa voiture dans le fossé.

En plein milieu de la chaussée, la jeune femme le fixait, immobile.

Recouvrant ses esprits, il sortit pour l'engueuler.

L'air soudain paniqué, la jeune femme prit ses jambes à son cou et s'enfonça dans la forêt. Il courut à sa suite : cette panique était le commencement de la terreur, et il ne voulait pas rater sa chance. Cinq minutes et il se serait occupé d'elle. Et si un autre véhicule s'arrêtait à la vue du sien dans le fossé, il prétexterait quelque errance dans la forêt, en état de choc post-accident.

Personne ne saurait, pour la jeune femme. Pas plus pour elle que pour les précédentes.

Il l'aperçut dans la brunante : elle filait entre les épinettes noires qui poussaient serrées les unes contre les autres.

Il jura en s'éraflant une main contre un tronc hérissé.

Bientôt, il ne vit plus ses pieds : une fine nappe de brume recouvrait désormais le sol. La nuit était tombée.

Il sortit son téléphone et en activa la lampe de poche. Il repéra aussitôt la jeune femme et courut de plus belle, un rictus mauvais étirant ses lèvres. Enfin, il s'arrêta non loin d'elle. La terreur : il lisait la terreur dans les yeux de la jeune femme.

Dans l'éclairage blanchâtre du téléphone, empanachée de brouillard, elle avait une allure quasi spectrale... « Et cet air si familier... », se répéta le prédateur en faisant un pas en direction de sa proie.

Trop tard, il comprit son erreur. À savoir que cette fois, c'était lui, le gibier.

Il sentit la morsure de l'eau froide puis la caresse létale de la mousse végétale et de la boue qui l'aspiraient vers le bas. Avec cette brume, il n'avait pas remarqué qu'il avait débouché dans le marécage même où il avait l'habitude de disposer de ses victimes. Ses victimes... Cette jeune femme...

Avant de sombrer, il étudia une dernière fois le visage de celle qui l'avait pris à son propre piège. Et il la reconnut : elle avait été la première.

La brume s'épaissit jusqu'à absorber complètement la défunte...

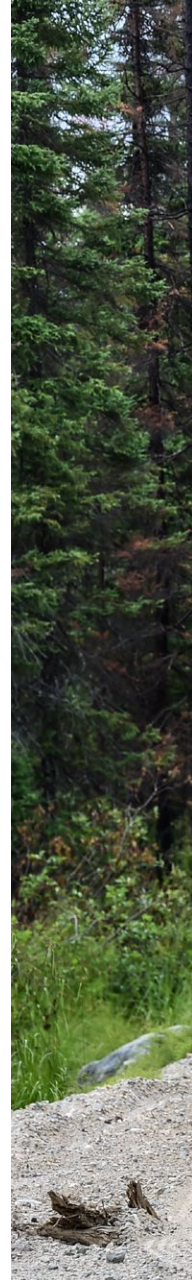
Les poumons de l'homme s'emplirent d'eau sans qu'il pût bouger, puis son regard se voila et les ténèbres mouillées l'avalèrent. Avec sa voiture accidentée non loin de là, on retrouverait forcément sa dépouille, et avec la sienne, toutes les autres...

Toutes les autres.

Ce faisant, tout le monde découvrirait son secret coupable. Tout le monde saurait.

Ce fut la dernière pensée du tueur. Au moment de suffoquer, tout son être n'était plus qu'une chose : terreur.

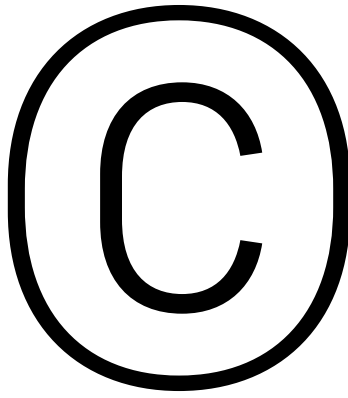
L'univers romanesque de **François Lévesque** est hanté par les paysages de l'Abitibi-Témiscamingue, où il est né. En 2009, *Matshi l'esprit du lac* remporte le prix Cécile-Gagnon du meilleur premier roman jeunesse. Ses ouvrages adultes, tels *Un automne écarlate* ou *En attendant Russell*, relèvent du noir, du fantastique et du policier. Critique de cinéma au journal *Le Devoir*, il reçoit en 2012 le Grand Prix du journalisme indépendant, catégorie « Meilleure critique culturelle – Écrit ».



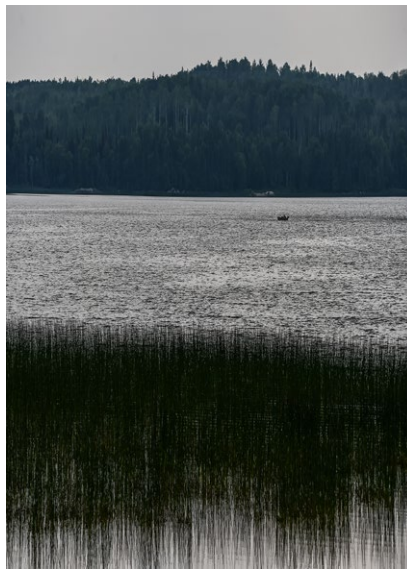


Cent années de leur modernisme ont suffi pour tuer la Tortue porteuse d'humanité, sa féminité féconde : nous l'habitions depuis cent fois plus d'années et elle était restée verte, riche, saine. Tu sais, tout comme moi, Taureau Assis, qu'elle va se régénérer lorsque nous aurons atteint notre finitude, lorsqu'elle aura avorté de nous.

— Virginia Pesemapeo Bordeleau



CRÉATION



POÉSIE

Marjolaine Beauchamp

RÉCIT

Jules Clara

LE LABO

Renée Gagnon

LECTURE ILLUSTRÉE

Catherine Gauthier



LE *GUIDE MICHELIN* DES URGENCES

Poésie Marjolaine Beauchamp

À Buckingham c'était mon bled
Quand le sol se dérobe
C'est toujours bien
Une cousine éloignée
Qui te sert tes pills
Jamais proche de Noël
Elle avait le temps
D'oublier mes sagas
Quatre étoiles

Hull comme un pays pauvre
Les lubies psychoses
La grippe de smokes des matantes Caroles
Les suicidées de couteaux à beurre
Les poisseuses d'échecs cognitifs
Circonstanciels
Volent la place aux accidents de char
Les gardes masculines au hoodie Harley Davidson
Se prennent pour des screws dans *Unité 9*
En plus poches
Et cheaps
Deux étoiles

À Wakefield
Où le Québec says I'm sorry
C'est la meilleure pour les pansements
Et l'extraction d'échardes de chalet
Cachée dans une montagne
Tu dissocies avec des conifères
Les Anglais servent du raw sugar
C'est passif-agressif le calme d'une forêt
Trois étoiles

À Montmagny
Couchée sur les oies blanches
Un tapis pour *od*
Des docteurs terrains
Qui colmatent l'après-guerre
J'avais faim
De macaroni de presbytère
De botchs de cendrier d'école
Sinutab Reactine Benadryl et bière
La pente glissante des cocktails roulette russe
Chauffer gone quatre stops
Pas d'police pas d'misère
Mauvais service
Une étoile

Tuer l'idée dans l'œuf à Rimouski
C'était trop loin pour ma mère

Rivière-du-Loup m'a sacrée full patch
On m'a lue comme un livre de toilette
La salle commune le cuckoo's nest
J'étais Angelina Jolie
Avec ses cheveux beiges
Dans *Girl, Interrupted*
J'y ai vu plusieurs de vos mères
Je savais que quelque part
Je n'étais pas si insolite
Vous vous reconnaissiez
C'est ce qui faisait peur
Quatre étoiles

J'ai essayé Montréal
Le faux choix de l'agent
Peut-être Marc-André
Un nom sans reproche
L'ordi de l'infirmière a pogné un bogue
Sûrement mon magnétisme
Me suis rendue aux gates
Où c'est plus tuff ressortir
Ils ont posé ma sacoche sur un plateau à rebords
Y avait du hockey dans la salle d'attente
Une vibe de buffet de funérailles
J'allais pas assez mal
J'avais encore tous mes bras
On m'a priée de partir sans regarder derrière
J'ai pu ravoir ma sacoche
Two thumbs up

Marjolaine Beauchamp est poète, autrice et dramaturge. Elle vit en Outaouais, dans la Petite-Nation. Elle réfléchit au pouvoir, à la santé mentale et à la dignité humaine. Elle s'intéresse au désordre.

Alain Lefort est photographe et portraitiste. Il collabore régulièrement à LQ. On peut découvrir son œuvre sur [alainlefort.com].

LES PIEDS DE MA MÈRE

Récit Jules Clara

Je déteste les pieds de ma mère. « Détester » n'est pas le bon mot, je dirais plutôt qu'ils m'effraient ; les pieds de ma mère m'angoissent parce qu'ils sont souvent sales, ou mal entretenus. C'est la plante de ses pieds, en fait. Quand je l'aperçois, le choc que je ressens est vite remplacé par du dégoût, de la honte, de la colère, de la culpabilité, et je me demande pourquoi, pourquoi ma mère ne se lave pas les pieds, en me répétant ce « pourquoi ? » jusqu'à me détester, vraiment, je me déteste de penser ça. Mais la réalité est violente et souvent stupéfiante de réalisme. J'aime ma mère, comprenez-moi, de la même manière que j'aimais mon père quand, à table, il parlait de politique et d'histoire, crachant parfois de la nourriture, les lèvres cramées par le vin rouge qu'il aimait boire en abondance.

Si je me rappelle ces deux choses, ou si je les évoque, c'est parce qu'elles me font penser à l'acte d'écrire.

Quelle autrice n'a pas profondément peur de se faire honte à elle-même, sans le savoir ? Que les autres soient gênées *pour elle*. Déjà, dire que j'écris, ou que je suis écrivaine, femme de lettres ou autrice, suscite en moi un vertige plein de nausée, me fait tout de suite me sentir ridicule. Mohamed Mbougar Sarr parle d'ailleurs extensivement de cela dans son dernier roman, *La plus secrète mémoire des hommes* (Philippe Rey, 2021) ; il parle du fait que l'on se sait « poussières dans l'infini de la littérature » et que « l'incontinence littéraire est une des maladies les plus répandues de l'époque ». Et vraiment, je crois qu'il n'y a rien de plus angoissant que ça, que l'idée de contribuer à ça. Pourtant il est très probable que la majorité d'entre nous écrive de la grosse merde.

Bien que j'aie honte des pieds de ma mère, j'ai surtout honte d'en avoir honte. Je me sens coupable. Ça surgit quand je retourne chez elle, dans l'intimité la plus totale de notre relation : c'est bien parce qu'elle me laisse voir ses pieds que je peux avoir honte de ceux-ci. Quand nous prenons l'apéro dans le salon, elle les installe habituellement sur une ottomane grise posée au centre de la pièce, et c'est là que mes ruminations s'enclenchent. Comme dans le film *J'ai tué ma mère*, de Xavier Dolan. Dès la première scène, l'acteur et réalisateur s'adresse à la caméra sur le ton de l'aveu : « Je ne sais pas ce qui s'est passé. Quand j'étais petit on s'aimait... Non je

l'aime. Je peux la regarder, lui dire "allô", être à côté d'elle... Mais je peux pas être son fils. Je peux être le fils de n'importe qui, mais pas d'elle. »

Or, on ne choisit pas sa famille. On ne choisit pas son patrimoine génétique, sa classe sociale, ses traumas ou ceux de ses parents ; on ne choisit pas ses dysfonctions familiales. Mais par chance, l'écriture se nourrit abondamment de ces non-choix qui deviennent de fait, avec le temps, le lieu d'éternelles investigations.

Les pieds de ma mère m'angoissent parce qu'ils me révèlent à moi-même. Dans *Fragments d'un discours amoureux*, Roland Barthes parle du « point de corruption », ce moment où l'image de l'être aimé est brutalement, grossièrement viciée par l'apparition soudaine du réel. « L'autre serait-il vulgaire ? » se demande-t-il avant d'ajouter : « [O]n dirait que l'altération de l'Image se produit lorsque j'ai honte pour l'autre. » Si je me fie à mon expérience personnelle, ce type de basculement, ou de désillusion honteuse, peut également s'appliquer à l'image que nous avons de nos parents, ceux-ci étant, selon les préceptes de la psychanalyse, nos premiers objets d'amour.

Vient ensuite la culpabilité, le sentiment d'être égoïste et ingrate. Parce que moi je suis là, bien assise sur ma petite chaise, devant mon petit écran d'ordinateur, motivée par le besoin pathétique d'être lue, d'être aimée ne serait-ce que par vingt potentiels lecteurs. Rien de plus facile que d'écrire sur ma mère, une femme qui a travaillé toute sa vie comme infirmière, qui nous a élevées seule, ma sœur et moi, qui a manqué d'argent, de temps et d'aide, et qui est probablement la seule et unique personne au monde à me vouer un amour inconditionnel. Vraiment, ça me dégoûte de moi.

Mais j'écris un texte au sujet de ses pieds parce qu'ils sont, à l'image de ceux des femmes du monde entier, le point d'une fixation bizarre et genrée. Être une femme passe non seulement par la minceur, la peau lisse et l'absence de poils sur le visage, mais aussi par la finesse des pieds. C'est une injonction de plus à imposer aux femmes, que j'inflige à ma mère ; et le fait qu'elle ne se conforme pas à cette norme me dérange visiblement. Or, plus les femmes vieillissent, plus elles cessent – que ce soit par manque d'énergie, de volonté, ou par je-m'en-foutisme – d'être entièrement soumises. Elles ont parfois les pieds sales, du poil au menton, des cheveux gris et courts, des vêtements confortables, parfois inélégants, elles font un peu ce qu'elles veulent et le reste du monde se demande à voix basse : « Sont-elles toujours des femmes ? »

Moi, j'ai peur du moment où je ne voudrai plus être femme, où je n'en aurai plus la force. C'est ça aussi, mon destin social. D'ailleurs, mon pseudonyme d'autrice est probablement une tentative un peu vaine pour m'extraire de cette réalité, comme si c'était possible. Non, pour tout dire, le problème est que je dois souvent travailler dans des restaurants pour m'offrir l'écriture, et j'ai honte au fond, je ne veux pas que l'on sache que je suis écrivaine quand je dépose une assiette sur une table. Je ne veux pas non plus être cette serveuse « qui a des projets artistiques » ; même si c'est la vérité, ça me gêne trop. Je vous laisse deviner, au passage, l'état de mes pieds à la fin d'un quart de travail de huit heures.

Or, le destin n'est pas que social, il est aussi physique, et il implique un *devenir-minable* qui transcende à bien des égards les enjeux de classe et de genre. C'est la vieillesse, ou plus précisément la métamorphose propre au fait de vieillir et de perdre son autonomie, ses moyens : vieillir, ce serait même savoir perdre, selon le regretté Georges Wolinski. Ce phénomène tout à fait naturel – pourrir –, nous y faisons d'abord face à travers nos parents, dans le sens où ce sont *elleux* qui incarnent dans nos vies les figures du dépérissement. Quand je vois les pieds de ma mère, de loin, mais c'est toujours trop près, quand j'en vois les ongles jaunis et les callosités, j'entraperçois la possibilité du reste : les dents qui tombent, les couches trop pleines, les chutes dans l'escalier. Et cela a pour effet de me dégoûter.

Le dégoût. Cette réaction qui oblige à la mise à distance, qui fait que l'on repousse spontanément quelque chose ou quelqu'un, par réflexe. Ce geste (car c'en est un) nous évite de consommer des aliments périmés, d'être en contact avec des bactéries nuisibles ou des idées moralement dangereuses. Le potentiel de contamination : voilà ce dont il est question quand le dégoût fait irruption dans nos vies. Alors suis-je révoltée par les pieds de ma mère, comme je le serais d'un casseau de fraises en décrépitude dans le frigo ? Non, ça me paraît improbable. Ce qui me contamine en vrai, quand je les vois, ses pieds, c'est un sentiment d'impuissance si radical qu'il se transforme aussitôt en rage, et je me vois lancer une phrase horrible du genre : « Maman, sérieux, lave-toi les pieds ! » Une fois que c'est dit, une blessure s'agrippe au visage de ma mère, une entaille profonde, et l'envie de disparaître me prend à la gorge.

J'ai peur qu'elle fasse comme mon père et qu'elle meure sans préavis, qu'elle se laisse aller (même si j'ai conscience qu'un jour ou l'autre, il faut bien se laisser aller), je crains qu'elle m'abandonne comme la plante de ses pieds. Ça me fâche, et de cette colère naît un texte risible et sans réelles conséquences sur l'espérance de vie de ma mère. Je n'ai que des mots, insignifiants face à l'abandon total que représente la mort.

C'est crevant d'écrire sur la honte, sur la colère. Didier Eribon a raison d'affirmer qu'il ne suffit pas de prendre conscience de la violence que l'ordre social exerce sur les individus, car « l'assujettissement perdure ». En ce sens, lorsque j'explore le thème des pieds de ma mère, j'aboutis naturellement là où je ne voulais pas finir. Je me retiens d'écrire des évidences, par respect pour elle et pour moi – je ne veux sous aucun prétexte terminer ce texte par le terme « transfuge ». De toute façon, je ne devancerai pas la classe sociale de ma mère, vu qu'elle est propriétaire et qu'elle reçoit, tous les mois, une pension qui fait le double de mon salaire. C'est surtout elle, en fait, qui devrait avoir honte de moi.

Mais ce serait trop facile, trop ridicule aussi.

Comme un renversement parfait.

Jules Clara est l'autrice de *Parenthèse suisse* (Triptyque, 2020) et de *Von Westmount* (La Mèche, 2022). Elle détient une maîtrise en sciences du plurilinguisme de l'Université de Fribourg et travaille en tant que libraire à Montréal.

AU SUJET DES ACCIDENTS

Renée Gagnon

ça aurait commencé avec le chant des oiseaux

puis des mots d'hommes et de femmes qui m'ont parlé l'été dernier

rapidement me rends compte
que je ne voudrais entendre que les oiseaux

et qu'il faudrait une autre forme pour diluer les mots
dehors formes artificielles

génératrices de béances de
taillades dans la main

Homme de peu de mots

Robots et IA
Journey 7 (altch art)
Unity (jeu vidéo)
Frédéric Mahou
Ivanus Mik'arthy
Napikoi.ai
Gigamech bot
meat bot
gender bot (gender of the day)
Labour générateur
Wordbot
Inquietique computationnel
Cortana
Automatic speech recognition
Anco diffusion v0.7
Joseph Nachvatat
ffmpeg (vidéo)
pythex (vidéo)
Unity (jeu vidéo)
Adams Curtis (voir film)
Nicolas Boguski (robot qui jouent de la guitare)
Anaconda install got? / ou rouda install got?
Suzanna Trethar (artiste, tarot sciences)
SSBai
Charlie de Markov
iChio
Rilly (app pour programmer phrases)
Utraval
Twino
Lwepy pasta (legendes sarbaines nees sur les montagnes)
Jack King Spinoer
Rabbits, de David Lynch
The stage
Kittifunctional
Walking simulator
Ritual of the moon (jeu vidéo)
Steam (plateforme jeu vidéo)
I hallie
The longzang (400 jours)
Doom (jeu vidéo classique)
Bleeding of Isaac
Daru Unity: playmaker
Installer l'effort et y mettre Vision of chaos

```
#####CLIP settings:**
t = True #@param {type: 'boolean'}
e = #@param{type:"boolean"}
e = #@param{type:"boolean"}
se #@param{type:"boolean"}
= False #@param{type:"boolean"}
RN101 = False #@param{type:"boolean"}
RN50 = True #@param{type:"boolean"}
RN50x4 = False #@param{type:"boolean"}
RN50x16 = False #@param{type:"boolean"}
RN50x64 = False #@param{type:"boolean"}

#####OpenCLIP settings:**
ViTB32_laion2b_e16 = False #@param{type:"boolean"}
ViTB32_laion400m_e31 = False #@param{type:"boolean"}
ViTB32_laion400m_32 = False #@param{type:"boolean"}
ViTB32quickgelu_laion400m_e31 = False #@param{type:"boolean"}
ViTB32quickgelu_laion400m_e32 = False #@param{type:"boolean"}
ViTB16_laion400m_e31 = False #@param{type:"boolean"}
ViTB16_laion400m_e32 = False #@param{type:"boolean"}
RN50_yffcc15m = False #@param{type:"boolean"}
RN50_cc12m = False #@param{type:"boolean"}
RN50_quickgelu_yfcc15m = False #@param{type:"boolean"}
```

des banquets à votre avis voilà la nourriture qui est là-dessus mais ça ne dure pas vrai moi je le perçois comme mitrillé des gens que je perçois de cette manière excusez-moi au début du poème il dit bah il est midi il fait noir si c'était vous qui écriviez le poème vous diriez qu'il est quelle heure quelle couleur ou quel temps fait-il je dirais que vue de midi il fait noir pour moi ça signifie que dans il fait noir tout le temps ouais bonheur ouais mais ça dépend comment on le voit il porte il peut faire bien clair puis on peut voir moi aussi est-ce que le bonheur est-ce que c'est midi ou c'est une autre heure la bonne heure la bonheur je pense midi la temps c'est mon côté chrétien Charles il n'y a pas de problème à un moment

Traduire le document

Créer une copie traduite du document actif

Titre du nouveau document

Copie traduite de Copie traduite de Docu

Anglais

Annuler Traduire

are like so many ways to experie

t' #@param {ty

{"text_prompts": { "0": ["La tristesse une journée de pluie,

"black
 lie, lie,



color scheme" "lie,
 lie, she is sad, she will
 abstract photo,
 artstation.",

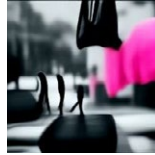


guitare",
 cheating,
 be gone,
 Trending
 "beige
 scheme"

on
 color

],

no problem at some point it would be
 the lips routes that drool the joy of
 word route here would you change it
 Trending on artstation.",



"100": [{"text_prompts": { "0": ["there is
 necessary sew pink to
 being clean would the
 to another funny word,



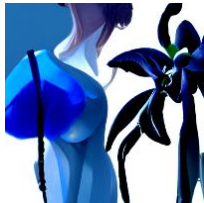
"black color scheme"], "il peut faire bien clair puis on peut voir moi aussi
 est-ce que le bonheur est-ce que c'est midi ou c'est une autre heure la bonne
 heure, Trending on

], ["it's a very
 particular rhythm it
 scheme"

"range_scale": 150,



artstation.", "coriander color scheme"
 particular light it's very particular color with a
 would be necessary to shoot it, "dark and white
 clip_guidance_scale": 5000, "tv_scale": 0,



"sat_scale": 0, "cutn_batches": 4,

"100": ["This set of prompts start at
 frame 100", "This prompt has weight five:5" I find that the orchid is one to

a feminine woman like a
 plant who is it exactly like
 a person who visits the
 city can that be a look

inside and then her in her body. " "blue night
 color scheme"] "diffusion_model":

"512x512_diffusion_uncond_finetune_008100",

"use_secondary_model": true, "steps": 200,

"diffusion_steps": 1000,

diffusion_sampling_mode": "ddim",



"ViTB32": true, "ViTB16": true, "ViTL14": false, ["the
 nature of the disorder the beauty that happens on it and
 skeletons western so today we go everywhere.", "grey
 photo color scheme"], "100": [

"the space that the natives will fill with flowers and
 music impaled on their site does not keep the steeple of
 Saint John the Baptist

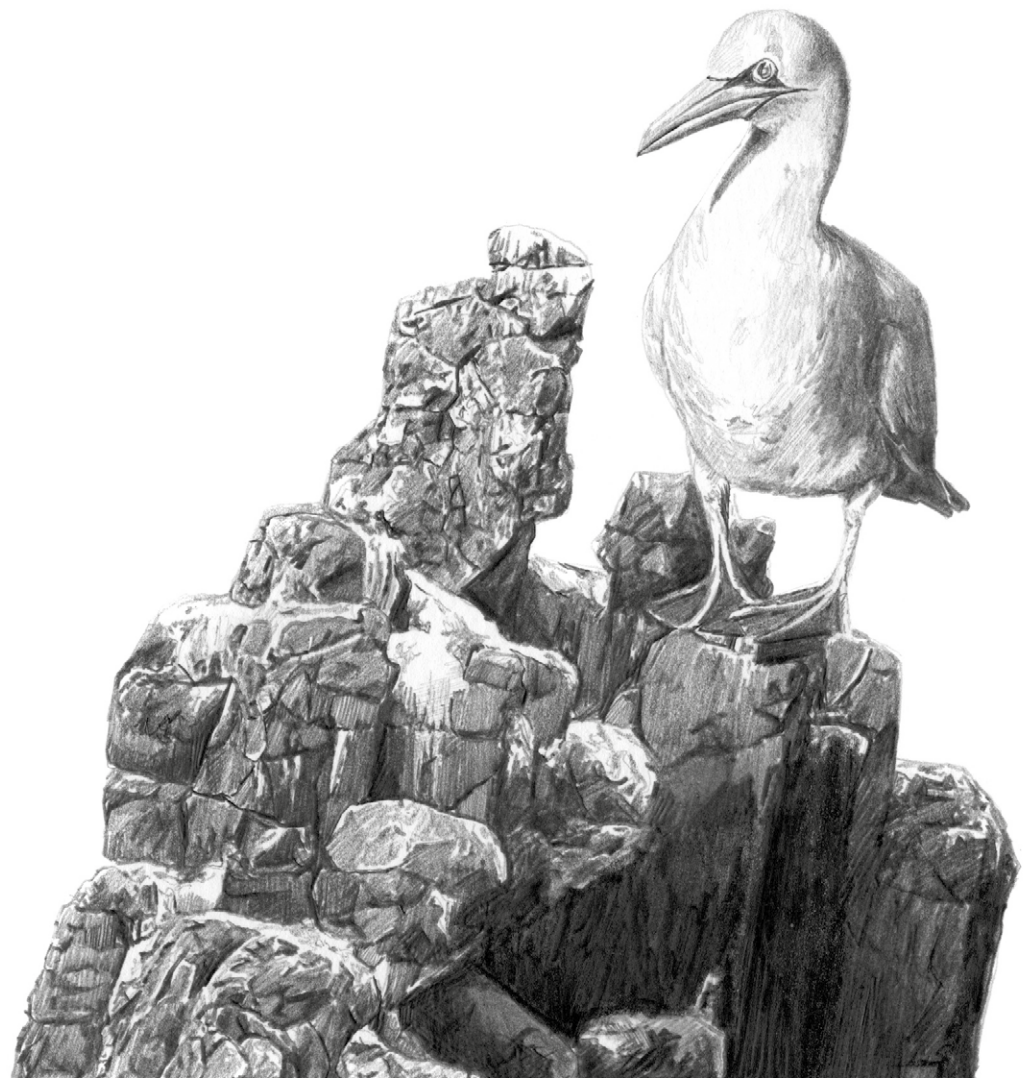
]

},

Les fous de Bassan

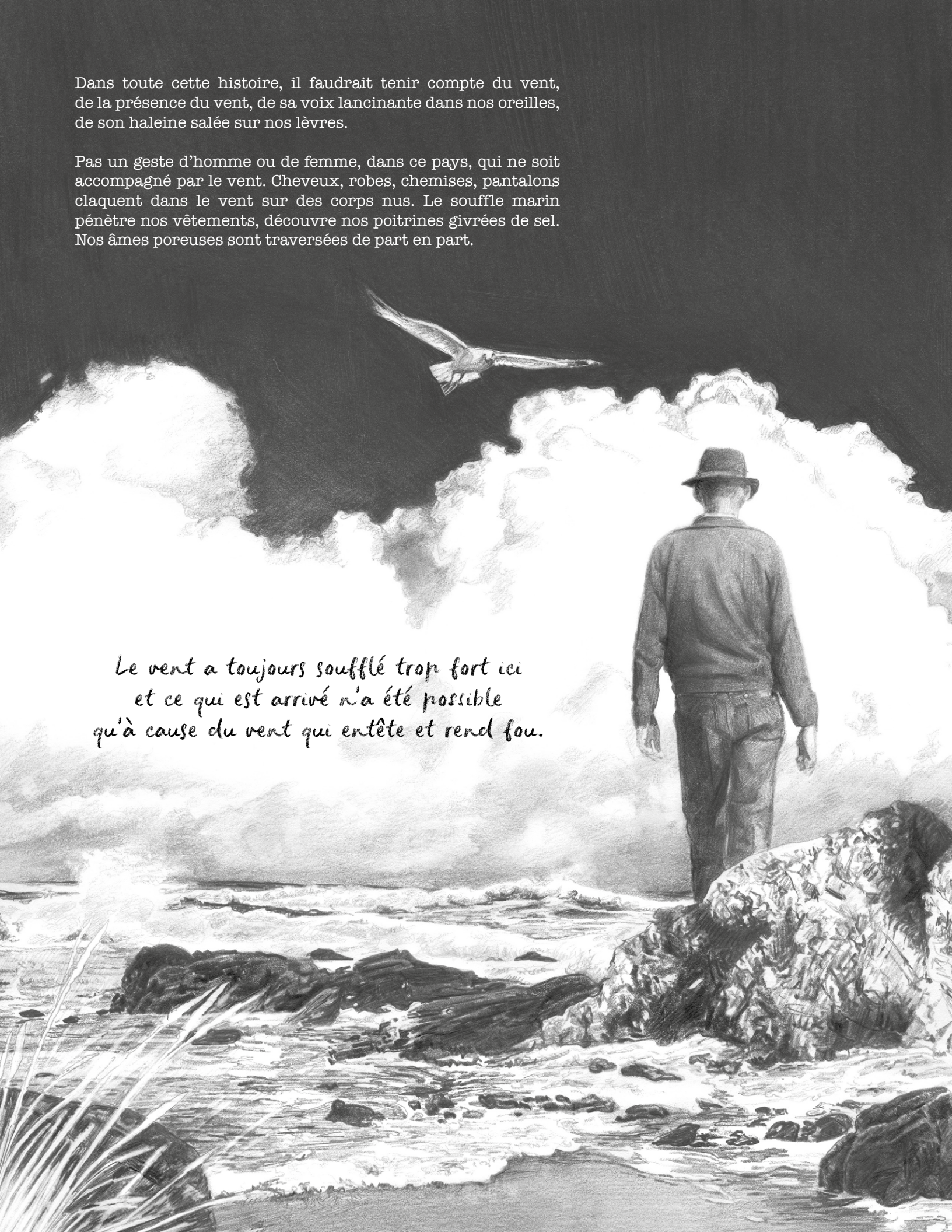
Anne Hébert

Illustré par Catherine Gauthier



Dans toute cette histoire, il faudrait tenir compte du vent, de la présence du vent, de sa voix lancinante dans nos oreilles, de son haleine salée sur nos lèvres.

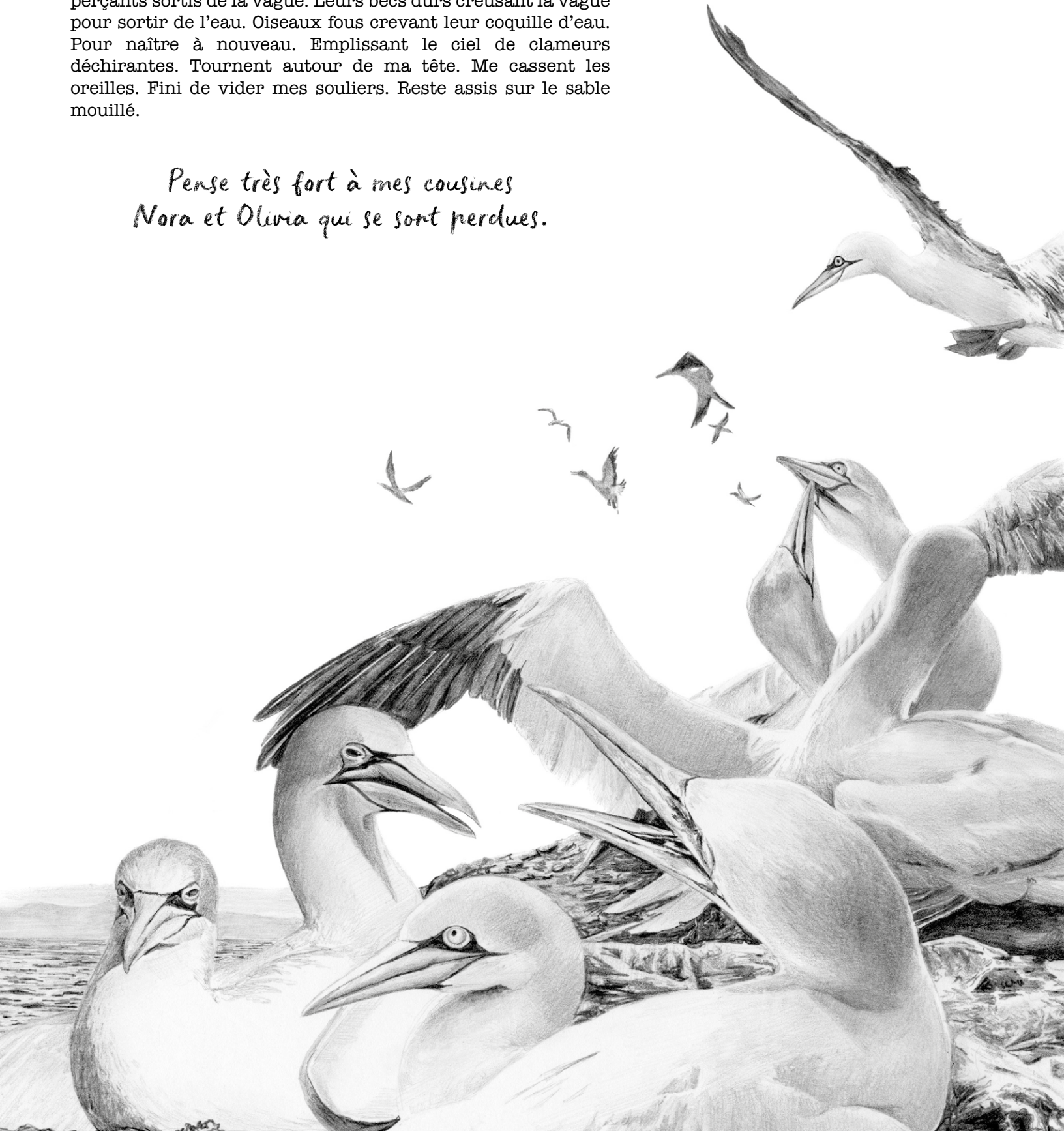
Pas un geste d'homme ou de femme, dans ce pays, qui ne soit accompagné par le vent. Cheveux, robes, chemises, pantalons claquent dans le vent sur des corps nus. Le souffle marin pénètre nos vêtements, découvre nos poitrines givrées de sel. Nos âmes poreuses sont traversées de part en part.



*Le vent a toujours soufflé trop fort ici
et ce qui est arrivé n'a été possible
qu'à cause du vent qui entête et rend fou.*

Je cours sur la grève. Mes souliers pleins de sable. M'assois pour les vider. À la hauteur des vagues. Vois l'écume monter. Éclater. Gerbes blanches. Fracassées. Fumées blanches sur le ciel. Les oiseaux sortent de la mer blanche d'écume. Prennent leur vol sur le ciel gris. Septembre. Plumes blanches d'écume. Plumes grises. Barres jaunes des fous de Bassan. Oiseaux d'écume blanche. Nés de la mer blanche d'écume. Leurs cris perçants sortis de la vague. Leurs becs durs creusant la vague pour sortir de l'eau. Oiseaux fous crevant leur coquille d'eau. Pour naître à nouveau. Emplissant le ciel de clameurs déchirantes. Tournent autour de ma tête. Me cassent les oreilles. Fini de vider mes souliers. Reste assis sur le sable mouillé.

*Pense très fort à mes cousines
Nora et Olivia qui se sont perdues.*



S'il vient quelque
chose encore
ce sera du côté
de la mer.







Il n'y a point de littérature sans critique.

CRITIQUE

- 51** *La fractale Baudelaire*
de Lisa Robertson
- 52** *Granby au passé simple*
d'Akim Gagnon
- 53** *Le violon d'Adrien*
de Gary Victor
- 54** *Madame Werner*
de Gabrielle Chevarier
- 55** *Cinq concerts*
de Patricia Houle
- 57** *Le compte est bon*
de Louis-Daniel Godin
- 58** *M. projette d'écrire une nouvelle*
de Marguerite Andersen
- 60** *Ma vie d'espion*
de Thierry Horguelin
- 61** *Le pacte de minuit*
de C. L. Polk
- 62** *La femme aux semelles de temps*
d'Élisabeth Vonarburg
- 63** *N'ayons pas peur du ciel*
d'Emma Hooper
- 64** *Autoportrait d'une autre*
d'Élise Turcotte
- 65** *Attendez de m'enterrer pour chanter*
de Mimi Haddam
- 66** *Fa que*
de Patrice Desbiens
- 67** *Nipinapunan*
d'Alexis Vollant
- 68** *Les yeux d'un animal au repos*
de Jean-Philippe Dupuis
- 69** *Annie et Tom du lundi au vendredi*
d'Amber O'Reilly
- 70** *Wollstonecraft*
de Sarah Berthiaume
- 71** *Bien faire et se tenir en joie*
de Stéphane Crête
- 72** *Une civilisation de feu*
de Dalie Giroux
- 73** *Théories féministes voyageuses*
de Mara Montanaro
- 74** *Théâtre et Nouveaux matérialismes*
Hervé Guay, Jean-Marc Larrue et Nicole Nolette (dir.)
- 75** *Tu me rappelles un souffle*
de Robert Lalonde et Jonathan Harnois
- 76** *Artefacts comportementaux*
de Yanik Potvin
- 77** *Dundee*
de Hua Jin et Will H. Ogilvie
- 78** *Rose à l'île*
de Michel Rabagliati
- 79** *Shérif junior*
de Samuel Cantin
- 80** *Tant pis pour les likes*
de Bach



Rentrée littéraire 2023

Briguer la liberté

Roman Isabelle Beaulieu

Dans *La fractale Baudelaire*, de Lisa Robertson, la narratrice retrace, grâce à la fréquentation de l'art et de la littérature, les différentes mutations qui l'ont conduite à la version actuelle d'elle-même.

À cinquante-cinq ans, Hazel Brown revient sur son passé en suivant le fil rouge du désir. Au passage, elle tente de départager ce qui relevait de sa véritable nature de ce qui appartenait plutôt à une construction de l'esprit, érigée petit à petit et à l'insu même de la principale concernée. La question se pose : peut-on s'imaginer en dehors de la représentation, s'affranchir des images et des mots dominants pour maîtriser son existence ? Ou est-on condamné-e à incarner le dérivé de notre culture, endossant – en tant que jeune fille, dans le cas présent – la figure de l'égérie, perpétuellement modelée selon les fantasmes des hommes ?

Du grand péril que représente le terrain de toutes les potentialités invoquées par le personnage, émane un vertige qui imprègne l'ensemble du roman.

La phase liminaire

Dans une chambre d'hôtel de Vancouver, la narratrice se réveille avec la nette impression qu'elle a écrit l'œuvre baudelairienne. À partir de cet étonnant constat, elle refait le parcours de sa jeune vie d'adulte, tandis qu'elle habitait de petits studios sis au cœur d'un Paris mythique, qu'elle déboulonne de page en page. Bien que la protagoniste s'emploie essentiellement à analyser et à intellectualiser son existence, c'est

d'abord par le ressac de l'expérience qu'elle l'exprime. Les pièces qu'elle occupe, pourvues du strict nécessaire, reflètent son vide intérieur ; un vacuum non pas comme une forme de pauvreté ou de démission, mais comme un réceptacle disposé aux éventualités et marqué par une totale disponibilité : « [J]'y suis entrée [à l'hôtel] pour commencer à tort et à travers, pour tout balancer, tellement il m'importait de commencer enfin. » Ce dont il s'agit est bel et bien cette *chambre à soi* revendiquée par Virginia Woolf, un lieu de création préservé des vicissitudes quotidiennes où une femme, à l'abri des amalgames qui la réduisent à « réfléchir une image de l'homme deux fois plus grande que nature¹ », peut enfin trouver sa propre parole.

Ce qu'Hazel Brown souhaite tant commencer demeure indéfini parce que très vaste. Cela peut être perçu comme une envie de déconstruction des archétypes sociaux, qui la cantonnent au portrait de la jeune fille sans nom, puisqu'elle n'existe pas assez, d'un point de vue empirique, pour être un sujet. Cette impatience témoigne aussi de la volonté, chez la narratrice, de s'éduquer *ad libitum* : forte de ses lumières qui sont influencées le moins possible par des fondements impériaux, elle espère trouver dans les marges une sorte d'affirmation de soi. Du grand péril que représente le terrain de toutes les potentialités invoquées par le personnage, émane un vertige qui imprègne l'ensemble du roman. Avec les années, Hazel Brown fusionne avec le temps. Celui-ci ne sert plus à délimiter le passé du présent : il forme désormais une boucle qui, au lieu d'orbiter en un perpétuel tour d'horloge, effectue une ronde d'infinis recommencements. Ce temps unifié donne naissance à d'autres manières de s'inventer et de s'interpréter. « L'augmentante est

celle qui crée des plis supplémentaires dans la substance tissée du langage », écrit Lisa Robertson. Le récit n'est toujours qu'intertextualité. Ce qui nous a précédé-es est encore là, entre les strates, transformé, réformé par les différents regards et contextes auquel il a été exposé.

L'inter-métamorphose

À plusieurs égards, l'autrice exploite dans ce roman – qui a tous les airs d'un stimulant essai – la notion de liminalité, qui devient une place à occuper, un rhizome décuplant l'ouverture du verbe, lequel contient à la fois le déjà-dit et l'inconnu du « encore-à-venir », à l'instar des baisers dont l'amant parsème le corps de la narratrice. Chacun d'eux est suivi par le frôlement de l'amulette que l'homme arbore au cou. L'embrassement est donc double. Le second baiser provoqué par le bijou vient ainsi exalter le premier exprimé par les lèvres. Le moment inaltéré qui se crée entre l'un et l'autre prend la forme d'un champ suspendu où la protagoniste se meut, tout entière dans l'interstice. Vacante et affranchie, elle se façonne dans la faille. L'entre-deux s'impose maintenant comme le centre : il ne fait plus office d'attente passive, mais s'érige en incarnation de soi-même. La lisière est ce tressaillement en déséquilibre continu où Hazel Brown s'arroge le droit d'éprouver son existence à l'aune de sa propre voix.

¹ Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Clara Malraux, Paris, 10/18, [1929] 2022, p. 54.



Lisa Robertson
La fractale Baudelaire

Traduit de l'anglais (Canada) par Jeannot Clair
Montréal
Le Quartanier
2023, 256 p.
26,95 \$

Une maison mobile et des souvenirs usés

Roman Marie-Michèle Giguère

C'est rarement par manque d'amour que les parents lèguent un lourd héritage affectif à leur progéniture. Dans son deuxième roman, Akim Gagnon raconte une enfance où l'on ne sait plus tout à fait qui prend soin de l'autre.

Lorsque le père fait le trajet entre la Beauce et Montréal pour voir son fils, on découvre le regard tendre que pose Akim, le narrateur, sur l'homme auprès de qui il a grandi. Puis, au fil des chapitres – ici appelés des scènes –, on plonge dans cette enfance difficile et dans le Granby des années 1990 et 2000.

Les parents de Carl-Camille et d'Akim ont sans doute été heureux quelque temps dans leur maison mobile, jusqu'à ce qu'ils se séparent. C'est du moins ce que suppose le narrateur, constatant le chagrin immense qui a envahi son père à partir du moment de la rupture. Les premières années après la séparation sont marquées par l'horaire atypique de la garde partagée : le père travaille le soir ; la mère, de nuit.

Les choses vont alors plutôt bien. Le père a un emploi bien rémunéré dans une usine, qui lui permet d'acheter des tonnes de jouets à ses garçons, de les emmener au Pizza Hut le dimanche soir et d'acquiescer aux demandes exagérées d'Akim, comme l'achat d'un chandail à deux cents dollars aux Halles de Granby. Le fils a aussi la chance de suivre des cours de théâtre, une activité qui changera sa vie, développant à la fois sa confiance en lui ainsi qu'un intérêt pour les récits et les mots.

Pour raconter ce quotidien qui oscille entre la drôlerie et la tristesse, l'auteur marie habilement un vocabulaire familier à une narration à l'imparfait et au passé simple – d'où le titre du roman :

— *Françoise s'en vient icitte, Akim, tu vas enfin rencontrer ma blonde. Je l'aime tellement.*

M'annonça Pop alors que j'avais les yeux croûtés et l'esprit encore plongé dans mon rêve.

Finalement, l'amour intense du père pour ses fils devient étouffant. D'abord, les circonstances changent : les deux frères vivent désormais à temps plein chez lui. L'usine qui l'employait jusque-là ferme ses portes, et sans son secondaire cinq, le père n'arrive qu'à se trouver des emplois mal payés qui l'humilient, le diminuent. Ses fils, grandissant et ayant une vie à l'extérieur du nid familial, le laissent trop souvent seul à son goût. Ces facteurs affaiblissent son moral et le font sombrer dans une dépression.

Écrire la précarité

La maison mobile est de plus en plus négligée : les tuyaux gèlent en hiver, les bris sont réparés sommairement. Le trio vit dans des conditions sanitaires difficiles. Les adolescents se débrouillent, prennent leur douche chez leur blonde respectueuse, mais l'insalubrité grandissante n'est pas la seule source de stress : les colères puis les excuses du père se succèdent, aussi prévisibles que terrifiantes.

L'auteur parvient à dépasser le portrait.

Granby au passé simple s'impose comme le récit d'une enfance où les rares coups de pouce du destin ne font pas le poids face aux malchances. Cette jeunesse pourrait sembler saugrenue, atypique, mais elle est tristement commune : en effet, plus d'un million d'enfants canadiens vivent sous le seuil de la pauvreté.

Comme dans *Là où je me terre* (Remue-ménage, 2020), de Caroline Dawson, et

Burgundy (La Mèche, 2020), de Mélanie Michaud, *Granby au passé simple* s'inscrit dans une lignée d'œuvres où l'enfance loin des privilèges est racontée par ceux et celles qui l'ont vécue, sans la patine romantique qu'offre souvent la distance dont jouissent les auteur·rices qui écrivent la misère des autres.

Le roman de Gagnon donne à lire les paradoxes des classes populaires, leurs angles morts et les mécanismes qui maintiennent les gens dans la précarité. Par exemple, bien que son père n'arrive pas à payer les factures, le jeune Akim méprise les moins fortuné·es et considère qu'il ne fait pas partie de la même classe sociale qu'elles et eux : « Je me contentais de les traiter de BS comme l'ensemble des voisins qui les jugeaient. J'étais trop jeune pour comprendre que le chant du mépris d'un enfant n'est que le cover du refrain de ses parents. »

L'auteur parvient à dépasser le portrait. Avec simplicité, il expose les conséquences qui découlent du fait de grandir auprès d'un père asphyxiant d'amour :

J'avais les mains liées par toute la tristesse que mon déménagement causait à mon père. Je vivais une fois de plus ses émotions à sa place. Ça ne me laissait pas d'espace pour m'épanouir, ni ne permettait à Pop de s'arranger avec ses problèmes. Ce que je nomme « problèmes » étaient en réalité des « émotions ». Précisément ce que mon père avait fui toute sa vie.

En équilibre entre humour et sensibilité, *Granby au passé simple* montre qu'il est possible de raconter tous les quotidiens, même les plus singuliers.



Akim Gagnon
Granby au passé simple

Montréal, La Mèche
2023, 416 p.
29,95 \$

Prélude à la disparition des rêves

Roman Thomas Dupont-Buist

Avec près de trente livres, l'œuvre de Gary Victor est l'une des plus emblématiques d'Haïti. Le plus récent titre de l'auteur, *Le violon d'Adrien*, détaille l'équarrissement des rêves d'enfance à l'ombre de la dictature de Bébé Doc.

À l'heure où les Haïtien·nes prennent largement les armes, dans un mouvement d'autodéfense (appelé « Bwa Kale ») visant à se prémunir des gangs de rues endémiques, devant lesquels même l'armée et la police semblent avoir abdiqué, les échos entre ce puissant roman et le réel ne peuvent que résonner avec force. L'histoire du jeune Adrien, quatorze ans, a beau se dérouler dans les années 1970, les enjeux auxquels le héros se trouve confronté présentent de frappantes similitudes avec l'époque contemporaine, ce qui est d'une tristesse infinie quand on pense à la teneur des dernières décennies antillaises.

Triste constat pour un autre si clairvoyant roman signé Gary Victor.

Les rêves et l'argent

À la première personne du singulier, comme s'il tenait la chronique de ses déconvenues, Adrien nous raconte comment son amour infini pour le violon, contrarié par la précarité des moyens limités de sa famille, le mènera à toutes les extrémités, lesquelles illustrent les maux qui affligent son pays. Prolongeant le rêve d'enfance jamais assouvi de sa mère, Adrien suit les cours de Monsieur Benjamin, l'un des rares musiciens classiques haïtiens à jouir d'une carrière à l'international. Coûteux et savant, ce répertoire, réservé à l'élite, est surclassé dans les suffrages par

la musique dite populaire. S'il n'y avait, pour seule adversité, que les envieux élèves casseurs de doigts, nul doute que la volonté et le talent peu communs d'Adrien en viendraient à bout. L'ennui, c'est que les contingences matérielles n'épargnent pas les enfants sous prétexte qu'ils ne figurent sur aucun talon de paie. Le jour où Monsieur Benjamin explique à regret à son meilleur élève qu'il devra, dès la prochaine session, fournir lui-même son violon, le rêve d'Adrien, fait de glissandos harmonieux, de pizzicatos tout en rythme et de silences où les anges aiment voler, se transforme en cauchemar.

Lumières déformantes

Comme dans les romans d'apprentissage, le jeune homme sera soumis à la philosophie de multiples maîtres, puis il déchantera une fois que le vécu aura effacé les mirages des plus éloquentes théories. Dans cette course à la sagesse motivée par la quête de l'argent nécessaire à l'achat de l'instrument convoité, Gary Victor invite les lumières déformantes (et pourtant éclairantes) du réalisme magique. En témoigne ce passage virtuose décrivant, avec le merveilleux du rêve, l'instant de la mort de Papa Doc. Adrien s'acquitte des tâches qui lui incombent dans l'établissement de Monsieur Nino (à la fois maison de jeu et restaurant), lorsque la toile du réel se déchire et laisse entrer le cortège funeste du dictateur.

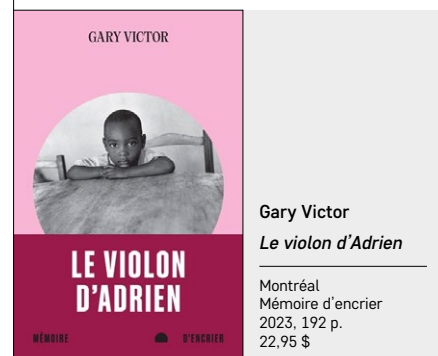
Ces hommes portant des lunettes noires étaient d'une maigreur cadavérique. Leurs gestes avaient quelque chose qui n'était pas humain. En apportant des verres, je glissai et tombai, mais je parvins à éviter que ce que je portais ne se brise. Ce que je vis sous la table me donna froid dans le dos.

[...]

Ces gens qui sont là dans votre restaurant. Ils ont tous des pieds de cochon.

L'ouragan qui suivit emporta ces Tontons Macoutes à demi porcins et il fut décrété que le fils du président macchabée poursuivrait son œuvre d'assassinat et de détournement de fonds publics.

À d'autres moments, Adrien est piégé par le monde délétère des adultes : malgré lui, il est l'objet de perversions qui le dépassent. Fuyant à peine des libations faites par un poète pédophile et une naturiste adepte de poésie lubrique, le protagoniste se retrouve dans la curieuse et onirique rue des Tentations, véritable carnaval fantasmagorique du vice. Initié aux choses charnelles lors de rapports monnayés ou non, celui qui se voulait musicien perd sa virginité, tant au propre qu'au figuré. Manipulé, roulé dans la farine, escroqué, rossé et même séquestré, Adrien découvre ce qu'il en coûte de rêver à voix haute dans un pays où les aspirations sont chuchotées en un prélude à la disparition. Les modestes connaissent leur place, tandis que les ambitieux en viennent tôt ou tard à pactiser avec des hommes voués à l'un des neuf cercles. Ces malfrats leur promettent une ascension fulgurante sans leur lire les petits caractères de l'avisement scellant le futur de leur chute. Triste constat pour un autre si clairvoyant roman signé Gary Victor.



Gary Victor
Le violon d'Adrien

Montréal
Mémoire d'encrier
2023, 192 p.
22,95 \$

Un peu d'éternité dans un silence

Roman Thomas Dupont-Buist

Luxuriante comme un jardin proustien, la prose de Gabrielle Chevarier étonne par sa virtuosité. Rarement a-t-on vu une genèse stylistique aussi achevée que dans ce premier roman tout en musique !

Les connaisseur-ses de l'œuvre majeure d'Virginia Pesemapeo Bordeleau | Sœurs autochtones disparues (d'ailleurs célébrée dans le précédent numéro de LQ) auront raison d'établir des liens entre celle-ci et le travail de Gabrielle Chevarier, une nouvelle venue. Dirigée par l'auteur du *Dernier chalet* (Leméac, 2018), l'écrivaine présente de fortes accointances avec son éditeur, tant sur les plans de la forme que du fond. Aussi faut-il, par convenance organisationnelle, classer *Madame Werner* du côté des livres fortement contemplatifs, où l'aventure est toujours celle que l'esprit s'impose à lui-même lorsque, par jeu, il entreprend de traverser ses méandres en empruntant un chemin inconnu. On croque la madeleine et on a à peine le temps d'essuyer les miettes restées à la commissure des lèvres que d'antiques parfums remplacent la conscience visuelle du décor présent. La mémoire est transportée, protestant pour la forme, prétextant quelques rhumatismes tenaces, que la force des paysages-souvenirs a tôt fait de balayer du revers des paupières, qui se ferment avec délectation.

Volutes infinies de la pensée

Madame Werner a bien beau ne compter que quelque cent quatre-vingts pages ; s'impose pourtant la certitude que l'entreprise sera vaine si l'on se laisse prendre au piège grossier de vouloir la résumer, de la même façon qu'il serait absurde de synthétiser les sept tomes d'*À la recherche du temps perdu*. L'action, ici, comme chez Proust ou Rivard, n'est jamais le propos, mais tout au plus la bougie d'allumage qui enflamme la ferveur de la pensée et l'infinité de ses volutes. Mais que diable, il me faut bien m'avilir en de basses œuvres et vous dire, dans cette prosaïque critique, quelques mots sur

ce qui se *déroule* dans ce livre. Puisque l'exercice m'y condamne, permettez que je procède sans plus tarder pour que nous en finissions au plus vite !

Madame Werner est un livre plein de musique : il aborde avec une maturité étourdissante l'heure des bilans.

Grande cantatrice québécoise au faîte de sa carrière internationale, Andréa Werner, un soir de déveine prodigieuse, est atteinte d'une extinction de voix en plein concert. Mise à bas du piédestal qu'elle a passé l'ensemble de sa vie à ériger, elle est rejetée hors du halo de lumière crue qui l'a pourchassée depuis sa sortie du Conservatoire de musique de Paris. Réfugiée au fin fond d'un petit village bucolique des Cantons de l'Est, elle panse ses plaies, revisitant peu à peu, au hasard de ses rêveries, les instants significatifs que certain-es mourant-es prétendent voir défiler avant le fatidique passage. Si, en dehors de la musique (surtout celle des lieds de Schubert et de Schumann), Andréa n'a toujours perçu que l'aspect trivial de l'existence, sa pause forcée l'invite à reconsidérer ce qui caractérise le mieux son rapport aux autres, soit une forme d'indifférence qui va parfois jusqu'au mépris.

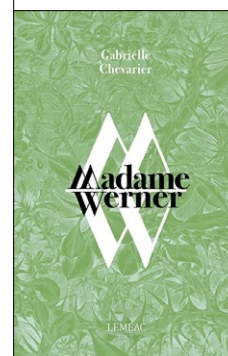
Voyage d'hiver

Personnage assez détestable à la Thomas Bernhard, Andréa se rachète progressivement à nos yeux en

dévoiant l'ampleur de sa vulnérabilité, de sa solitude et de son désarroi. En ce sens, la confession de la protagoniste prend souvent les accents du *Winterreise* (1827), monument romantique de Schubert – compositeur qu'elle révère, par ailleurs. Au terme de son long passage à vide, après avoir compris que seulement quelques notes la distinguent de l'omniprésence du banal, et qu'elle est, qu'elle le veuille ou non, aussi pathétique que sa défunte belle-mère, Andréa retrouve, le temps d'un concert champêtre, cette qualité d'attention qui fait la grâce et bannit la langueur.

Mais moi, c'est cette petite fille que j'emporte vers la maison, cette image d'elle se redressant, frondeuse, cette petite fille aux cheveux bouclés au fer, outrageusement, et qui avait su faire, avec ce bout de mélodie inventée, un peu de musique, plus que moi depuis mon premier disque, plus que moi pour qui tout le travail restait à faire, car cette aventure dans laquelle Madame Werner me maintient encore enfermée, sans le savoir [...], je ne la comprends pas encore.

Madame Werner est un livre plein de musique : il aborde avec une maturité étourdissante l'heure des bilans, le ralentissement des travaux et des jours ainsi que la tentation de se retirer du monde pour mieux l'embrasser, que ce soit au creux d'un vallon que les couchers de soleil embrasent, ou dans un ultime chalet où il est possible de décrypter le langage sibyllin de la grève et des embruns à demi salés. Il y a un peu d'éternité dans ces pages, et ça, ce n'est pas commun.



Gabrielle Chevarier
Madame Werner

Montréal, Leméac
2023, 184 p.
21,95 \$

Premier roman de Patricia Houle, *Cinq concerts* offre un aperçu intime et diffracté d'une jeune femme en proie aux angoisses de son temps.

Après un recueil de poèmes, *T'as les lèvres de qui*, paru aux éditions de l'Hexagone en 2021, Patricia Houle aborde, avec *Cinq concerts*, le genre du roman en exploitant sa souplesse formelle. Ce livre mélange récit, journal intime, lettres, carnet de voyage, proses poétiques, réflexions et citations. La trame du récit trace le parcours personnel de l'auteure, depuis la genèse de son journal intime à l'écriture de ce roman. L'itinéraire personnel se mêle ainsi aux réflexions métapoétiques, reprenant le parallèle traditionnel entre le faire littéraire et le « faire-soi ». Les thèmes abordés par l'auteure figurent parmi les plus fréquents de la littérature québécoise contemporaine : la relation mère-fille, l'emprise du patriarcat, les difficultés inhérentes aux relations hétérosexuelles, l'anxiété écologique, les méfaits du capitalisme néolibéral et la santé mentale.

La narration de Cinq concerts laisse parfois une sensation d'inachevé lorsqu'elle s'aventure dans des réflexions politiques plus abstraites.

Un esprit, un corps

Derrière ces inquiétudes propres à notre époque se dessinent une voix, une vie. « [J]e raconte mon univers intérieur », dit la narratrice. L'une des réussites du livre est son écriture rapide, papillonnante, sans majuscules, parfois sans point, portant avec aisance l'esprit

vif de la narratrice : « je dis depuis quelque temps en blague que je vais écrire un livre où je ne finis aucune phrase comme dans la vraie vie ». Si cette écriture sensible et vive parvient à rendre les mouvements et les intensités de la vie intellectuelle, il n'en demeure pas moins que Patricia Houle accorde dans son ouvrage une importance fondamentale au corps matériel, support de toute expérience. Les descriptions anatomiques ne sont pas rares : elles assoient la matérialité biologique – on parle entre autres de liquide synovial ou de vertèbre L3. Les particularités de l'expérience psychique sont formulées avec des termes matériels : « je savais que mon cerveau n'était pas câblé comme les autres ». Or, ce corps demande à entrer en contact avec le monde, et l'un des désirs récurrents de la narratrice est de toucher et d'être touchée : « j'ai réalisé [...] qu'il fallait toucher pour en retirer une expérience plus complète, plus de plaisir. "toucher avec les yeux" ne me suffit pas, il faut aller plus loin ». Le corps, dans *Cinq concerts*, conserve toujours la possibilité du plaisir, le récit véhiculant en toutes circonstances une espérance hédoniste.

Souffrances

Si elle entretient un optimisme du plaisir qui ne la quitte jamais, la narration a pourtant pour but d'apaiser un mal-être : « je préférerais que quelqu'un me lise dès maintenant. j'ai besoin de me débarrasser des histoires ». L'une des sources de cette angoisse est la « mère-détresse », à qui la narratrice réalise qu'elle ressemble. Une folie semble courir dans la famille en raison du câblage des cerveaux, et surtout du patriarcat, qui conduit certaines femmes dans les rets du système psychiatrique, et dont la présence, dans le roman, se révèle notamment dans les récits que propose la narratrice de sa sexualité. Le plaisir recherché a un revers dont les causes ne sont jamais tout à fait

décrites, mais elles traversent le livre comme des ombres oppressantes : « Montréal et ses souffrances s'étendent sur toute la province et sur nos poitrines qui ne peuvent pas l'encaisser / le continuum entre le féminisme et le travail du sexe est beaucoup plus évident qu'on se l'imagine ».

Politique

Pertinente sur les sujets du corps et du ressenti personnel, la narration de *Cinq concerts* laisse parfois une sensation d'inachevé lorsqu'elle s'aventure dans des réflexions politiques plus abstraites. Elle s'en tient à des formulations générales relativement inoffensives tant elles sont peu définies. « [P]ermettez-vous aux malades mentales d'afficher leurs structures, les laisserez-vous prendre la même liberté textuelle que celle que vous prenez en la considérant comme de l'art » : plaidoyer pour l'art brut, critique de la psychiatrie masculine, tout cela reste flou et ne sera pas développé. Ou « je n'écrirai pas de livre pour apaiser vos craintes. / nous avons le sang de celles qui se sont tuées dans / l'offrande / et crient dans les huis clos » : des vers dans lesquels le pronom « nous » et le déterminant « vos » sont trop peu précisés pour avoir une portée politique significative. Il est bien question, à un moment donné, du « capitalisme sauvage » qui commercialise les corps féminins, mais le texte n'en dit pas plus sur le sujet. Enfin, l'inquiétude écologique revient à plusieurs reprises dans *Cinq concerts* ; toutefois, la réponse offerte est un repli individualiste et non un projet politique. La littérature du moi souffre parfois de ce paradoxe : revendiquer le fait que le privé est politique tout en peinant à le politiser.



Patricia Houle
Cinq concerts

Montréal
VLB éditeur
2023, 120 p.
21,95 \$

65 ANS Bang

www.centrebang.ca

essais

NOTA
BENE

Sous la direction de
Loïc Bourdeau et Fanie Demeule

CAPILLAIRES



LA LIGNE DU RISQUE

NOTA
BENE

Thomas Dommange

TERRITOIRES DE L'ORDINAIRE

Être en Amérique



TERRITOIRES
PHILOSOPHIQUES

NOTA
BENE

Maya Ombasic

TOMBER VERS LE HAUT



LA LIGNE DU RISQUE

NOTA
BENE

Avec des textes de :

Joyce Baker · Loïc Bourdeau
Antoine Charbonneau-Demers
Nicholas Dawson · Fanie Demeule
Sarah Desrosiers · Karoline Georges
Madioula Kébé-Kamara · Hélène Laforest
Alice Michaud-Lapointe · Normagie
Anyà Nousri · Anne Peyrouse
Karine Rosso

À travers une analyse de la nordicité, de la *wilderness*, de l'aménagement urbain, des réalités spatiales propres à la Nouvelle-France, au Canada français et au Québec, ce livre entend mettre au jour le fondement géographique – plutôt qu'historique – de la vie ordinaire.

« La réussite de cet essai ambitieux, qui se veut un pont entre l'Orient et l'Occident, tient à ce qu'il chemine au fil de lectures et de pérégrinations qui vont de Platon à Nietzsche, de Cyrulnik à Girard, de Maalouf à Zweig, du Québec au Liban en passant par la Suisse, de sorte qu'il se lit comme un récit de voyage et le roman d'une pensée. »

Yvon Rivard

Régler ses comptes avec l'enfance

Roman Laurence Perron

En travaillant une parole qui refuse d'investir le registre assuré de la confession expiatoire, Louis-Daniel Godin est loin de faire chou blanc avec la publication de ce premier roman.

Dans le carnet de bébé bleu rangé au fond d'un tiroir on peut trouver documentée l'arrivée de l'enfant dans la famille Godin-Ouimet et toutes sortes de premières choses qui le concernent : première coupe de cheveux, premiers mots, premier Noël. Dans le carnet de bébé bleu rangé au fond d'un tiroir on trouve sa première lettre au père Noël, une lettre écrite directement dans le carnet de bébé bleu, une lettre qui ne s'est jamais rendue au père Noël [...]. Dans le carnet de bébé bleu, on trouve la première lettre de l'enfant adressée au père Noël, c'est une lettre qui se trouve là pour documenter le premier Noël de l'enfant [...].

Tiré de la page dix-sept du livre de Louis-Daniel Godin, cet extrait – un peu long, j'en conviens – est représentatif, sur le plan stylistique, de l'ensemble du roman.

Résolument nourri par une pratique savante de la littérature, le livre dépasse cet écueil du roman-de-professeur.

Si vous trouvez qu'il est répétitif, sachez que vous avez raison ; mais si, comme moi, vous en déduisez que les quelque deux cent soixante-dix pages du *Compte est bon* vont inévitablement vous taper sur les nerfs et que vous n'avez aucune chance de passer au travers, j'espère que, comme moi, vous réaliserez, au fil de votre lecture,

que vous avez eu tort d'émettre ce pronostic. Loin d'être lassante, la propension à l'anaphore, qui paraît d'abord comme un exercice de style dont on comprend rapidement le dispositif, finit par nous emporter dans cet inconscient structuré comme un langage (pour reprendre les accents lacaniens du texte). Lentement, on entre dans la langue du livre, dans sa logique ; sa scansion fait musique au fur et à mesure que les réseaux de significations se déploient. On plonge alors avec l'auteur dans cette autobiographie de l'esprit où les chiffres rythment la partition des épisodes vécus.

L'arbre est dans ses feuilles

En lisant *Le compte est bon*, je pense à la comptine que me chantait Carmen Campagne, sur l'écran de la télévision cathodique, lorsque j'étais enfant : « L'amour est dans le cœur, le cœur est dans l'oiseau, l'oiseau est dans l'œuf, l'œuf est dans le nid, le nid est dans le trou, le trou est dans le nœud, le nœud est dans la branche, la branche est dans l'arbre... » Et l'arbre est dans ses feuilles. Je pense à la comptine non seulement parce qu'elle est pour moi liée à cette période précoce sur laquelle se concentre la majeure partie du roman de Godin, mais aussi en raison de la façon dont l'écrivain construit sa parole et sa pensée, comme un emboîtement où l'on ne distingue jamais avec certitude l'élément englobant de l'élément englobé. Or, on passe outre, car « il faut avancer, il faut avancer quand même », nous rappelle constamment la voix narrative, qui oscille-hésite entre le « on » et le « je ». Plus qu'anaphorique, la structure de l'œuvre est anamorphique : le regard qui s'y déplace transforme sans cesse le paysage romanesque que nous avons sous les yeux.

Ce paysage, comme celui d'une peinture à numéros, découpe l'enfance en petites zones chiffrées. On ferait cependant erreur si on croyait que l'ouvrage de Godin traite de mathématiques : son objet est plutôt l'ordre du symbolique, et les défis que rencontre le sujet quand il y entre tant bien que mal. Dans l'écart entre les chiffres s'imisce la voix qui raconte l'inquantifiable : combien c'est, zéro ? Qu'est-ce qu'il y a entre le quatrième et le cinquième X rouge de l'institutrice ? Que devient l'espace entre la naissance et l'adoption lorsque cette dernière a eu lieu alors que le sujet était âgé de cinq jours ?

Sujet savant / sujet sachant

Le clivage entre la parole et le vécu ; l'expérience incarnée face à ce qui se joue dans et par la parole ; le labeur incongru et pourtant involontaire qu'est l'apparition du sujet ; ce que ça veut dire, écrire un récit de vie, et créer une forme qui soit au plus près de la mémoire et de ses mécanismes de projection, d'accentuation et de déplacement (le tout sur fond de cure psychanalytique...) : tels sont les nœuds conceptuels du *Compte est bon*. On devine aisément comment ils risquent d'être abordés dans une perspective plus théorique que romanesque. C'est là que Godin arrive à nous surprendre : il évite de nous présenter un laboratoire de création élitiste par et pour les intellectuel·les. Résolument nourri par une pratique savante de la littérature, le livre dépasse cet écueil du roman-de-professeur et nous rappelle qu'il existe des choses que seuls l'écriture et l'imaginaire qui l'irrigue savent mouvoir et permuter.



Louis-Daniel Godin
Le compte est bon

Saguenay
La Peuplade
2023, 272 p.
26,95 \$

Créer jusqu'à son dernier souffle

Nouvelles Danièle Simpson

« C'est ça ma vie. Vivre de désir, de couleurs, de cassures et d'espoir. »

Tel est le bilan que dresse Marguerite Andersen au terme de son dernier livre, publié à titre posthume.

La romancière et nouvelliste franco-ontarienne a vécu près de cent ans, ce qui en soi n'est pas négligeable. Mais mieux encore, elle a continué de travailler jusqu'à la toute fin de son existence, terminant son ultime recueil, *M. projette d'écrire une nouvelle*, alors qu'elle venait d'avoir quatre-vingt-dix-sept ans.

Naturellement vagabonde

Marguerite Andersen a eu un parcours hors norme. Née en Allemagne, elle fuit le régime nazi en 1939, réside successivement en Angleterre, en Éthiopie, en Tunisie et aux États-Unis, puis s'installe à Toronto en 1958. Là, bien qu'elle soit intégrée au sein de la communauté anglophone, elle choisit d'écrire en français, une langue qu'elle a apprise toute jeune parce que sa mère souhaitait que sa fille cadette émigre un jour dans un pays francophone. En 1968, elle obtient un doctorat en lettres françaises de l'Université de Montréal, mais elle ne publie son premier roman qu'en 1983, alors qu'elle a presque soixante ans. Cette venue tardive à l'écriture n'a pas empêché son œuvre d'être couronnée à plusieurs reprises, dont deux fois par le Prix Trillium.

Le choix d'une « collection décousue »

M. projette d'écrire une nouvelle est composé de fictions, de courts textes qu'Andersen appelait des *petites proses* et d'une dizaine de dialogues avec l'auteur Paul Savoie, un ami de longue date. Selon la volonté de l'écrivaine, le recueil ne suit pas un fil conducteur, mais a été divisé par Johanne Melançon, responsable de l'édition, en trois sections : « Marguerite se souvient », « Marguerite imagine » et « Marguerite autofictionne ».

Deux nouvelles émergent du lot. La première, « À coups de dictionnaire », parle de ce qui a marqué le corps d'Andersen : « Corps à corps, [...] j'ai affronté la vie. » En a résulté une série de fractures pour l'autrice : de la cheville pour avoir trop dansé, de la rotule droite pour avoir skié trop vite, de la rotule gauche pour avoir couru, puis du fémur pour s'être emmêlé les pieds. Bref, on n'a pas de mal à la croire quand elle écrit, plus loin : « J'ai l'âge de mes artères et des rides, mais j'ai toujours du vif-argent dans les veines. »

*Qui se plaindrait
alors que l'autrice,
presque centenaire,
confie que le désir
d'écrire « ne [la]
quitte jamais » ?*

Suit « Quatre », où « Marguerite projette d'écrire une nouvelle ». Elle jette donc des mots sur une feuille, espérant qu'ils lui ouvriront des portes. La phrase « Rester libre des autres » lui indique la direction à suivre. Marguerite se transforme alors en M., une protagoniste qui fait partie d'une famille de quatre enfants, et dont le père écrivain insiste pour qu'elle rédige une nouvelle. Après avoir résisté un moment pour rester libre, M. finit par céder. Marguerite reprend sa place, et M. redevient un personnage fictif. « Mais elle demeure moi. Toujours moi. Jamais tout à fait moi. » Grâce à cette magie, « [l]e texte vient au monde ».

L'imagination et la mémoire

« J'aime déranger », écrit Andersen. Est-ce pour cette raison que quatre nouvelles de la section « Marguerite imagine » mettent en scène des hommes incapables de nouer une relation amoureuse, profonde et égalitaire ? Taillés sur le même modèle – rapports difficiles avec la mère, blessures inconscientes, points de vue clichés sur le rôle des femmes, égocentrisme –, ces personnages masculins, comiques et désolants, sont des caricatures d'êtres humains et vont d'échec en échec.

L'autrice n'est pas plus indulgente envers elle-même lorsqu'elle se dévoile. Dans « Sens interdit », elle avoue : « Par ce matin gris d'un mois de janvier, je me déteste. » Pourquoi ? Parce qu'elle manque de courage, affirme-t-elle, et en a toujours manqué. Durant le régime nazi, elle n'a pas résisté et ne s'est préoccupée que de sa propre survie. « Je reste l'observatrice, critique, oui, mais jamais vraiment activiste. » Dans « Gifle », elle reconnaît que « parfois, j'énervé les gens. [...] Aurais-je pu aborder les gens de façon moins directe ? J'en doute. Maintenant, à quatre-vingt-dix-sept ans, je crois que j'agirais exactement de la même façon. » Elle répète : « J'aime déranger. [...] J'ai souvent le goût d'étonner les gens, de les dérouter, de les forcer à se poser des questions. »

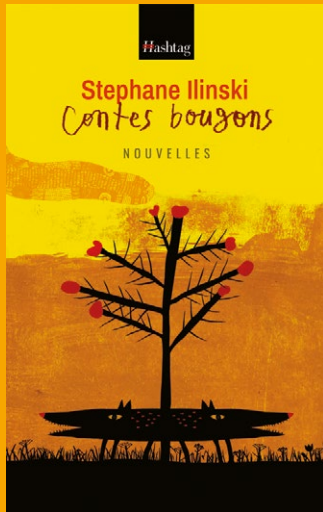
Qui se plaindrait alors que l'autrice, presque centenaire, confie que le désir d'écrire « ne [la] quitte jamais » ?



Marguerite Andersen
M. projette d'écrire une nouvelle

Sudbury
Prise de parole
2023, 242 p.
25,95 \$

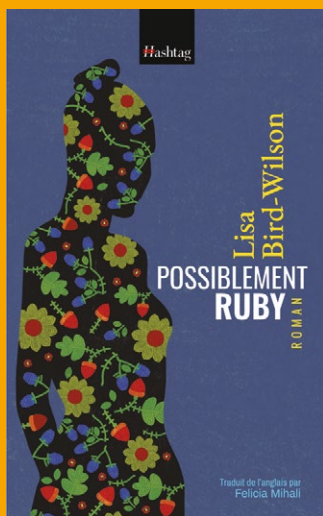
Hashtag



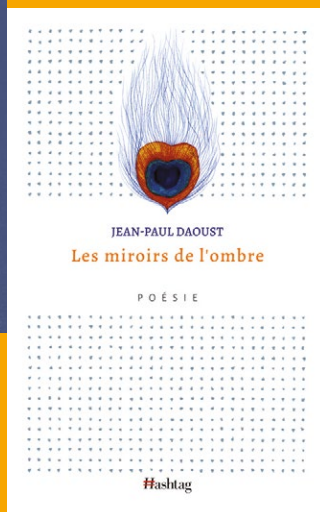
ISBN : 978-2-924936-47-4
Prix : 17,95 \$



ISBN : 978-2-924936-48-1
Prix : 25,95 \$



ISBN : 978-2-924936-50-4
Prix : 18,95 \$



ISBN : 978-2-924936-51-1
Prix : 26,95 \$

EDITIONSHASHTAG.COM

NOUVEAUTÉS
format poche

En librairie!



DANIEL GRENIER
*L'ANNÉE LA
PLUS LONGUE*

Prix des collégiens
2016

JOCELYNE SAUCIER
À TRAIN PERDU

livres-bq.com



L'espion dans son labyrinthe

Polar Marie Saur

Lorsque le narrateur de *Ma vie d'espion* se rend compte, après avoir visité une exposition d'art plutôt insolite, qu'on lui a volé son téléphone intelligent, il ne sait pas encore dans quelle chasse-trappe il vient de mettre le pied.

C'est que notre héros a commis un impair : les photographies sont rigoureusement interdites lors des expositions commissariées par Teresa Manzoni, galeriste sans galerie, qui programme ses événements éphémères dans des lieux chaque fois différents – entrepôts, quais de gare désaffectés... Quelques jours plus tôt, le narrateur avait rencontré Saskia, une amie du temps de ses études à l'INSAV : elle travaille désormais avec la mystérieuse Manzoni et avait convié le narrateur à la présentation. Il s'y était rendu accompagné de Saskia ainsi que de Philippe et de Lucas, deux autres anciens camarades d'école, perdus de vue depuis longtemps.

Des murs de cellophane

Notre héros travaille comme photographe pigiste et accepte toutes les commandes qu'on lui propose. Est-ce par réflexe professionnel qu'il a sorti son cellulaire dans la maison abandonnée, transformée par l'artiste en labyrinthe aux murs de cellophane ? Ou bien est-ce pour une autre raison ? Car son existence n'est pas si banale depuis qu'en souvenir d'une histoire d'amour, le narrateur a décidé de vivre sa vie « comme un roman d'espionnage ». Descendre de l'autobus deux arrêts avant sa destination, avoir toujours une valise d'urgence prête dans l'entrée, cacher une clé USB contenant des photos sous son lit (un leurre) et dissimuler le « vrai » disque dur externe derrière la grille d'aération de la salle de bain : voilà son quotidien. C'est pourtant à son corps défendant qu'il est pris dans l'aventure qui s'offre à lui, car il n'est pas dit que renouer avec d'ancien-nes ami-es d'école n'apporte que de bonnes nouvelles. Qui est réellement cette Teresa Manzoni ? Pourquoi protège-t-elle si jalousement ses expositions ? La réponse sera

bien plus surprenante que tout ce que pouvait imaginer notre héros.

Malgré sa brièveté, *Ma vie d'espion* est un des plus longs récits de Thierry Horguelin, natif du Québec et belge d'adoption, auteur entre autres de proses poétiques (*Le voyageur de la nuit*, 2005 ; *Choses vues*, 2012) et de nouvelles (*La nuit sans fin*, 2009 ; *Nouvelles de l'autre vie*, 2016) parues à L'Oie de Cravan. On retrouve dans son dernier livre son sens de la narration économe et une grande finesse d'observation, capable d'accueillir cependant tout un monde de fantaisie. On y rencontre par exemple un vieil acteur allemand dont la carrière a été un échec, mais qui a eu cette particularité de changer de nom à chaque tournage. On ne connaîtra peut-être jamais sa vraie identité, pense le narrateur venu le photographe, tandis que son collègue journaliste enregistre en cachette l'entrevue qu'il fait semblant de noter sur papier. Cet épisode de double duplicité, raconté au début du livre, devrait nous mettre la puce à l'oreille sur ce qui suivra, des identités troubles aux petits et grands mensonges...

Un jeu avec la forme

Ma vie d'espion nous confirme aussi que la fiction nourrit la réalité – et inversement. Le narrateur se sent, d'une certaine façon, dépassé par l'existence qu'il s'est inventée, peut-être parce que d'autres autour de lui se sont fabriqués la leur. Les livres de John le Carré, au fond, ne fonctionnent pas différemment. Le travail d'Horguelin s'inspire depuis longtemps des fictions, cinématographiques ou romanesques, dites de genre – fantastique, noir, policier anglais à la « *whodunit* »... – et du divertissement populaire qui ne boude pas son plaisir, aimant mimer

leur côté prévisible. Or, si l'histoire est bien écrite, cette prédictibilité nous réserve tout de même des surprises (une sorte de surprise programmée). Ajoutons à cela un accent borgésien mêlé d'exercices de style à la Raymond Queneau : les nouvelles d'Horguelin mettent en scène, par exemple, un héros qui reprend sept fois connaissance (après avoir été assommé, ou s'être évanoui, entre autres péripéties possibles), dans les styles respectifs d'un polar à la Raymond Chandler, de la science-fiction, du roman de guerre, etc. ; ou bien un fantôme en pleine enquête dans un manoir anglais ; ou encore un auteur nommé Thierry Horguelin, qui découvre l'existence d'un autre Thierry Horguelin ayant le même style et les mêmes goûts littéraires, publiant sous le même nom (mais avec plus de talent, l'écrivain a l'élégance de la dérision). Le héros de *Ma vie d'espion* s'ajoute à cette galerie de protagonistes pris au piège dans une intrigue inattendue et presque métaphysique.

L'art est surtout un monde de masques : il est tentant de prendre cette idée au mot, même si les désillusions et la mélancolie en sont le prix à payer, comme en fera l'expérience le narrateur de *Ma vie d'espion*. Cette aventure, au croisement de l'espionnage et de l'art contemporain, est celle d'une machination qui dérape par trop d'esprit de sérieux. L'auteur du livre, quant à lui, ne tombe pas dans cet excès, et c'est savoureux.



Thierry Horguelin
Ma vie d'espion

Montréal
L'Oie de Cravan
2023, 80 p.
18 \$

Amour et révolution

Littératures de l'imaginaire Isabelle Beaulieu

Nonobstant une histoire qui ne se démarque pas par son originalité, le roman de fantasy *Le pacte de minuit*, de la Canadienne C. L. Polk, réussit à tirer son épingle du jeu.

La proposition n'est pas nouvelle : une jeune sorcière, Beatrice Clayborn, doit bientôt épouser un homme pour que le lustre de l'alliance ainsi créée rejaillisse sur sa famille. Pour le dire crûment, la protagoniste, au même titre qu'une marchandise, est mise en vente et cédée au plus offrant. S'ajoute aux manigances, qui s'ensuivent inévitablement dans une telle quête, une mesure consistant à orner le cou des femmes d'un collier. Cet objet dérobe toute magie aux mariées durant leur période de fertilité, leurs aptitudes risquant d'engendrer des incarnations dangereuses. Tandis que les hommes se rassemblent dans des fraternités pour parfaire leur apprentissage et s'occuper des affaires du monde, l'autre genre reste écarté de l'univers sociétal et de la connaissance.

Les règles du jeu

Beatrice Clayborn n'entend pas trouver mari : elle rêve de s'émanciper et, en tant que mage en pleine possession de ses moyens, d'être partie prenante des questions qui agitent sa société afin de seconder son père dans ses investissements financiers. La découverte d'un grimoire pourrait bien l'aider à exaucer son souhait, mais dès que Beatrice parvient à l'avoir entre les mains, l'ouvrage lui est ravi par Ysbeta Lavan, une fille également à marier issue d'une haute famille et qui désire conserver son indépendance dans le but de contrer les pertes que l'humanité subit. En effet, cette dernière empêche les femmes d'exploiter leur potentiel et accepte que des savoirs ancestraux tombent dans l'oubli. Beatrice et Ysbeta s'unissent, en dépit du fait qu'une telle association comporte d'énormes risques.

En parallèle, lanthe, le frère d'Ysbeta, s'intéresse de près à Beatrice. Il représente un excellent parti étant donné

le rang important de sa lignée, d'autant plus qu'il ne laisse pas la protagoniste indifférente. La contrée d'où il vient, le Llanandaras, s'avère un peu plus progressiste : cette caractéristique accentue le dilemme cornélien auquel l'héroïne fait face. En l'épousant, elle bénéficierait de plusieurs avantages, dont celui d'assurer la fortune de sa famille, pour l'heure accablée de dettes. Mais elle devrait tout de même se soumettre aux lois inhérentes à son statut de femme, qui la contraignent à une position de deuxième ordre.

Ces iniquités se remarquent dans la réalité historique du sexe dit faible et des fraternités, où les hommes pensent le monde entre eux, imposant leur souveraineté quant aux codes qui régissent l'ensemble du peuple. De tels groupes sont encore bien vivants aujourd'hui. Rien qu'en 2019, on dénombrait quatre cent mille hommes aux États-Unis qui en faisaient partie¹. Ce contexte fait état d'une rhétorique de l'exclusion où les uns décident au nom des autres, sans que ceux-ci, dans le cas présent celles-ci, aient droit au chapitre. Inspiré de la chasse aux sorcières qui a eu lieu à la Renaissance, l'univers inventé par C. L. Polk exprime en même temps qu'elle la dénonce la crainte qu'inspire le pouvoir féminin. On préfère en interdire les manifestations et ultimement tirer avantage de ses actions, plutôt que de reconnaître ses forces.

Toutes pour une et une pour toutes

À Chasland, le pays de Beatrice, là où se déroule la saison des pactes destinant les femmes à donner naissance à une lignée qui perpétuera des traditions répressives, on affuble les mariées et celles qui contreviennent aux commandements des lois sociétales d'un collier de protection amenuisant les sons et les couleurs d'une vie devenue

morne. Surtout, ce bijou possède un effet lénifiant et fait obstacle à l'usage de la magie par les femmes. Au lieu d'explorer des manières différentes qui assureraient l'enfantement d'une progéniture exempte du mal et permettraient aux femmes de conserver leurs capacités, on reconduit des coutumes coercitives. Un réseau clandestin de sorcières, disséminées un peu partout à Chasland, garde vivante une certaine mémoire des savoirs endigués, mais en en faisant partie, ces femmes compromettent leur liberté.

Situer les luttes féministes dans un cadre fantastique n'est pas sans intérêt. Les allégories qu'une telle transposition peut créer sont nombreuses et pertinentes, à condition qu'elles bonifient le discours d'une narrativité personnelle. Les nuances se montrent cependant rares dans *Le pacte de minuit*, et le récit, prévisible, est conformiste – notamment en ce qui concerne la romance entre Beatrice et lanthe – malgré le sujet revendicateur. Les personnages endossent des caractères manichéens et typés, ce qui déparade de façon tranchée les bon-nes des méchant-es, et l'orchestration de la finale est à l'image du reste : lisse et sans surprise. Il serait tout à fait envisageable de soumettre le livre tel quel en vue d'une adaptation pour un film hollywoodien : le mélange de passion, de fantasy et d'autodétermination de ce roman constitue une recette parfaite qui pourrait aisément hisser le long-métrage au sommet du box-office.

¹ Martine Delvaux, *Le boys club*, Montréal, Remue-ménage, 2019, p. 145.



C. L. Polk
Le pacte de minuit

Traduit de l'anglais (Canada)
par Pascal Raud
Montréal
VLB éditeur
2023, 416 p.
34,95 \$

Futurs non désespérés

Littératures de l'imaginaire Raphaëlle B. Adam

Quiconque s'intéresse à la production d'ici en littératures de l'imaginaire a entendu parler, à un moment ou à un autre, d'Élisabeth Vonarburg, sacrée « grande dame de la science-fiction québécoise » par son principal éditeur, Alire.

Originaire de France et établie à Chicoutimi depuis le début des années 1970, l'autrice a rapidement tracé son chemin et s'est imposée comme une figure incontournable de l'imaginaire québécois, grâce à ses multiples talents d'écrivaine, de traductrice, de critique, d'essayiste, de directrice littéraire et d'animatrice d'ateliers d'écriture, pour ne nommer que ceux-ci.

Si je connaissais surtout Élisabeth Vonarburg pour son œuvre de romancière – que j'explore encore aujourd'hui, tant la liste de ses titres est étoffée –, je savais qu'elle avait aussi écrit plusieurs livres empruntant à d'autres genres, dont la poésie et la nouvelle. N'est pas toujours bon-ne nouvelliste qui veut, mais Vonarburg jouit d'une excellente réputation en la matière : c'est pourquoi je me suis plongée avec intérêt dans son plus récent ouvrage, un recueil de nouvelles intitulé *La femme aux semelles de temps*.

Sept incursions originales dans des futurs possibles

La science-fiction est un espace permissif où tout peut être exprimé et expérimenté. L'autrice souligne cette richesse multidimensionnelle dans le mot d'introduction de son argumentaire, et elle nous en offre sept beaux exemples aux formes distinctes, mais aux thématiques harmonieusement assorties – j'y reviendrai.

Le recueil s'ouvre avec « Ailleurs et au Japon », une nouvelle aussi étrange que littéraire, rédigée à partir d'extraits de textes de genres différents. La suivante, « Le dormeur dans le cristal », propose un changement de ton et nous entraîne dans un univers de science-fiction plus classique et accessible : des voyageurs spatiaux quasi immortels découvrent la

présence d'un autre être humain sur une planète dépourvue d'habitants.

Suit « Les villes invisibles », qui poursuit l'exploration de tropes plus conventionnels : il est question dans cette fiction de cités-dômes où seulement cinq destinations sont possibles. Les personnages peuvent y accéder par divers moyens de transport grâce aux empreintes de leurs mains. Mais que se passe-t-il lorsqu'on débouche dans un endroit qui n'existe pas ?

Dans « Amours de verre », c'est complètement autre chose. La narratrice s'adresse directement aux lecteur-rices et leur dévoile, à la manière d'un conte, une histoire d'amour, d'art et de destinée qui se déroule dans le pays-qui-sera – un lieu où la musique, omniprésente, rythme chaque étape de la vie de ses citoyen-nes.

Avec « Into White » et « La course de Minuit », nous explorons, le temps de deux récits différents, un Saguenay version futuriste. Transformations génétiques, histoires familiales complexes et riches héritages autochtones s'y entremêlent avec créativité et sensibilité.

« La femme aux semelles de temps », nouvelle éponyme du recueil, nous invite enfin à considérer une réalité troublante, car la nôtre pourrait vite s'y apparenter. Dans le lieu décrit dans le texte, la chaleur est si intense que la protagoniste, sortie faire quelques courses, perd les semelles de ses sandales, qui ont fondu au contact de l'asphalte brûlant. Secourue par deux enfants, elle trouve son chemin jusque chez Toni, une cordonnière bien singulière qui profite de l'occasion pour lui raconter une légende de sa région – mais toutes les légendes ont un fond de vérité, n'est-ce pas ?

Réflexions personnelles et thèmes contemporains

L'une des particularités de ce recueil est qu'il contient aussi bien des nouvelles récentes que d'autres datant des années 1980 ou du début de la décennie 2000. Des notes de l'écrivaine accompagnent chacune des fictions : elles nous permettent ainsi d'y faire une incursion plus personnelle. On sent la femme derrière et dans chaque texte. Par ailleurs, rappelons-nous que la science-fiction est un espace de tous les possibles : Vonarburg insufflé une bonne dose d'humanité à un genre qui ne montre parfois que les dérives et leurs conséquences apocalyptiques.

À travers ces sept nouvelles qui jalonnent sa carrière, on peut découvrir l'évolution de l'autrice (même la période où elle écrivait sous pseudonyme !), et constater du même coup la récurrence des thèmes et des valeurs qui traversent invariablement son œuvre : féminisme, écologie, solidarité et entraide, filiation, enjeux divers liés à la présence de l'Autre, art et artisan-es, et j'en passe...

Même si, jusqu'à présent, je dois admettre que les romans d'Élisabeth Vonarburg m'ont plu davantage que ses nouvelles, je recommande sans hésiter *La femme aux semelles de temps* : l'ouvrage, intéressant et intimiste, permet de se familiariser avec le travail de cette autrice marquante. Les recueils comme celui-ci contribuent à mettre en valeur le genre nouvellier, encore trop souvent négligé et pourtant essentiel à la trajectoire de plusieurs grand-es écrivain-es : là réside toute leur importance.



Élisabeth Vonarburg
La femme aux semelles de temps

Lévis, Alire
2023, 239 p.
15,95 \$

Hagiographie moderne

Littératures de l'imaginaire Geneviève Blouin

Il arrive que je devore un excellent livre... tout en me demandant pourquoi il a atterri entre mes mains de critique spécialisée en imaginaire. *N'ayons pas peur du ciel*, d'Emma Hooper, est de cette catégorie.

Ce roman, traduit par Dominique Fortier et publié aux éditions Alto, s'inspire de la vie de Sainte Quiteria (aussi connue sous le nom de Quitterie), dont nous savons fort peu de choses. De rapides recherches la situent tantôt au II^e, tantôt au IV^e siècle de notre ère, au Portugal ou en Aquitaine, ou peut-être dans la Dacie wisigothe... Voilà un matériel de choix – autrement dit peu contraignant – pour une fiction historisante. De plus, un détail propre à stimuler l'imagination surnage des diverses légendes : Quiteria aurait appartenu à une famille de nonuplées !

L'écriture de ce roman est fantastique !

C'est donc par la voix de Quiteria et de quatre de ses huit sœurs – car deux meurent à la naissance et deux autres en bas âge – qu'Emma Hooper nous entraîne dans l'Antiquité romaine, au cœur d'un domaine où poussent des citronniers. Chacune à leur tour, elles prennent la parole dans ce roman choral (ou sororal), s'exprimant à la première personne pour nous raconter, par bribes, leur histoire collective, entremêlant savamment perspectives personnelles et chronologie.

Destinées confondues

Les fillettes, découvre-t-on, ont été rejetées à la naissance par leur mère (une noble dame romaine) et adoptées par plusieurs familles paysannes. Nous les voyons grandir, entre famines et petites sauvageries, puis être effleurées par cette nouvelle religion qu'est le christianisme, avant qu'un coup de théâtre ne ramène quatre d'entre elles à la riche maison paternelle. Ce

confort privilégié ne sera qu'une brève parenthèse dans leurs vies : à la veille de leurs mariages arrangés, Quiteria, Liberata et Basilissa s'enfuiront et se mettront, un peu par hasard, à délivrer des chrétiens prisonniers qu'on soupçonne de rébellion contre l'empire. Bien qu'elles ne soient pas converties ni baptisées, elles acquerront vite une réputation de saintes et d'ennemies de Rome.

Parce qu'il y a des choses que vous pouvez faire quand vous ressemblez parfaitement à d'autres personnes, à trois autres personnes, qui vous ressemblent parfaitement.

D'accord, j'ai dit. Voici ce qu'on va faire.

Tu es sûre ? a demandé Marina.

Fais attention, a dit Liberata.

Nous finirons par connaître le destin de Vitoria, la sœur perdue devenue une martyre carthaginoise, et celui de Marina, qui a accepté de se marier. Nous comprendrons aussi que toutes les sœurs ont brûlé d'amour pour le même soldat, Cyllius, figure énigmatique qui n'embrassera jamais celle qu'il désire êtreindre. Puis nous les verrons mourir, une à une, incarnant les variantes de la légende de la sainte, dont elles se partagent le visage.

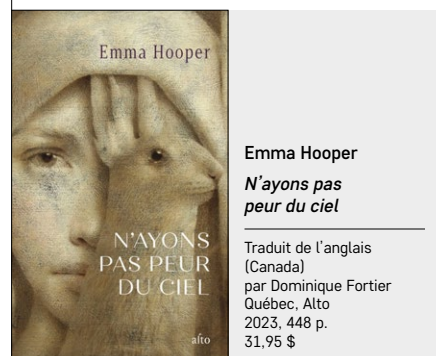
Un réalisme brouillé par l'écriture

L'écriture de ce roman est fantastique : un vrai tour de force ! Cinq voix se relaient, le récit n'est pas chronologique, les lieux sont évoqués sans être nommés – sauf Carthage –, et pourtant, on ne s'y perd jamais : les mots coulent et nous entraînent, tantôt fleuves, tantôt ruisseaux. L'historienne que je suis a adoré cette recreation, par petites

touches, de l'Antiquité romaine ; la lectrice est restée pantoise devant la beauté des phrases trompeusement simples et répétitives, assemblées en un leitmotiv qui raconte la grandeur des femmes, la force de la sororité, l'appétit insatiable de liberté et l'envie de croire en un Ciel qui accueillerait toute personne ayant la foi.

Toutefois, du point de vue de la critique des genres de l'imaginaire, il y a eu erreur d'étiquetage, à mon avis. Certes, l'écriture d'Hooper amène une impression d'étrangeté, un décalage par rapport au réel, d'ailleurs renforcé par l'époque reculée... Mais on ne trouve pas de vrais éléments surnaturels (ou pseudo-scientifiques, ou magiques, ou d'anticipation) dans ce roman. Certaines sœurs arrivent à flotter à quelques pouces du sol lorsqu'elles n'y pensent pas trop et que personne ne les regarde, d'autres font parfois des rêves vaguement prophétiques, mais ces étrangetés n'ont pas d'impact sur le récit. Même si on considérait le texte comme relevant du réalisme magique, on resterait dans des eaux fort tièdes.

Je referme donc ce livre avec une impression mitigée. D'un côté, j'ai eu un immense plaisir à le lire, mais de l'autre, je dois prévenir ceux et celles qui s'y plongeraient, en quête de « genres de l'imaginaire » : vous n'y trouverez pas votre profit. À moins d'étendre le concept de « littératures de l'imaginaire » à toutes les histoires jouant avec la langue, se déroulant dans des lieux inventés ou mettant en scène des personnages qui n'ont pas vécu exactement ce qui est écrit... Mais une telle œuvre d'imagination ne serait-elle pas tout simplement un « roman » ?



Femmes en clair-obscur

Récit Philippe Manevy

Autoportrait d'une autre transgresse les frontières littéraires. Ni essai, ni autobiographie, ni roman – mais tout cela à la fois –, l'œuvre nous entraîne dans une quête fascinante.

À l'origine et au cœur du projet, il y a la tante de l'autrice, Denise Brosseau. Née en 1936 à Sorel, cette dernière est d'abord comédienne : elle est formée à Montréal et à Paris, puis travaille pour Radio-Canada et avec Alejandro Jodorowsky, son mari pendant une dizaine d'années. Un temps amante de Gaston Miron, avec qui elle entretient une correspondance, elle épouse le peintre mexicain Fernando García Ponce, dont elle a un fils. Toutefois, Denise Brosseau est bien plus que la « femme de ». Passionnée d'arts visuels, de poésie et de philosophie, elle mène une existence aventureuse qui la conduit à vivre sur deux continents : au Québec, à Paris comme à Mexico, elle fréquente artistes et écrivains-es d'avant-garde. Où qu'elle soit, l'angoisse l'empêche cependant de s'épanouir, et elle semble souffrir d'un perpétuel décalage. En 1986, revenue à Montréal, elle se suicide dans le métro.

Hantises

À partir d'un tel parcours, on pourrait imaginer un roman tragique qui serait en même temps une page d'histoire : la destinée de Denise offrirait l'occasion de raconter la bohème québécoise en exil en France dans les années 1950, mais aussi de présenter plusieurs peintres mexicains des décennies suivantes, queue de comète flamboyante du surréalisme. Il serait également tentant de représenter la comédienne comme une artiste empêchée, invisibilisée, puis oubliée, victime de la domination masculine.

Élise Turcotte refuse cependant de réduire sa tante à quelquel rôle que ce soit. Si elle est plus qu'une muse, Denise Brosseau n'a pas vraiment été une créatrice : elle a laissé peu de traces, pour des raisons complexes que l'écrivaine entreprend, avec

patience et honnêteté, de démêler. Ce faisant, Turcotte ne nous livre pas une biofiction classique : l'existence de Denise Brosseau est bien reconstituée, mais par éclats, dans un récit kaléidoscopique. Jamais l'autrice ne s'autorise à usurper le regard de sa tante. Jamais elle n' imagine des épisodes dont elle ne sait rien, ni ne brode à partir des archives.

En écrivant strictement depuis son propre point de vue, Turcotte se révèle alors autant qu'elle peint un portrait de famille. Elle met au jour les nombreux liens qui la rattachent à cette femme qu'elle a peu connue. Attirée dans sa jeunesse par le métier de comédienne, Élise est entrée en littérature par la poésie, un genre que Denise révère. Les deux femmes ont en commun bien des goûts, des obsessions, des hantises. Cela dit, il ne s'agit pas seulement de dresser un parallèle entre l'autrice et son « personnage » : Turcotte interroge les liens familiaux plus qu'elle ne les expose, et elle remet en question l'explication psychanalytique voulant que les failles courent de mère en fille, ou de tante en nièce. Pour l'écrivaine, le désespoir qui a fini par emporter Denise Brosseau ne relève pas seulement de l'intime : il est chargé d'enjeux sociologiques et politiques.

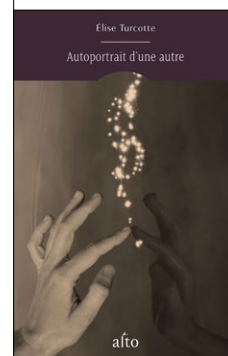
Écrire, dit-elle

Écriture d'une vie, l'ouvrage donne également à lire la vie d'une écriture. Inquiète et lucide, Turcotte reconstitue la longue genèse de son livre – quinze ans au cours desquels le manuscrit prend de multiples formes (scénario, carnets), qui subsistent toutes dans la version finale et confèrent à l'ensemble la richesse mystérieuse d'un palimpseste cinématographique, poétique, essayistique. L'autrice indique ses sources et reproduit certains des

documents (photographies, fac-similés) sur lesquels elle s'est appuyée. Elle évoque aussi ses lectures : essais sur divers sujets, récits posant des problèmes similaires à ceux qu'elle rencontre. Les noms de Nathalie Léger, Geneviève Brisac, Camille de Toledo, Sigrid Nunez et Gabrielle Giasson-Dulude, parmi de nombreux autres, émaillent le texte.

L'écrivaine formule, sans didactisme, les principales questions induites par le genre, en plein essor, de la biofiction. Au nom de quoi est-il possible de raconter la vie d'un individu ? Peut-on le faire en respectant la sensibilité de ses proches ? De ce point de vue, le dialogue entretenu, tout au long de l'œuvre, avec Esteban, fils de Denise et cousin d'Élise, est à la fois éclairant et particulièrement émouvant.

Il est également question de choix littéraires dans *Autoportrait d'une autre*. Comment révéler sans trahir ? Comment décrire, dans le même mouvement, la trace et la perte ? Comment rendre compte de ce qui a été ambigu et mouvant sans le figer ? La construction fragmentaire et sinueuse du livre est pleinement justifiée. Si Turcotte ne vise l'exhaustivité ni dans son enquête ni dans sa narration, c'est pour rendre justice et hommage à son sujet. Cultivant, à la manière des surréalistes, les « hasards objectifs » et l'esthétique du choc, elle trouve sans doute la forme la plus précise pour dire la femme plurielle et l'artiste en perpétuel devenir qu'a été Denise Brosseau.



Élise Turcotte
Autoportrait d'une autre

Québec, Alto
2023, 280 p.
26,95 \$

Écrire dans la maison du père

Récit Mégane Desrosiers

Récit poétique hybride aux tonalités essayistiques, *Attendez de m'enterrer pour chanter*, de Mimi Haddam, se sert de l'écriture pour déjouer la violence familiale, et s'appuie sur la mort d'un père terrifiant pour rebâtir une filiation depuis longtemps dévastée.

Après avoir abandonné une mère et ses filles dans l'horreur, après s'être reconstruit une famille sur les ruines de la précédente, un père meurt à Tlemcen, en Algérie. Voyant dans cette disparition l'amorce d'un récit à réécrire, l'instance narrative entretient une correspondance fictive avec le défunt et répond aux lettres qu'il lui a adressées alors qu'elle était encore enfant : « *Mais, le pire, c'est que vous souhaitez ma disparition. Je sais que vous attendez patiemment l'heure où quelqu'un vous annoncera mon suicide.* » Oscillant entre appel à la réconciliation et refus de la paternité, entre chaleur et égoïsme, entre pardon et manipulation, les mots du père continuent de faire des ravages, même de l'autre côté de l'océan, même d'outre-tombe. Malgré la présence de redondances dans les éléments du récit et de formulations parfois ampoulées, Mimi Haddam met en scène un entremêlement de voix fortes et complexes qui se servent des outils de la langue pour s'accorder une seconde naissance.

Texte et image

Un assemblage de photographies de l'Algérie et de sculptures numérisées accompagne le texte d'*Attendez de m'enterrer pour chanter*. Les quelques pages qui accueillent ces images texturées et organiques bonifient l'interprétation des dialogues fabulés que la narratrice présente. Inutile de comprendre d'entrée de jeu qu'il s'agit d'œuvres visuelles qui découlent de conversations que l'auteur a eues avec sa sœur : leur sobriété, leur évocation de l'Afrique du Nord et la récurrence de certains symboles, comme la pierre, la cire et les plumes, s'amalgament inévitablement au poids d'une histoire familiale à coucher sur le papier, à

biffer, à détester, puis à remodeler : « Papa, je t'ai acquitté au détriment de ma liberté, et aujourd'hui, en rédemption, j'enfante un désastre, je porte cette langue que tu méprises et qui fait de moi une fille salie. » Lorsque cette langue se mord, quand elle a mal ou qu'elle n'a plus les mots pour écrire, l'image prend le relais et lui donne un moment de répit.

Faire corps et langage

Attendez de m'enterrer pour chanter est un chemin sinueux vers l'émancipation. Dans son fil narratif douloureux, la voix principale tente de récupérer une identité volée, bafouée par les torts du père, qu'il semble d'ailleurs n'assumer qu'à demi-mot. Après avoir déblayé des souvenirs d'enfance flous, la narratrice insiste sur le dispositif du texte et de l'autofiction : il constitue pour elle une manière de contester la parole du père et de lui tenir tête.

[...] [J]e marche désormais vers toi, dans l'intimité du texte. Ai-je le droit d'écrire à celui qui me méprise ? [...]
[T]u as creusé une faille en moi qui m'a poussée à surinvestir le langage.

En effet, la narratrice refuse le père *jusque dans sa langue*. Elle le nie si intensément que le livre que nous lisons en est *surinvesti*, comme une surcharge symbolique. Or, et c'est bien là le paradoxe qui fait toute la richesse de l'œuvre, la négation des mots du père produit un trop-plein, un débordement qui semble trahir cette volonté de se distancier du défunt. En voulant s'expulser hors du père, la voix narrative implose dans l'écriture.

Plongée dans ce que la fictionnalisation de la réalité ouvre comme possibles,

la narratrice trouve en sa demi-sœur d'outre-mer, Néfissa, une figure de réconciliation, de sororité et de puissance. Naît alors, entre l'adresse au père et la prise de parole de la fille, un *nous* empli d'espoir, un espace où le récit se redresse et se transfigure : « Je m'accroche à cette confiance d'être deux, à notre trêve soudaine, à notre synergie évidente. Suis-je trop naïve ? »

Naïveté ou espérance. La voix principale abandonne peu à peu les lettres de son père et se laisse emporter, ainsi que le texte, par cette Néfissa fantasmée. Du moins, jusqu'au moment désenchanté de la rencontre véritable. Suivent alors les dernières parties du livre qui, à l'opposé des précédentes, semblent avoir été précipitées. Après la désillusion engendrée par cette autre famille d'Algérie, toujours plongée dans le noir au sujet des bouleversements causés par le père, la fougue et la colère qui animaient l'écriture deviennent trop grandes pour que l'instance narrative poursuive le récit de la même manière qu'elle l'avait entamé. Haddam fait le choix d'une poétique investie par *l'imaginaire* – une poétique qui se tourne vers la métaphore et l'image suggestive. Sans que ce changement de rythme et de registre compromette trop la lecture, la cohabitation, jusqu'alors parfaite, entre narration et poésie se fragilise. Cela dit, les démarches artistique et littéraire derrière l'ouvrage sont manifestement documentées, rigoureuses et empreintes d'une sensibilité remarquable.

Attendez de m'enterrer pour chanter

Mimi Haddam



RÉCIT

NOROÏT

Mimi Haddam
Attendez de m'enterrer pour chanter

Montréal, Le Noroît
2023, 160 p.
24,95 \$

Quotidien chronique

Poésie Yannick Marcoux

Fidèle à son écriture prosaïque et concise, Patrice Desbiens, dans *Fa que*, nous invite à contempler le quotidien par l'échancrure de poèmes gouailleurs, déridés ou majestueusement simples.

Le grand poète de Timmins, de son propre aveu, est fatigué, à un point tel qu'il a suggéré que *Fa que* pourrait être son dernier recueil. Si la chute de son livre a bel et bien des allures d'adieux littéraires, la mécanique de ses vers paraît infatigable, née du même souffle que le reste de son œuvre, désormais colossale. Inspiré par la quotidienneté de l'existence, Patrice Desbiens tresse ironie et tendresse dans des métaphores univoques, et ce, sans trafiquer l'ordinaire.

Un projet fildefériste

Lire un recueil de Desbiens, c'est respirer des bouffées d'air impur, vivre des jours de grisaille et admirer des percées lumineuses. Cette poésie établit un premier constat : nous ne pouvons pas toujours être dans l'urgence, et la banalité, forcément, s'immisce dans nos vies. Hélas, la valeur intrinsèque de ce qui est commun a ses limites, et il arrive qu'au dernier vers d'un poème, on tourne précipitamment la page pour en espérer le sauvetage. Mais non, c'est juste ça, le poème : « tout nu / dans rue // on se tient / la main / et // garde l'autre / pour demain ». Un désespoir narré sans fard, dépouillé de sa sédimentation tragique et réduit à un cliché à peine rajeuni.

Dans d'autres passages, les vers prennent la forme d'une boutade ratée, comme si la langue, trop occupée à jouer, avait oublié de tourner sept fois dans la bouche avant de lancer les mots dans l'arène : « je suis Cheech et / je suis Chong // ils me posent / des questions / stupides / et // je leur répongue ». Cette plaisanterie, même dans le réflexe du quotidien, ferait-elle rire ou au moins sourire ? Et pourtant la voilà, en pleine page, apparemment digne de publication.

Autoriserait-on ces vers à de jeunes auteur·rices dont le nom reste encore à faire ? Nonobstant notre posture, il est possible d'accepter la proposition du poète franco-ontarien. Car la présence du trivial et du moche, répliquant les jours alanguis sans chercher la transcendance, semble délibérée. En d'autres mots, Desbiens serait-il fidèle à son projet s'il en excluait les poèmes moyens ?

Il convient néanmoins d'admettre que certaines pages suscitent l'indifférence. On peut reconnaître les mérites de cet épanchement pour le quelconque, qui infuse une importance aux petites insignifiances constituant les vies, mais on les reçoit mieux par le truchement d'images vibrantes. À cet égard, le poème « Canicule » est franchement plus intéressant, car il présente une scène anodine et vaine dans une langue rebondie et imagée : « les longs reculons / des camions de livraison / résonnent et tonnent dans / la chaleur cruelle / de la ruelle ».

En somme, la poésie de Desbiens comporte des écueils inhérents à ses sujets, et il ne faut pas se surprendre si l'ordinaire, au cœur des vers, déborde de la page et paraît comme tel. Mais comme la vie, *Fa que* est constitué d'une diversité de tableaux qui créent une mosaïque chantante et percutante.

Un dernier champ de signes

Ce recueil, c'est aussi une myriade de souvenirs qui convoquent autant de personnages : la fille du club vidéo, la mère de l'auteur, quelques grandes figures – Richard Brautigan, Yves Boisvert, Lenny Bruce – et des ami·es, toujours campé·es dans des décors francs. Il est réjouissant de se projeter dans ce « ciel bleu / comme un beau / cinq piastres neuf », ou dans cette

nuit qui se ferme « sur la ville avec / le crépitement d'un / sac de chips / sel vinaigre ».

Nombreux sont les poèmes autoréférentiels, parfois amusants, mais plutôt inégaux. Il reste que le meilleur de Desbiens réside dans sa façon de carnavaliser les thèmes, faisant sourdre, par des amalgames improbables, une puissance inouïe d'une scène en apparence banale, ainsi qu'en témoigne le texte « Chaloupe » :

*je suis dans une chaloupe sur
la rivière Mattagami qui
passe dans Timmins comme
le Styx*

*ma mère fait un lavage
sur la rive
le linge sale des vivants et
des morts*

*elle m'envoie la main
avec un mouchoir propre
le courant amène
la chaloupe vers
le moulin à papier*

Arrimant son destin à celui de sa chaloupe, le poète nous offre d'émouvants adieux et, empruntant un chemin bien connu, il regagne le territoire qui a marqué son œuvre. Ainsi en est-il de son *Fa que*, cette formule populaire qui évoque la fin de quelque chose et de ce qui l'a précédé. *Fa que* c'est ça, comme une phrase brève, ou ces poèmes courts à la qualité inégale. Mais surtout, *Fa que* merci, bonsoir, comme une fin ouverte, sans promesses de redites. Ça *Fa que* merci pour votre legs, Patrice Desbiens.



Patrice Desbiens
Fa que

Montréal, Mains libres
2023, 90 p.
19,95 \$

Le temps d'un été

Poésie Vanessa Courville

Une jeune femme innue écrit une lettre à son amoureux, révélant la fracture qui les sépare.

Nipinapunan, le titre du premier recueil de poésie d'Alexis Vollant, paru aux éditions Hannenorak, signifie « un endroit où les gens passent l'été », mais lorsque ce mot est prononcé de vive voix, on pourrait également comprendre qu'il désigne l'action de s'établir quelque part pour la saison estivale. Ici, Pessamit, un village innu sur la Côte-Nord, est la destination vacances de prédilection pour une jeune femme issue de cette communauté et son partenaire allochtone, qui habitent tous les deux à Montréal pendant l'année scolaire. Au cours du mois de juin, la narratrice se résout finalement à faire visiter le lieu de ses origines à son amoureux afin qu'il assouvisse ses envies « d'exotisme »... le temps d'un été. Cet homme cherche encore à cerner l'insondable distance en l'énonciatrice, bien qu'elle ait emprunté depuis longtemps le chemin menant vers lui : « Même si j'essayais / tu ne me comprendrais pas ». Dans cette longue adresse à la fois poétique et narrative, elle revient sur ce qui forge son identité culturelle et sur la part irréconciliable qui subsiste entre eux, laquelle est peut-être plus douloureuse en amour qu'en amitié, puisque dans cette dernière sphère, le désir de réunion est à son apogée.

Une langue forgée par le territoire

Dans un rythme musical traversant les cinq parties du recueil (« Ouverture », « Premier mouvement *Allegromente* », « Deuxième mouvement *Adagio assai* », « Entracte » et « Postlude ») – rythme familier à l'auteur, lui-même étudiant en piano classique à l'Université de la Colombie-Britannique –, l'énonciatrice invite son partenaire à commencer le parcours inverse. Elle souligne notamment l'écart linguistique qui les sépare. En effet, contrairement à l'homme, la femme apprend le français, et ce, au détriment de sa langue maternelle, l'innu-aimun, qui se

replie en elle au fil des ans, à un point tel que les sonorités de son rire se voient modifiées. Sa langue originelle est taillée à partir du territoire, polie par les arbres, le vent et les rivières, loin de tout ce qui pourrait la rendre captive. « Elle n'a pas de restriction », affirme l'énonciatrice, « elle ne te fera pas de manières ». L'autre langue, dominante, s'est fondée sur les « remords » et la « malchance » à travers l'histoire, ce qui explique ses tournures alambiquées : « ma langue à moi a moins de mots que la tienne / et tu en es tellement fier / mais sache que les mots qui nous manquent / ne viennent pas de cette Terre qui t'abrite aussi ».

*La principale force
de ce recueil consiste
à montrer le revers
de cette magnificence
nordique, où chaque
sourire en est un blessé.*

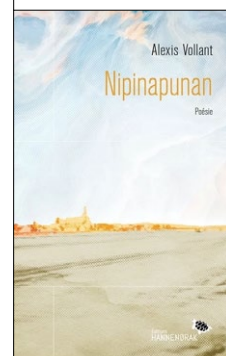
Pendant que l'homme se réjouit de la surabondance de mots en français et qu'il apprend l'innu-aimun de manière superficielle, maîtrisant seulement de courts syntagmes pour commencer une conversation, et s'amusant de surcroît à isoler les phonèmes, la narratrice poursuit son quotidien dans une langue qui n'est pas la sienne. C'est grâce à cette dernière, mais aussi grâce à quelques poèmes en innu-aimun non traduits, qu'elle nous fait pénétrer à l'intérieur de sa communauté, soit un monde « parallèle », habité par « une famille

de six mille personnes », où le temps se meut plus lentement.

Entre la beauté et la souffrance

À travers la parole singulière de l'énonciatrice, on accède à un endroit où la forêt est encore vivante. Les sapins, baignés de lumière, appellent au calme. En franchissant la guérite de la communauté, les amoureux se souviennent de plusieurs images évoquant la liberté : les framboises, le chant des outardes, les chiens qui courent derrière les voitures, le « long bras [du fleuve] qui rejoint le cœur », le rire des sœurs, les maisons « ridées », les portes qui restent ouvertes, toujours prêtes à accueillir, même si la confiance demeure difficile à établir. L'énonciatrice « cherche [ses] racines qui devraient s'attacher à [ses] pieds / et pénétrer les cloisons de cette terre », mais la vérité est qu'elles ont été coupées sous ses pas, lui laissant à tout le moins quelques légendes et mythes à offrir. Chez elle, à Pessamit, ailleurs également, la mort se cache sous les tentes, et son conjoint n'avait certes pas prévu que ce serait aussi « *rough* » : il dissimule ses larmes sous son « masque de bon allié ».

La principale force de ce recueil consiste à montrer le revers de cette magnificence nordique, où chaque sourire en est un blessé. L'insondabilité de la narratrice est ainsi le trou laissé dans l'âme par les effets de la colonisation, qu'on ne pourra jamais comprendre sans les avoir éprouvés par l'expérience, comme on ne pourra jamais saisir l'ampleur du fleuve sans avoir grandi avec lui. Si la terre se protège du passé, l'énonciatrice, elle, se préserve de ses relents dans le présent.



Alexis Vollant
Nipinapunan

Wendake, Hannenorak
2023, 104 p.
15,95 \$

Cette personne venue d'ailleurs

Poésie Antoine Boisclair

Écrite dans un langage soutenu mais sincère, laissant place à l'oralité sans être relâchée, cette poésie du quotidien, qui n'a rien d'ordinaire, évite les poncifs de la littérature intimiste.

On ne retrouve dans ce recueil aucun discours politique explicite. Pas de thèse à défendre ni de réflexion « identitaire », au sens où ce mot est employé aujourd'hui, à droite comme à gauche, quand il s'agit de donner une voix à un groupe minoritaire ou de penser l'avenir d'une collectivité. Les méditations sur l'identité transcendent ici les causes sociales et s'appliquent avant tout au vécu biographique : quelque part entre l'œuvre de Seamus Heaney (pour la nostalgie) et celle de James Sacré (pour la syntaxe, mais aussi pour les allusions à l'enfance), le poète revient sur sa jeunesse, sur les amours et les deuils qui ont construit sa personne. *Les yeux d'un animal au repos* reprennent en ce sens les thèmes de *Langue maternelle* (Le lézard amoureux, 2014) et confirment la dimension universelle de cette œuvre, qui s'élabore en marge des idées à la mode. Difficile de résister à la beauté intemporelle de cette poésie :

*en pleine nuit
on reçoit des signes de notre solitude
comme cette roche lancée de
l'enfance
qui nous frappe à la tête nous
empêche de dormir
c'est à ce moment sur la grève que je
suis devenu
cette personne venue d'ailleurs*

On remarque ce dédoublement à plusieurs reprises : décalé de lui-même, le poète se voit se voir, l'enfant qu'il a été observe l'adulte qu'il est devenu pour mesurer le chemin parcouru. Ainsi, dans un poème consacré à une photo prise par son grand frère – poème dont un des vers donne au recueil son titre –, l'auteur évoque une forme d'altérité que nous avons tous-tes éprouvée un jour en feuilletant un album familial : « il avait sans doute reconnu cet air / qu'il n'avait plus qu'en mémoire [...] / cette façon de regarder / quand on ne sait pas qu'on

regarde / l'assurance, la retenue / la première tranquillité du monde / les yeux d'un animal au repos ».

*Le résultat est
très convaincant et
confirme l'originalité
de cette voix.*

Secrets de la syntaxe

Cette poésie accessible est plus complexe qu'elle ne le laisse paraître. Je pense au travail sur la syntaxe, qui ouvre le texte à différentes interprétations, et à l'absence de ponctuation, susceptible elle aussi de créer une certaine polysémie. Qui feint la maladresse dans ce passage ? Est-ce la femme qui tend un objet ou le « je » qui s'agenouille ?

*elle aura voulu que je remarque ses
ongles
pour laisser ainsi glisser de sa paume
l'objet qu'elle me tendait
dans une sorte de maladresse feinte
je me suis agenouillé*

Derrière la grande clarté se dissimulent des ambiguïtés qui touchent le phrasé et l'emploi des pronoms. On croisera par exemple une « elle » qui n'est jamais nommée et acquiert, par le fait même, une portée archétypale : « Je connais ses dents pour l'avoir vue rire / prise au piège d'une de mes blagues / juste parce que c'est comme ça / au fond c'était pour voir son enfance s'allumer ». Quelques traces d'oralité empêchent de tels vers d'avoir l'air trop écrits, trop travaillés ou alambiqués. En revanche, nous sommes loin de la poésie destinée

à la performance scénique, qui, au nom de cette même oralité, sacrifie les subtilités de la langue.

Le regard d'Orphée

Le regard rétrospectif que le poète jette sur sa vie ne concerne pas seulement l'enfance ou l'amour. Il est question dans ce recueil d'un deuil, celui d'un grand frère, et plus largement de la mort, qui nous accompagne :

*il y a cette enfance
que je reprends un peu n'importe
comment
les souvenirs pour affronter la mort
qu'on peut voir au devant en plissant
les yeux
pour ne pas être vu d'elle
on se dit ce sera un seuil à franchir
mais on sait bien qu'on la porte en soi
froide, douce comme un vêtement plié
qu'on voudra le moment venu
épingler sur la corde à linge derrière
la maison*

« Je n'ai pas à me retourner, écrit ailleurs Jean-Philippe Dupuis, pour que reprennent les souvenirs ». L'écrivain évite en quelque sorte l'erreur d'Orphée, incapable de résister à l'idée de regarder derrière lui, dans la mesure où il ne se complaît pas dans la nostalgie. Il n'y a rien de trop lourd dans son rapport au deuil : si les réflexions sur le passé comportent un aspect lyrique, et par là orphique ou élégiaque, une profonde tendresse ajoute quelque chose de beau – pour peu qu'il y ait de la beauté dans la mort – aux poèmes de ce livre. Le résultat est très convaincant et confirme l'originalité de cette voix qui, de recueil en recueil, s'impose à mes yeux comme une valeur sûre.

Jean-Philippe Dupuis

les yeux d'un animal au repos

Le Lézard amoureux

Jean-Philippe Dupuis

Les yeux d'un animal au repos

Montréal
Le lézard amoureux
2023, 78 p.
18,95 \$

Le couple en crise, ou technologie, quand tu nous tiens

Théâtre Benoit Doyon-Gosselin

Avec la publication de sa première pièce de théâtre, la Franco-Manitobaine d'adoption Amber O'Reilly participe à un renouveau de la dramaturgie dans l'Ouest canadien.

Deux phénomènes concomitants et complémentaires font mentir le plus pessimiste des critiques au sujet de la littérature francophone dans les provinces de l'ouest du pays. J'ai en effet affirmé à quelques reprises par le passé qu'il y avait peu de relève au Manitoba ou ailleurs. Or, premier phénomène : depuis 2020, les éditions du Blé ont décidé de publier plus de théâtre. Puis, deuxième phénomène : les textes retenus proviennent de nouveaux dramaturges qui forment une génération rafraîchissante. À la suite d'Éric Plamondon (*Inédit*, 2020), de Katrine Deniset (*Je m'en vais*, 2022), de Joëlle Préfontaine (*Récolte*, 2022) et de Josée Thibeault (*La fille du facteur*, 2023), la comédie dramatique *Annie et Tom du lundi au vendredi*, d'Amber O'Reilly, s'ajoute au catalogue de la maison manitobaine. L'auteurice s'est fait connaître par un recueil de poésie, également paru aux éditions du Blé, *Boussole franche*, qui lui a valu le Prix littéraire Rue-Deschambault en 2021.

Se désagrèger en une semaine

Divisée selon les cinq jours de la semaine de travail, la pièce met en scène deux amoureux, Annie et Tom, qui habitent la même maison. Leur relation bat de l'aile, entre autres parce que l'homme dépend affectivement de Dixie, un téléphone (trop) intelligent qui agit comme un protagoniste à part entière de l'intrigue. Les personnages principaux sont en couple depuis presque sept ans, mais ils entretiennent des doutes sur la suite de leur union. Leurs emplois respectifs font en sorte qu'ils passent de moins en moins de temps de qualité ensemble. Ce n'est pas tant le démon de l'infidélité qui plane sur eux que celui

de l'indifférence mutuelle au temps du numérique.

L'utilisation du téléphone intelligent et la représentation des ravages qu'il cause fonctionnent dans la pièce, car l'appareil effectue un travail de sape sur le plan émotif. Par exemple, lorsque Tom cherche une recette de lasagne végétarienne, Annie est à bout de nerfs :

*ANNIE – Dixie, éteins-toi.
TOM – Tu veux manger ou non ?
ANNIE – Dixie, autodétruis-toi.
TOM – Ça m'aidera pas, ça.
ANNIE – Pas l'temps d'attendre une lasagne moi, j'ai faim là, tout de suite, pis le monde s'est arrêté. ÇA VA FAIRE.
Dixie, donnes-y une claque dans face !
DIXIE – Je n'ai pas compris la consigne. Je n'ai pas de bras.*

Souvent, la voix du cellulaire s'immisce dans les conversations privées et fait déraiser les tentatives de rapprochement.

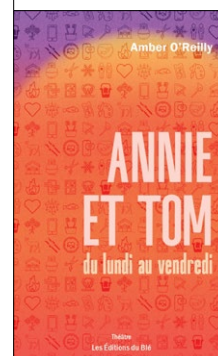
D'ailleurs, dans l'avant-dernier tableau, le conflit s'envenime en raison de l'irrationnelle dépendance de Tom à son téléphone, qui semble plus important que sa conjointe. Ironiquement, c'est en consultant Dixie qu'Annie apprend que son amoureux veut l'épouser. Cette découverte entraîne un questionnement existentiel sur le bonheur. En fait, le couple souffre surtout d'un manque de communication qui, curieusement, se résout à la suite de l'incendie de son logis. Comme il s'agit d'une comédie dramatique, on comprend que les effets comiques soient causés par l'exagération. Que le téléphone exprime ses jugements sur les personnages, passe encore, mais qu'un homme mette

délibérément le feu à sa maison à cause d'une chicane de ménage me semble grotesque pour dénouer l'impasse.

Des personnages secondaires peu inspirés

Ma déception de lecture repose sur la sous-utilisation des personnages secondaires. Sami, le sans-abri, sert uniquement à annoncer les changements de tableaux, et ses quelques répliques, dans les derniers instants de la pièce, sont sans conséquence. Le même problème surgit avec Abdel, le livreur de pizza. Au début du deuxième tableau, il commence à draguer Tom maladroitement lorsqu'il le voit torse nu. Il va jusqu'à suggérer un ménage à trois quand Annie entre en scène. L'œuvre aurait gagné en efficacité si elle avait été axée sur le couple et le téléphone, au centre du conflit.

Le théâtre est un art lent. Entre la première ébauche d'*Annie et Tom du lundi au vendredi* et sa production, trois ans se sont écoulés. Le livre d'O'Reilly souffre des maladroites d'une dramaturge qui en est à ses premières armes. S'il ne présente pas la même profondeur que les textes de Mishka Lavigne ou ceux de l'Acadienne Caroline Bêlisle, il témoigne du potentiel à venir. À noter enfin que l'ouvrage propose un code QR qui permet de visionner la pièce en ligne. Il y a certes des frais à payer, mais le théâtre n'est-il pas fait pour être vu plutôt que seulement lu ?



Amber O'Reilly
*Annie et Tom
du lundi au vendredi*

Saint-Boniface, Blé
2023, 93 p.
17,95 \$

L'étincelle de vie

Théâtre Christian Saint-Pierre

En revisitant le mythe de Frankenstein, la dramaturge Sarah Berthiaume dépeint notre époque trouble d'une manière irrésistiblement grinçante.

Au cours des quinze dernières années, Sarah Berthiaume s'est inscrite dans le paysage théâtral québécois avec des pièces aigres-douces comme *Yukonstyle* (Théâtrales, 2013) ainsi que *Villes mortes* (2013), *Antioche* (2017) et *Nyotaimori* (2018), publiées aux éditions de Ta Mère. Abordant des sujets graves avec un sens admirable de la satire, l'autrice met en relief les violences cruellement ordinaires de la société néolibérale actuelle. Ses personnages, pour la plupart féminins, évoquent le passé, ce qui ne les empêche pas d'être éminemment contemporains.

Après s'être inspirée entre autres de l'éruption du Vésuve et du combat d'Antigone, c'est à la vie de l'écrivaine britannique Mary Shelley et à son *Frankenstein* (1818) que Berthiaume a choisi d'emprunter des éléments pour donner naissance à *Wollstonecraft*, une pièce créée au Théâtre de Quat'Sous, en avril 2023, dans une mise en scène d'Édith Patenaude. Dans cette œuvre, on rencontre Marie, une autrice dont le dernier roman a été mal reçu par certaines de ses collègues : « Toutes les femmes que j'admire le plus se sont entendues pour dire que c'était de la marde. » En panne d'écriture, elle consacre le plus clair de ses énergies à concevoir un enfant : « Je veux faire un bébé. C'est ça que je veux. J'ai besoin de ça pour donner du sens à ma vie. » Malheureusement, les fausses couches se succèdent, et la crise s'accroît.

S'accomplir dans la création

Après de Marie – dont vous aurez compris qu'elle est en quelque sorte le double contemporain de celle qui est née Mary Wollstonecraft Godwin, en 1797 –, on trouve son amie Claire, une ancienne comédienne devenue vendeuse de produits Tupperware, plus précisément « directrice trois étoiles élite », un emploi qui lui rapporte cent cinquante mille dollars par année : « Le

top de ma pyramide de Maslow à moi, c'est vendre des Intelli-frais pis de faire du cash. No. Fucking. Shame. » Quant au conjoint de Marie, Perceval, il écrit de la poésie en puisant dans le matériau brut que lui fournit un algorithme : « C'est comme le bloc de marbre à partir duquel je vais sculpter mes poèmes. Mon curseur, ce serait comme mon burin. Pis mon marteau, ce serait... heu... mon cerveau, j'imagine ? »

L'action se déroule dans un monde légèrement dystopique, à une époque où l'environnement et les rapports humains sont à peine plus dérégulés qu'aujourd'hui. La télémédecine est incontournable, l'intelligence est de plus en plus artificielle, les matières premières sont toujours plus rares, les forêts brûlent en permanence, il neige souvent en juillet... Malgré tout cela, le consumérisme continue de régner.

Vie et mort

Un jour, Claire, débordée par les formations et les voyages d'affaires, confie à Marie « la 3D Tupper Digilab Compact », une machine qui imprime des contenants Tupperware. « Toi, explique Claire, ta seule job, c'est de t'assurer que ce réservoir-là est tout le temps plein de résine. » Esseulée, plus dépressive que jamais, Marie s'empare des fœtus qu'elle conservait au congélateur (elle espérait qu'on les soumettrait à des tests) et les dépose dans le réservoir de l'imprimante. La pièce prend alors une tournure résolument prométhéenne :

*D'où provient l'étincelle de vie ?
Par quel procédé alchimique
pourrais-je la provoquer ?
[...]*

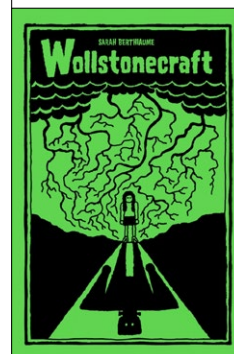
*Peu à peu, je me convaincs
Vie et mort ne sont séparées que par
des frontières théoriques
Il n'est de création qu'on ne peut
extraire du néant*

*Poèmes algorithmiques
Roman gothique
Enfant*

À l'instar du Dr Frankenstein, Marie « donne naissance » à La Créature, d'abord un enfant qui grandit à vue d'œil, puis un homme, à la fois candide et dangereux, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à son « père ». Sur sa route, le personnage provoque non seulement des quiproquos désopilants, mais aussi des carnages sans nom. Peu à peu, le réalisme de la pièce cède le pas à des envolées poétiques, fantastiques, horribles et même apocalyptiques. Ici comme chez Shelley, cette créature est une métaphore inépuisable, un miroir laissant entrevoir le monstre qui sommeille en chaque humain. Marie parle de cet être en ces termes :

*Je voulais un enfant et j'ai créé un
monstre
Qui erre librement
Lâché dans le monde
Miroir de mon âme sombre
De mes failles béantes
De ma propre monstruosité
[...]
Est-ce toi que je dois protéger du
monde
Ou le monde que je dois protéger
de toi ?*

Avec *Wollstonecraft*, Sarah Berthiaume démontre une fois de plus son aptitude à saisir l'air du temps. Elle aborde, sans une once de didactisme et avec un humour ravageur, des questions qui ne cessent de faire les manchettes, notamment celles relatives à l'autonomie de l'œuvre et à la responsabilité de son auteur-riche.



Sarah Berthiaume
Wollstonecraft

Montréal, Ta Mère
2023, 176 p.
22 \$

S'émouvoir pour demain

Anthologie Laurence Pelletier

Bien faire et se tenir en joie est une traversée guidée par l'espoir tantôt ténu, tantôt prégnant d'une vie meilleure.

Dans cette anthologie de textes – chroniques, essais, poèmes, fictions –, Stéphane Crête ouvre une fenêtre sur vingt-cinq ans de prise de parole. Il fait le pari que la mise en commun de ses écrits nous permettra de saisir, grâce au regard de celui qui se fait « témoin de son temps », le sens d'une époque qui se transforme au gré des idéaux sociaux et, surtout, personnels. En effet, ce qui semble persister au fil de la lecture, c'est cette impression qu'à travers la voix de Crête se font entendre des passions et des préoccupations familières, celles d'une génération qui doit composer avec des changements radicaux.

Crête semble avoir trouvé une posture qui libère l'horizon de son écriture.

Qui est Stéphane Crête ?

La plupart le connaissent comme comédien ; d'autres, comme chroniqueur ou conférencier. Stéphane Crête a, au cours des dernières années, porté plusieurs chapeaux, tous abritant une pensée qui négocie avec, sinon le désir, du moins le devoir de « rempli[r] le contrat que [l'auteur] préten[d] pouvoir remplir. Celui du divertissement, de la prise de position, de la dénonciation, du rêve ». Entre 1997 et 2022, Crête s'est prononcé, sous différentes formes et sur plusieurs plateformes, contre le statu quo culturel, politique et artistique. Que cet immobilisme concerne l'engagement individuel ou collectif, l'auteur ne manque pas de signaler les phénomènes qui catalysent son insatisfaction : la marchandisation

de la culture, la soumission de l'art aux impératifs de l'économie capitaliste, le sentiment d'impuissance face aux changements climatiques, la langue de bois qui contamine les discours – tant ceux des politicien-nes que ceux des humoristes et des artistes, de qui le polémiste attend une certaine dissidence – et les fait tourner à vide.

Maintenant sa foi dans le pouvoir qu'a la parole d'éveiller les consciences – que ce soit fait par le biais de papiers d'humeur au ton parfois naïf, parfois cynique, de textes de création provocateurs, ludiques et déjantés, ou encore d'investigations spirituelles qui invitent à l'introspection plutôt qu'à une condamnation généralisée –, Crête manifeste l'envie d'atteindre autrui par les mots et la poésie qu'ils peuvent porter. En ce sens, *Bien faire et se tenir en joie*, qui se prévaut d'une préface d'Olivier Choinière, dramaturge et ami de Crête, ainsi que d'une postface du poète, cinéaste et homme de théâtre espagnol Fernando Arrabal, s'inscrit en continuité avec un art engagé, qui bouscule par sa résistance à la conformité et à l'assimilation culturelle.

2012

Bien que l'on puisse douter de la pertinence de l'organisation chronologique des textes, lesquels auraient pu être présentés par genre ou par thème, il demeure intéressant de constater l'évolution et la transition qui s'opèrent dans le discours de l'auteur lorsqu'on le suit sur la ligne du temps qu'il trace. À cet égard, l'année 2012, durant laquelle planait une menace de fin du monde, et qui a vu l'émergence, pendant le Printemps érable, d'une mobilisation sociale sans précédent dans le Québec contemporain, a aussi été l'époque d'un changement de perspective à même l'écriture de Crête. À partir de cette année pivot, les textes se raffinent et gagnent en profondeur, les formes sont

davantage expérimentales et novatrices (notons, parmi tant d'autres, les essais « Entre l'attente et le vide », « Lettre à Ma Premo » et « Ô ma douleur »), comparativement à des articles plus anciens, dont le propos paraît parfois convenu ou réactionnaire.

À l'envers du cynisme, du vide de sens et du désenchantement, qui appesantissaient la prose des premières années, Crête semble avoir trouvé une posture qui libère l'horizon de son écriture :

Je sens dans la question « Où est-ce qu'on est ? » un désir d'ailleurs et de mouvement. De changement. Cette réflexion est une invitation à visiter ce qui nous fait et nous défait en notre for intérieur, pour ensuite, de cet endroit où nous sommes, arriver à faire et à défaire ce qui est autour.

C'est sans doute son exploration spirituelle des enseignements de Krishnamurti et de Gandhi, pour ne nommer qu'eux, qui lui permet d'intégrer la joie comme impératif politique ; une joie qui lui offre l'occasion de vivre le changement que la vie nous présente chaque instant, plutôt que de le fantasmer sur la façade du mur d'un *no future*.

Puisque *Bien faire et se tenir en joie* collige les traces d'une prise de parole en évolution, l'intérêt qu'on lui porte est inconstant, et le plaisir de lecture, inégal. Ce dernier est changeant, en mouvement, en accord avec cette promesse que nous fait Crête : « entrer dans l'œil de la tempête [nous permet de] trouver la sortie[,] une lueur qui émane des trous noirs ».



Stéphane Crête
Bien faire et se tenir en joie

Avant-propos
d'Olivier Choinière
Postface de
Fernando Arrabal
Montréal
Somme toute
2023, 328 p.
32,95 \$

Après moi, l'incendie

Essai Laurence Perron

Avec le sens de la formule qu'on lui connaît, Dalie Giroux montre qu'il y a des fondements non pas uniquement anthropologiques, mais aussi narratologiques dans l'entreprise capitaliste-coloniale.

Dans une entrevue accordée en 1984, James Baldwin explique ainsi les raisons de son départ pour la France : « *I was going to kill somebody or be killed*¹. » L'auteur afrodescendant confesse avoir quitté les États-Unis pour fuir une situation sociale incendiaire qui aurait mené soit à sa mort aux mains des racistes, soit à son exécution pour en avoir assassiné un. Mais où aller, vers quelle terre d'asile fantasmée s'échapper lorsque la civilisation qui nous tue n'est pas uniquement celle des suprémacistes blancs d'Amérique, mais aussi celle, généralisée et mondiale, du feu ? Dans un contexte écocidaire, extractiviste et fascisant, où peut-on bien trouver refuge ? Certainement pas sur Mars, avec les Musk de ce monde et autres adeptes de géoingénierie. Cette impasse sous-tend le plus récent livre de Dalie Giroux, qui cite *La prochaine fois, le feu* (1963), de Baldwin, comme pour suggérer que la menace biblique donnant son titre à l'essai s'actualise dans les réalités néolibérales qui hantent ce « monde délabré » que nous habitons : « Et Dieu dit à Noé, vois l'arc-en-ciel bleu. L'eau ne tombera plus. Il me reste le feu. »

La civilisation de feu est celle de la mobilité dite apocalyptique. Le pétrole, nous rappelle Giroux, n'est pas qu'une substance : c'est un carburant servant à alimenter les moteurs, mais aussi les mythologies, ainsi qu'un dispositif permettant à nos formes de vie d'exister (et de s'autodétruire, emportant avec lui une bonne part du vivant). À travers un enchaînement de neuf textes, l'essayiste montre que le Convoi de la liberté, la montée du fascisme en Occident, le complotisme et la crise migratoire sont les astres d'une seule et même galaxie, et qu'ils orbitent autour de notre fétichisation prométhéenne de la voiture comme objet et symbole. Pour le dire vite : on

brûle la chandelle (ou plutôt la bougie d'allumage) par les deux bouts.

Métaphores inflammables

L'une des forces incontestables de cet essai est de montrer clairement que le gaz, le carburant et le feu ne sont pas uniquement les outils réels de notre annihilation-aliénation : ils sont également les métaphores grâce auxquelles le livre arrive à penser la situation comme volatile, et la crise comme combustible politique. Une autre des réussites de l'ouvrage est qu'on n'y détecte jamais de mépris envers les opposant-es idéologiques ; plutôt une volonté de comprendre comment un même embrasement provoque une pluralité de réponses – certaines plus rigides ou inquiétantes que d'autres.

Pour prendre à bras-le-corps ces réalités enflammées, sinon inflammables, l'autrice déploie ses interventions comme une série de bribes : « images rapiécées, courtepoinées de souvenirs », mais aussi discours rapportés, journal de rêves, collection de citations, etc. Malgré cette revendication explicite de la forme fragmentaire, il manque parfois au livre une unité de ton : si on apprécie la valeur heuristique de la rupture, cette dernière est à certains endroits trop nette. Je pense notamment à l'excellent essai sur le scandale de l'Université d'Ottawa, « N blanc : essai de tout dire ». Aussi pertinent soit-il, il ne semble pas trouver sa place dans l'architecture du recueil et aurait mérité un espace à lui seul – par exemple, dans la collection « Cadastres », de *Mémoire d'encrier*.

D'autres cieux

Au moment où j'écris ces lignes, les forêts s'embrasent depuis plusieurs

semaines, faisant disparaître le ciel derrière un écran de boucane qui transforme le paysage en un immense pot d'échappement. Je ne sais pas à quoi ressembleront l'actualité ni la respirabilité de l'air lors de la parution de cette critique, mais il y a fort à parier qu'il s'agira d'une variation sur le même thème désastreux de l'atmosphère viciée.

Pour l'heure, tandis que je regarde dehors, il n'y a pas d'horizon, pas de percées, aucun endroit dans le lointain où peut s'arrimer le regard. Ce sont sans doute les plus grandes forces destructrices de cette civilisation de feu, en dehors des pertes concrètes qu'elle provoque : éclipser toute perspective, paralyser nos imaginaires politiques du futur. L'œuvre de Dalie Giroux montre bien que la catastrophe mériterait d'autres récits au sein desquels elle pourrait s'actualiser, mais elle fait plus : dans le dernier essai sur le terrain vague d'Hochelaga, l'écrivaine examine ce que nous pouvons encore créer par la lutte et la pensée collective. Lieu utopique, le terrain vague est, comme le livre de Giroux, l'un des endroits où l'on peut se laisser aller et rêver à des futurités différentes, pour qu'enfin des nuées apparaissent au-dessus de nos têtes – et en elles.

1. Je traduis : « J'allais tuer quelqu'un ou être tué. »

**UNE
CIVILISATION
DE FEU**

DALIE GIROUX

Face à l'urgence climatique, à la montée des extrémismes, au défi de penser de nos réponses alternatives. Quel horizon de la liberté. Pour rendre des sens à nos actions et les faire qui ne soient pas des actes d'obéissance.

MÉMOIRE

D'ENCRER

Dalie Giroux
*Une civilisation
de feu*

Montréal
Mémoire d'encrier
2023, 192 p.
24,95 \$

Recodifier le féminisme

Essai Lynda Dion

Pratiquer la philosophie, pour une féministe, relève du paradoxe : comment exercer une discipline qui nie l'existence même de la femme en tant qu'être pensant ? Et si la philosophie n'était qu'une (autre) idéologie qui assurerait la suprématie masculine ?

Mara Montanaro commence son essai *Théories féministes voyageuses* en levant le voile sur la résistance qui s'exerce contre le questionnement critique féministe en philosophie. La posture que l'autrice adopte est celle d'un éveil nécessaire qui produit un « tremblement » face à l'universel et aux contenus sexistes perçus comme des faits incontestables. L'essayiste s'attaque ainsi à la déconstruction de la tradition philosophique, eurocentrique et patriarcale pour « repenser ses méthodes, ses objets conceptuels, [en mettant à jour] ses impensés ».

Sujet philosopant sexué

Le plus étonnant de ces « impensés » est la prétendue « universalité/neutralité du sujet philosophique/philosopant » : une idée aujourd'hui difficilement défendable, mais que la tradition philosophique empêche de remettre en cause. La méthode féministe suggère au contraire qu'il faut se positionner philosophiquement et géographiquement pour éviter la neutralisation du point de vue et l'universalisation du savoir. L'approche de Montanaro n'est pas que féministe, elle est aussi décoloniale et matérialiste. L'autrice conçoit la philosophie non seulement comme une *théorie pratique*, mais aussi comme une *pratique théorique*, « une philosophie qui se sait matériellement située dans le monde réel ». Ainsi, la notion de « théorie voyageuse », présentée dans le titre et empruntée à l'intellectuel palestinien-américain Edward W. Said, met en évidence la pluralité des féminismes. Dès lors, il devient impératif de « faire voyager » ces différentes théories en resituant les réflexions qui en sont à l'origine, et qui sont elles-mêmes nées d'expériences

historiques et géographiques : « Je me propose donc de fissurer l'histoire linéaire et cumulative des féminismes à travers le repérage des discontinuités pour voir à travers ce geste que l'histoire ne peut pas être linéaire, et dans ce cadre raconter d'autres histoires féministes. »

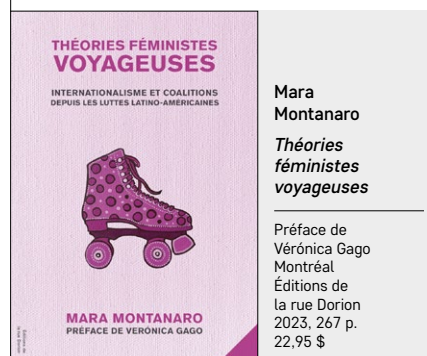
Pour y arriver, Montanaro s'impose un ancrage géopolitique spécifique, celui des mouvements féministes latino-américains, lesquels ont créé – c'est son hypothèse – « de nouveaux modes de subjectivation, un véritable champ de lutte internationale, en visant à la fois une révolution libidinale et économique et en tissant des liens avec les autres mouvements sociaux, notamment les mouvements anti-racistes et écologistes ».

La grève féministe

Le parcours proposé par Montanaro est à la fois vaste et précis. Le champ des luttes des féministes latino-américaines laisse entrevoir une transversalité politique qui « construit un véritable mouvement commun, un soulèvement collectif qui lutte contre la violence systémique du patriarcat à la fois capitaliste, racial et colonial sur les femmes et sur tous les corps féminins et dissidents ». La question du féminisme est posée d'une nouvelle façon, plus subjectivement radicale, et elle incite au ralliement. La grève, par exemple, fait éclater la distinction entre luttes syndicales et politiques. Elle devient générale « parce que féministe et ancrée dans une condition commune, matérielle et partagée : notre précarité ». Le concept d'intersectionnalité est redéfini, l'accent est déplacé : la revendication passe de la simple reconnaissance des

identités à l'importance de nommer la multiplicité des expériences de l'oppression et de l'exploitation. Le système qui a favorisé et maintenu jusqu'ici la domination du corps physique, social et sexuel des femmes est également celui sur lequel repose le monde : le *patriarcat capitaliste*. Ce concept démontre à quel point « le capitalisme et la division internationale du travail ne peuvent fonctionner sans le patriarcat, car le processus sans fin d'accumulation du capital repose sur l'exploitation du travail gratuit des femmes ». Cette dernière idée donne lieu à une réinterprétation ou à une relecture du marxisme (forcément « situé ») qui mérite certainement qu'on s'y attarde. L'ouvrage de Montanaro ouvre encore ici une brèche dans la pensée hégémonique occidentale.

Impossible de conclure cette trop brève critique sans remercier les éditions de la rue Dorion, qui ont rendu possible la lecture de ces *Théories féministes voyageuses*, rassemblées par Mara Montanaro. Les luttes des femmes latino-américaines constituent une véritable inspiration, car elles recodifient, pour ainsi dire, le féminisme : « Comme le dirait bell hooks, il s'agit d'un féminisme révolutionnaire qui a comme objectif la transformation radicale de la société, le renversement du système patriarcal et non une modification de ce dernier. » Il me semble que notre monde a plus que jamais besoin de cette philosophie.



Mara Montanaro
Théories féministes voyageuses

Préface de
Véronica Gago
Montréal
Éditions de
la rue Dorion
2023, 267 p.
22,95 \$

En terrain peu connu

Essai Sarah-Louise Pelletier-Morin

Accusant la fin de l'anthropocentrisme, les Nouveaux matérialismes décentrent le regard et redonnent la part belle aux objets qui nous entourent.

Réunissant treize textes, une introduction et une postface, *Théâtre et Nouveaux matérialismes* est le fruit d'une collaboration entre trois groupes de recherche – la Société québécoise d'études théâtrales, le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec ainsi que Les arts trompeurs / Deceptive Arts –, dont les activités ont débuté en 2019 par une rencontre internationale autour d'orientations théoriques et conceptuelles novatrices dans le monde théâtral.

Notions théoriques

Que désigne l'expression « Nouveaux matérialismes » ? Pourquoi y avoir apposé une majuscule ? Quels sont les courants de pensée à l'origine de cette manière de concevoir la relation des humains aux objets ? L'introduction s'emploie à répondre à ces questions, et à d'autres encore, à partir des distinctions entre les anciennes conceptions matérialistes et le récent tournant. Hervé Guay, Jean-Marc Larrue et Nicole Nolette parviennent à synthétiser en deux points l'apport des Nouveaux matérialismes, dont l'avènement coïncide avec le rejet des postulats suivants :

1. la présomption que non seulement l'humain est différent de ce qui l'entoure, mais qu'il se trouve à part, à l'extérieur, ce qui lui assure une situation d'observateur détaché et privilégié, distant ; 2. une conception de la matière qui, aux antipodes de l'humain, est intrinsèquement inerte et passive.

On est reconnaissant·e, au moment d'accéder aux chapitres, que les directeur·rices de l'ouvrage aient ainsi mis la table pour ce qui va suivre. Il paraît en effet impératif d'avoir quelques bases théoriques pour

entrer dans les réflexions denses qui constituent le cœur du livre.

Trois axes

Les treize études ne sont pas toutes fluides, mais on soulignera d'emblée une des qualités de cet ouvrage : celle d'avoir offert l'amplitude nécessaire aux auteur·rices pour qu'ils et elles déploient une réflexion approfondie. Contrairement aux actes de colloque, qui rassemblent traditionnellement de courts articles, ce collectif réunit de longs chapitres, très bien écrits, qui proposent des analyses originales et étayées. Notons par ailleurs que l'intégralité des textes s'inscrit dans le sujet général du projet, chose plutôt rare (les recueils ont souvent tendance à accueillir des contributions éparpillées). Les chercheur·ses partent d'ailleurs, pour la plupart, des mêmes postulats théoriques (ils et elles sont nombreux·ses, par exemple, à citer Karen Barad), ce qui consolide la cohérence du livre. Ce dernier s'en tient, en somme, à un fil directeur et parvient à démystifier, à travers une diversité d'angles, les Nouveaux matérialismes.

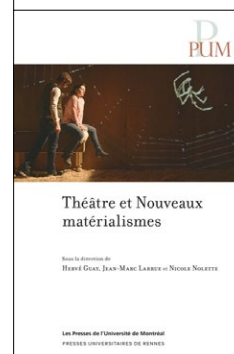
Trois axes structurent l'ouvrage : « Interconnexions théoriques », « Par-delà le drame » ainsi que « Textualités et performances néomatérialistes ». Parmi les études proposées, on retient notamment la question autochtone, qui apparaît centrale dans ce nouveau tournant, tout comme le courant écocritique :

[C]e qu'on a pu appeler la « crise du drame » moderne (crise du personnage, du dialogue, de l'action...) s'apparente, avant tout, à une mise en « crise du sujet de la décision en tant qu'instance fondatrice [et exclusive] du sens » – ce qui, dans une perspective écologique, peut plutôt paraître de bon augure !

Les chercheur·ses explorent de nombreux genres dramatiques, du théâtre à la performance, et se penchent sur des œuvres de créateur·rices québécois·es (comme la belle étude de « l'écriture-paysage » d'Evelyne de la Chenelière) et étranger·ères, toujours avec l'objectif de décrire comment ces univers performatifs bousculent l'idée d'un « Grand Dehors ».

Un vide dans la recherche

Ces essais interrogent également les raisons qui expliquent le désintérêt envers l'intermédialité et les Nouveaux matérialismes au théâtre. Même si l'usage d'écrans, de vidéos, de microphones, bref de divers objets technologiques est très répandu sur les planches aujourd'hui, peu de chercheur·ses se consacrent à l'étude de ces formes de présence dans les spectacles vivants. Dans l'optique où l'essence du théâtre est souvent pensée à travers la coprésence de spectateur·rices et d'interprètes, la mise à l'avant-plan des objets et de leur potentielle agentivité remet en question la spécificité de ce genre. Les Nouveaux matérialismes critiquent le théâtre en tant qu'art de l'« auralité » qu'invite le corps en scène. C'est tout un édifice conceptuel que ce courant ébranle. À cet égard, l'ouvrage pose des questions cruciales tantôt fort stimulantes, tantôt déroutantes par rapport à nos conceptions anthropocentriques habituelles, et défriche un champ de recherche jusqu'ici peu exploré dans les études théâtrales.



Hervé Guay,
Jean-Marc Larrue
et Nicole Nolette
(dir.)

*Théâtre et
Nouveaux
matérialismes*

Montréal
Les Presses
de l'Université
de Montréal
2023, 336 p.
32,95 \$

« [S]e recommencer sans [s]e défaire »

Essai Maité Snauwaert

Un ouvrage superbe sur l'écriture qui, comme tous les grands livres sur le sujet, porte sur la vie, ses âges pleins de tension déclinés au fil d'une année.

Après *Nous ne sommes pas des fées* (Mémoire d'encrier, 2022), de Louise Dupré et Ouanessa Younsi, et en même temps que *Sous un ciel vide* (Somme toute, 2023), de Mathilde Branthomme et Sara Danièle Michaud, paraît un autre volume de correspondance d'écrivains, organisé, comme dans les deux précédents, au gré des saisons.

Écrire en relation

De l'été au printemps suivant, ce sont des feuillets sans datation, missives échangées que situent seulement des références laconiques et lointaines à la pandémie – jamais nommée, sauf lorsque Jonathan Harnois tombe malade, mais que l'on reconnaît à ses périphrases ainsi qu'à l'empêchement à se voir et à être ensemble. Ce sont des missives tendres, pleines d'encouragement mutuel, de curiosité réelle et d'admiration non feinte. Les envois sont chaque fois singulièrement réussis (« Merci d'être là, Robert, avec tes mille oreilles »), renouvelés et vaillants, sincères et enthousiastes. Ils lancent le fil vers le prochain échange, interpellent l'autre depuis le fond de ses circonstances inconnues, de son opacité d'autre menant sa propre vie.

Il y a ainsi un suspense de la lettre, qui surprend et dit l'altérité profonde, le respect pour tout ce qu'on ne sait pas de l'autre, mais qu'on désire connaître – suspense qui happe vers la suite. Il y a, surtout, s'élaborant à partir de cette curiosité, de cette estime, le déploiement d'un véritable laboratoire d'écriture – avec parfois ses techniques pour sortir de l'impasse, mais principalement avec sa réflexion sur ce qui nous fait être en vie, et nous fait le savoir.

Arrière-saison

Cette correspondance est aussi une amitié renouvelée, « [à] la suite d'une éclipse de plus de quinze ans » et, pour le plus jeune des deux épistoliers, de sa disparition de la scène littéraire depuis le succès de *Je voudrais me déposer la tête* (Sémaphore) en 2005. C'est alors plus encore des lettres échangées entre Virginia Pesemapeo Bordeleau | Sœurs autochtones disparues et Pierre Vadeboncoeur, publiées à l'automne 2022 (*Une amitié libre : correspondance 1974-2010*, Leméac), que se rapproche le livre de Robert Lalonde et de Jonathan Harnois, animé de même par une différence de génération éminemment féconde.

Car le cadet est près d'atteindre ce que Dante appelait « le milieu du chemin de sa vie », dans le premier vers de *L'Enfer*, tandis que l'aîné en est à « [s]a vieille vie » ; les deux pourtant d'une jeunesse étincelante dans leur recherche des moyens d'être vivants. Autant le contexte de la correspondance est-il celui du temps dilué et sans bords de la crise sanitaire, autant l'âge des protagonistes est-il plein de tension et d'un désir d'agir : ainsi du départ en mer soudain de Jonathan Harnois, qui dérouta Robert Lalonde, tout en nous apparaissant comme un épisode nécessaire et bienfaisant de la tentative du premier écrivain pour sortir de sa torpeur, retrouver une mobilité combative, un engagement envers le monde et ses éléments – engagement qui, paradoxalement, l'éloigne socialement.

Réciproquement, Lalonde, qu'on pourrait croire installé sur les lauriers mérités d'une carrière littéraire accomplie, est au contraire dans une quête au

vif, cherchant sans cesse encore dans l'écriture un discernement du monde, sans quoi ce dernier reste magma, bouillie informe et inaccessible : « [S]i je n'écris pas, le paysage entier m'échappe : les lieux, les gens, les mots. Je glisse alors dans une espèce de bric-à-brac où tout s'emmêle et se confond. »

« C'est par le chemin des autres qu'on va à sa propre rencontre »

J'ai aimé me laisser porter et agir par le souffle de ces deux compagnons qui, mus par le motif que « l'autre est parfois un raccourci vers soi-même », semblent s'écrire depuis les profondeurs de temps recelées par leurs âges intérieurs, autant qu'au gré des saisons extérieures – présentes avec leurs impulsions et leurs intonations distinctes.

« S'écrire des lettres, est-ce une destination ; est-ce possible, parce qu'on est seul ? » demandait le poète Michel Deguy dans son thrène dédié à sa femme disparue, *À ce qui n'en finit pas* (Seuil, 1995). Il révélait le potentiel de l'écriture à être un *entretien* de vie. Dans la correspondance de Lalonde et de Harnois, on voit combien ce pouvoir est décuplé par l'interlocution réelle : pouvoir d'apparaître à soi-même et capacité de transformation sous le regard, l'écoute, la sollicitation bienveillante de l'autre. Sous la plume de Jonathan Harnois, cela devient : « écrire à tout le monde m'effraie, mais écrire à personne m'ennuie ». De l'un à l'autre opère tout le vivant de la relation.



Robert Lalonde et Jonathan Harnois

Tu me rappelles un souffle

Montréal, Boréal
2023, 200 p.
22,95 \$

Le contemporain primitif

Beau livre Sébastien Dulude

Yanik Potvin propose une mise en action tapageuse de sa production récente de céramique, axée sur l'anthropologie.

Pour pousser plus loin ses interrogations entourant la pratique de la céramique, Yanik Potvin a résolument emprunté la voie « des expériences qui ne sont pas ancrées dans une pratique de l'objet ». En croisant ses recherches techniques sur la matière et les procédés avec les champs de l'archéologie, de l'anthropologie des cultures anciennes et de la primatologie, l'artiste aspire à renouer avec des contextes, puisque d'un point de vue historique, la transformation de l'argile survient dans des dispositions géographiques, ethnologiques et culturelles particulières : peu de céramique en période nomade, pourrait-on dire pour faire court.

Dans cette perspective, la production de céramique acquiert un statut plus large d'activité humaine, fondamentalement liée à de nombreuses dimensions qui la rendent non seulement possible, mais aussi investie de sens, l'inclination humaine à la ritualisation étant irrépressible. Potvin s'intéresse à un performatif du symbolique enraciné dans la longue histoire de l'humain – une démarche qui se répercute autant dans le cadre de la production des œuvres que dans celui de leur diffusion, ce qu'*Artefacts comportementaux* capte pour mieux le reposer.

Plus qu'un catalogue rétrospectif et statique d'une foisonnante résidence de création au Centre Bang, situé à Saguenay, l'ouvrage épouse pleinement l'activité qu'il consigne. Si de nombreuses pages documentent le travail de Potvin, la monographie prend son véritable essor lorsque des humains ou des « primates » (il s'agit de déguisements) font leur entrée en scène. Je ne fais pas ici référence aux textes, signés par Paul Kawczak, Manek Kolhatkar et Potvin, mais bien aux corps dans l'espace des prises de vue, ainsi qu'aux artistes invités à explorer les comportements induits par les objets

en installation dans la galerie et hors de ses murs – jusqu'en forêt. Toujours selon l'angle anthropologique qui anime le sculpteur et céramiste, l'ouverture des lieux à la recherche-crédation en communauté invite à « déduire des comportements passés et [à] entrevoir des récurrences de notre espèce ».

Archives de l'humain

L'expérience de monstration des objets de Potvin a manifestement été pensée pour inspirer le mouvement. Ainsi, cette série d'entrailles boueuses au sol, qui inaugure le catalogue, provoque un effet *gore* senti, mais le plan d'ensemble s'avère étonnamment paisible ; cette vache grandeur nature, entièrement sectionnée à l'horizontale, au ras du ventre, et laissant entrevoir la source viscérale, émeut par la violence et la générosité absolues du don de sa vitalité.

Ailleurs, des objets hybrides suscitent des réactions mixtes, déroutantes, affolantes. Un Jésus se dresse à travers un poulet étêté, un phallus d'or arbore un visage de pharaon, une vulve pousse d'un crâne, un feu embrase un autre crâne, des cages contiennent encore des crânes : ce genre d'histoires. Manek Kolhatkar, archéologue, tente de se frotter à cette prolifération : « [I]l faut pouvoir percevoir, mélange de sensibilité et de capacité à organiser. »

C'est ce que la performance de Julie Andrée T. semble pareillement réaliser. Meticuleusement documentées, les actions de l'artiste la montrent soupesant, manipulant, goûtant diverses composantes argileuses ou solides, puis s'enduisant de morceaux choisis, voire s'en insérant, notamment plusieurs longues flèches dans la chevelure, ce qui rappelle la célèbre performance *Transfiguration* (1998), du Français Olivier de Sagazan. L'action de l'artiste charlevoisienne culmine tandis qu'elle

se tient sur un socle, offerte comme une Christe / une Vierge / une Saint-Sébastien, c'est selon, car l'organisation de son rituel la recompose en un objet sacré dont les termes du culte nous sont confiés.

Dans un autre temps, c'est une formation musicale *crust punk* (genre prolifératif s'il en est) nommée Gouride qui investit l'espace, en optant pour une configuration dans laquelle l'œuvre centrale de Potvin agit à la manière d'un totem, le tout évoquant peut-être la scène des grands singes qui s'agitent devant le monolithe noir dans le film *2001, l'Odyssée de l'espace* (1968). Ces pages du catalogue sont sans doute celles où l'intérêt de Potvin pour les longues lignes du temps anthropologique, les émulations culturelles à travers les siècles et la vibration du contemporain avec le primitif est le plus à vif. Entre la sculpture centrale – un récapitulatif congloméré de plusieurs éléments documentés dans l'ouvrage et enduits d'argile humide – ainsi que les membres du groupe, cagoulés et grotesques, avec leurs instruments, micros et pédales électroniques, un chahut se met en branle comme en un grand électrochoc (in)temporel. Et soudain, cela nous frappe : rien de plus punk que le choc de l'évolution des cultures humaines.

Artefacts comportementaux est de ces trop rares catalogues d'art qui font œuvre, en résonance animée avec les objets, que l'artiste conçoit manifestement comme des origines et non des finalités, et dont le sens doit être envisagé dans la perspective d'une histoire de l'humain qui nous précède et nous dépasse tout à la fois.



Yanik Potvin
Artefacts comportementaux / Behavioural Artifacts

Saguenay / Alma
OQP / Centre SAGAMIE
2023, 204 p.
45 \$

La patience du territoire

Beau livre Emmanuel Simard

Il est laborieux de s'identifier au contenu de *Dundee*, le plus récent livre de Hua Jin, bien que l'ouvrage soit irréprochable d'un point de vue plastique.

Tirant son titre du nom d'une bourgade rurale du sud-ouest de la Montérégie, le tout nouveau livre de VU, centre de diffusion et de production de la photographie, présente le travail de l'artiste sino-canadienne Hua Jin. Autour du début du XIX^e siècle, des migrant-es écossais-es ont donné à cette terre d'accueil le nom de leur région d'origine, Dundee.

Au bout du compte, mon avis est assez mitigé, le livre n'étant malheureusement qu'une demi-réussite.

Les œuvres que produit le centre VU sont souvent irréprochables, et *Dundee* ne fait pas exception à la règle. La couverture de toile de couleur crème est très élégante. Embossé, le titre, en lettres majuscules blanches, est accompagné d'une définition inventée du nom propre et présentée en français et en anglais. Le papier est satiné ; la mise en page, impeccable, moderne et épurée. Dans l'ensemble, le livre a fière allure et comporte de très jolis détails de fabrication.

Sensible et froid

Assemblage d'archives, d'objets trouvés et pris en photo, ainsi que de clichés réalisés au Québec aussi bien qu'en Écosse, cet ouvrage joue avec plusieurs éléments de lecture pour présenter son propos. Dans le proche voisinage de la post-photographie, la pratique de Jin se penche sur les concepts de permanence et de changement, de même que sur le passage du temps. Par l'utilisation

d'autres médias comme l'installation et la vidéo, l'artiste tente de comprendre comment « l'évanescence détermine notre sens et nos buts ». Intéressée par la nature et les paysages, Jin a jeté son dévolu, pendant plusieurs années, sur cette petite ville de la Montérégie. L'idée d'impermanence arrive à s'inscrire légèrement dans les archives juxtaposées aux paysages : pensons aux vieux journaux, aux cartes postales, aux certificats paroissiaux. Pourtant, ce qui en ressort, du côté photographique, est assez convenu et laisse une impression de déjà-vu : un drap fleuri qui pend à l'orée d'une forêt, un cheval à ressort perdu dans la broussaille ou un escalier nimbé de la lumière du jour forment un lexique malheureusement vu et revu. J'ai peine de le dire, mais ce genre d'images renforce l'idée du « faire poétique » en (post-)photographie et est l'équivalent du sac de plastique qui vole au vent dans *Beauté américaine* (1999). Un tantinet éculées, ces photos font écran à la fois aux émotions et aux réflexions du/de la lecteur-riche. Les autres sont un peu froides et distantes. Bien qu'elles révèlent certaines traces de vie, elles n'ont pas le pouvoir d'en insuffler. Néanmoins, quelques photographies percent cette barrière esthétisante. Je pense notamment à celles sur fond bleu qui semblent reconstituer une installation, et dans lesquelles on devine aisément un portrait de famille. Ces éléments, d'une lisibilité plus « complexe », expliquent mieux ce que représente le fait de vivre sur un nouveau territoire. Ils apposent des visages, une humanité, en somme, au projet – humanité qui fait défaut et que l'on cherche tout au long de l'ouvrage.

Patience

Afin de promouvoir son travail éditorial, le centre VU affirme sur son site web que « les photos se lisent aussi ». En ce qui concerne *Dundee*, je pense

même qu'il faut lire entre les lignes, s'y installer comme on s'établirait dans un nouveau lieu. L'exercice nécessite qu'on se crée des points de repère qui, dans le contexte de l'ouvrage, ne vont pas de soi.

J'ai l'impression que *Dundee* est une promesse à moitié remplie. Les éditeur-rices disent de l'artiste qu'elle « s'intéresse aux mouvements de cette migration [écossaise] sur le fil de 200 ans et de la mouvance des cultures qui se transmettent, se rencontrent et se transforment ». Je sens que Jin ne fait qu'effleurer cette thématique et qu'elle n'arrive pas à soulever le flux d'émotions qu'un tel contexte de création pourrait mettre en lumière. En somme, j'ai de la difficulté avec le choix de l'artiste, qui a séparé l'« habité » de l'habitant. Se faire une image d'un endroit suppose implicitement un imaginaire – une âme, pour le dire en termes anciens – pour pouvoir y vivre. Certes, les photos d'ici et d'ailleurs finissent par se lier et ne former qu'un seul lieu, dans une espèce de « *morphing* » à retardement. Au bout du compte, mon avis est assez mitigé, le livre n'étant malheureusement qu'une demi-réussite.

Le très ambivalent poème *The Land We Love*, de l'écrivain écossais Will H. Ogilvie, conclut l'ouvrage et amplifie, tristement pour nous, le sentiment que nous parcourons une ville fantôme.

DUNDEE

n. (gaélique) « dou » fort + et « feo » « Un endroit qui pourrait être en Écosse ou tel ou tel ailleurs. L'image qu'on se crée de la "Dou" au "fort" et où l'on s'installe. » n. (gaélique) « dou » fort + and « feo » « A place which could be in Scotland or here or elsewhere. The image that we make of where we came from and where we settled down.

Hua Jin
et Will H.
Ogilvie

Dundee

Traduit vers
l'anglais
(Canada)
par Daphné B.
Montréal, VU
2023, 148 p.
55 \$

Paul en vacances

Roman graphique Alexandra Guimont

Dans un format plus proche du carnet de voyage, Michel Rabagliati décloisonne son dessin et sa plume pour rendre hommage à la magnificence des paysages de l'île Verte.

La parution d'un nouveau *Paul* est un événement littéraire comme il y en a peu au Québec. La hâte et l'engouement qui accompagnent chaque album confèrent au neuvième art un statut qui n'a rien à envier aux genres traditionnels. Avec ce dixième tome de la série (si on exclut *Paul à Montréal*, publié dans le cadre du trois cent soixante-quinzième anniversaire de la ville de Montréal), Michel Rabagliati exporte son personnage vers une île emblématique de l'estuaire moyen du Saint-Laurent.

Portraiture une île

Rose à l'île est avant tout un éloge de la nature, une énième envie de décélérer et de se laisser bercer au gré des marées. En compagnie de sa fille Rose, Paul loue un chalet pour fuir le rythme haletant de la ville. Aucune activité n'est prévue à l'horaire, sauf déambuler tranquillement à travers la flore insulaire et s'emplir la tête de lectures et de musique. Sur cette île isolée, deux solitudes réunies vaquent donc à leurs occupations, mais elles ont leurs propres préoccupations. Paul traîne toujours le poids de son divorce et la perte de ses parents. Un nuage gris semble s'acharner au-dessus de son chapeau d'estivant. Rose, quant à elle, rumine sa jeune vingtaine et espère sentir venir les vagues rafraîchissantes d'une passion amoureuse. Ce huis clos père-fille devient l'occasion parfaite pour prendre congé des aléas de la vie. Les dialogues sont savoureux et tellement spontanés qu'on les croirait écrits sur le vif. Rien n'est plaqué dans ce carnet, et tout semble s'harmoniser doucement au fil des pages.

Les habitué-es reconnaîtront les principaux éléments qui façonnent l'identité de l'île Verte : le traversier et ses heures aléatoires, le phare antique, le Musée du squelette et la petite église

aux mille utilisations citoyennes. Ces attraits, additionnés à la générosité des insulaires et à la beauté du panorama, font de l'endroit un véritable enchantement. En ouvrant ce roman graphique, les lecteur-rices se doutent bien que la magie du lieu aura des répercussions favorables sur l'existence de nos deux vacancier-ères.

Chaque ouvrage du bédéiste affiche un esprit typiquement Paul, un style tragi-comique à nul autre pareil.

L'éternel recommencement

Dans l'élan du voyage se cache bien souvent ce qui s'apparente à une envie de dépaysement, doublée d'une ouverture à la surprise. Se laisser couler vers l'inconnu, larguer les amarres et espérer que l'aventure nous renverse : tout cela œuvre pour une potentielle reconfiguration de nos existences. La philosophe Claire Marin, dans son essai *Les débuts : par où commencer ?* (Autrement, 2023), définit ces balbutiements romanesques qui nous laissent entrevoir un nouveau départ. Le début, c'est le moment où le projet de recommencer « naît par effraction, du fortuit du monde » – moment que l'on dirait empli de promesses. Durant leur séjour à l'île Verte, Paul et Rose vivent ce réenchantement par l'entremise de rencontres significatives. Les deux trouvent du réconfort dans l'altérité, qui leur permet d'imaginer la possibilité de se renouveler et de voir leurs idées

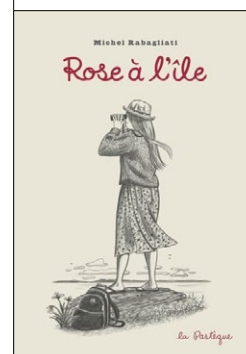
sombres s'envoler. Quand Hélène, une Isle-Vertoise elle aussi endeuillée, assomme Paul de phrases plus ou moins poétiques, le chagrin de ce dernier se dissipe puisqu'il est enfin partagé :

En tout cas, peu importe les raisons de ta tristesse et le poids de tes peines, le temps adoucira les choses, tu peux être certain de ça. C'est exactement comme l'eau qui bat et retourne ces galets sur la grève, elle les polit, les arrondit et les rend plus doux... Bon, je fais encore de la psycho du bas du fleuve.

Paul, à l'instar des galets ciselés, taillés, figolés par le courant salvateur de l'eau, sent tranquillement sa mélancolie partir à la dérive. Les mots d'Hélène et des autres habitants de l'île accompagnent le père et la fille dans leur propre traversée intérieure. Car si Rabagliati cède en apparence la place à Rose dans le titre de son dernier livre, c'est à un véritable roulis entre deux sensibilités que tient la trame narrative.

Ce nouvel opus détonne peut-être par sa forme, mais le ton demeure : chaque ouvrage du bédéiste affiche un esprit typiquement *Paul*, un style tragi-comique à nul autre pareil. L'encre et la plume habituelles ont aussi été remplacées par un crayonné au plomb plus léger et affranchi des cases. Je lance une idée : une version colorée de cet album (comme pour le quinzième anniversaire de *Paul à la campagne*) serait plus que bienvenue. Elle redonnerait à la splendeur de la végétation de l'île l'amplitude qu'elle mérite !

On espère maintenant que Paul sortira de sa torpeur et qu'il acceptera enfin son destin comme un bon vieux stoïcien.



Michel Rabagliati
Rose à l'île

Montréal
La Pastèque
2023, 256 p.
32,95 \$

Poétique de l'excès

Bande dessinée Boris Nonveiller

Quiconque connaît l'œuvre de Samuel Cantin sait que délires et dialogues interminables seront au rendez-vous dans *Shérif Junior*, le nouvel opus de l'auteur, le plus verbeux de sa bibliographie.

Le gardien de l'arbre aux pistolets tente de battre son propre record : il doit fixer des yeux le soleil le plus longtemps possible. Puis il fait une pause pour s'adresser à son ami Sergio, un crâne orné d'un béret. Shérif Junior, un enfant de onze ans qui est aussi le shérif de Sorel-sur-Poussière et la terreur des malfrats – en raison de sa droiture morale et de son acharnement à faire appliquer la loi –, demande au gardien une arme à feu issue de l'arbre qui en produit (un fusilier ?). Le vieil homme ne reconnaît pas Shérif Junior et lui tire dessus. Par chance, il s'agit d'une balle trop mûre.

Force est d'admettre que la palette de Samuel Cantin est assez particulière, et que ce dernier s'est forgé sa propre signature. Dans l'univers de la bande dessinée, toutes origines confondues, cet artiste est unique en son genre.

Le mot « absurde » est souvent galvaudé, surtout quand il est question d'humour, mais ici, il semble approprié. Les situations insolites ne servent pas qu'à annoncer la chute d'une blague : elles surviennent sans qu'on s'y attende et contribuent à édifier l'univers où cette drôle d'histoire se déploie. L'arbre à

pistolets n'est pas un gag d'une page : dans ce monde, tous s'approvisionnent en armes à feu à même les plantes où elles poussent.

Logorrhée abracadabrante

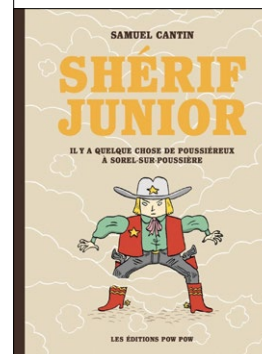
Cent soixante, cent quarante-huit, deux cent seize, trois cent trente-six, puis quatre cent cinquante pages : à une exception près, chaque bande dessinée de Samuel Cantin est plus longue et plus logorrhéique que la précédente. C'est d'autant mieux, car en découvrant son œuvre, on se rend rapidement compte que Cantin est un artiste du dialogue et de l'excès. On le ressent déjà dans la première partie de *Whitehorse* (Pow Pow, 2015), où les scènes s'allongent à n'en plus finir, créant un sentiment de trop-plein et un malaise grandissant. Le bédéiste laisse aussi le temps à ses protagonistes de s'enfoncer et aux dialogues d'atteindre tout leur ridicule. À partir de *Whitehorse*, le style narratif de l'auteur prend vraiment son envol, même si *Phobies des moments seuls* (Pow Pow, 2011) ainsi que *Vil et misérable* (Pow Pow, 2013) mettent en avant son travail sur la langue parlée et un humour bien à lui.

Sherif Junior, du haut de ses quatre cent cinquante pages, permet à l'artiste de camper des situations absurdes et sisypheennes, de mener des discussions abracadabrantes à terme et d'y insérer des digressions jubilatoires sur l'anarchisme des bandits et leur haine de la ponctualité, ou sur de faux alliés féministes et misogynes. Les personnages, évoluant pourtant dans un Far West du XIX^e siècle, ont des réflexions étonnamment modernes sur le rôle social du hors-la-loi de même que sur l'émancipation des travailleuses du sexe. Ils s'expriment dans une langue québécoise réinventée à coups de sacres, comme « ça gosse les gosses »,

« bordel de miel » ou « quelle tête de con à la noix de macadam ». De nombreuses expressions orales et contemporaines, dont plusieurs anglicismes québécoisés, sont quelques-uns des anachronismes qui régissent ce monde fictif. Ces décalages temporels sont d'ailleurs la source de blagues inattendues. Si l'un présente Brad Pitt comme un standard de beauté inatteignable chez les hors-la-loi, il s'en trouve un autre pour lui demander de qui il parle ; les bandits s'entendent sur le fait qu'ils ont choisi cette vie nomade pour éviter le neuf à cinq et le « métro, boulot, dodo », mais ils s'interrogent sur ce que la partie « métro » peut bien vouloir dire.

Un style unique

Intrigue boursouflée, dialogues sans fin, plaisanteries récurrentes qui interrompent le récit de manière imprévisible : voilà autant d'éléments qui pourraient agacer (et qui agaceront sans doute certain-es lecteur-rices), mais qui demeurent une force chez Cantin. Ce dernier brandit la démesure et la parlure québécoise comme des armes redoutables et il le fait d'une manière singulière, ce qui rend son œuvre fort intéressante. On serait tenté de comparer le style de l'auteur à celui de Mel Brooks, qui parodiait des genres cinématographiques par le biais d'anachronismes et de situations burlesques, ou à celui d'autres maîtres de l'humour, comme Gotlib ou les Monty Python. Force est d'admettre que la palette de Samuel Cantin est assez particulière, et que ce dernier s'est forgé sa propre signature. Dans l'univers de la bande dessinée, toutes origines confondues, cet artiste est unique en son genre.



Samuel Cantin
Shérif Junior, tome 1 : Il y a quelque chose de poussiéreux à Sorel-sur-Poussière

Montréal, Pow Pow
2023, 450 p.
44,95 \$

Cure de *likes*

Bande dessinée Tiphaine Delahaye

Quand les réseaux sociaux prennent le contrôle de nos vies, il est temps de « garrocher son téléphone ».

L'illustratrice et bédéiste Bach, de son vrai nom Estelle Bachelard, s'est fait connaître grâce aux réseaux sociaux. Cette vitrine virtuelle lui a permis de partager son travail et, au fil des années, de se faire un nom dans le milieu des arts graphiques. Cependant, cette carte de visite, accessible à tout le monde, a un prix. La dopamine que nous procurent les *likes* crée un cercle vicieux dont il est difficile de nous extraire.

Cure de likes est calqué sur le modèle d'un mois sans alcool : Bach se lance le défi de rester loin de son cellulaire pendant quatre semaines, et tant pis si le nombre d'abonné-es chute ! Tant pis ? Vraiment ? En réalité, c'est difficile, et même si l'autrice constate les bienfaits de cette coupure, ce n'est pas tous les jours facile. Telle une junkie qui a besoin de sa dose d'approbation, Bach tourne en rond, se questionne, replonge quelques instants et reprend sa respiration.

Cyberdépendance et anxiété sociale : les nouveaux maux de notre société ?

Une enquête NETendances, réalisée par l'Académie de la transformation numérique de l'Université Laval, a révélé que les adultes québécois passent en moyenne plus de trois heures et demie par jour sur les réseaux sociaux. Avouez que ça fait froid dans le dos ! Bach est partie du constat qu'il est épuisant de vivre « avec le faux sentiment d'urgence ». Être joignable en tout temps, sur six plateformes différentes, est totalement inutile et effrayant. Cette multiplicité rend la bédéiste de plus en plus anxieuse et déprimée. Or, elle a envie de palper le temps.

L'autrice remarque que les réseaux lui donnent la possibilité de masquer son côté introverti, de faire une pause lors d'un événement au cours duquel la socialisation peut être

épuisante. Elle se demande si cela est une manière de gérer son anxiété sociale. Ou serait-ce une question de génération ? Les milléniaux-les ont vécu l'arrivée d'internet avec fracas : ils et elles se sont fait propulser dans l'ère des réseaux sociaux avec la sensation d'être un peu des cobayes. Malheureusement, on constate que l'on est tous-tes de bon-nes candidat-es : tout le monde peut trouver son compte sur les réseaux, que ce soit par souci de représentation, par soif d'informations ou par angoisse.

Bach a choisi d'utiliser l'humour et de mettre en scène un alter ego aux traits naïfs.

Duper son algorithme

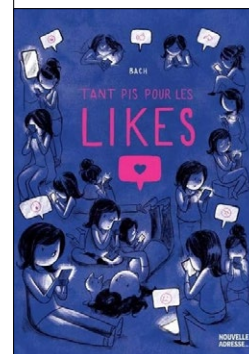
Bach fait le procès des réseaux sociaux, mais elle essaye aussi de mettre en avant leurs aspects positifs. Elle voit en eux un moyen de sortir de sa bulle, notamment en consommant du contenu qui s'éloigne du monde dans lequel elle évolue (femme blanche, hétérosexuelle, aisée, vivant en banlieue, etc.). Pour ce faire, nous devons déjouer l'algorithme proposant uniquement des hyperliens qui restent dans le domaine du connu. Cette stratégie exige un effort, mais n'est-ce pas aussi une façon de nous donner bonne conscience ? Suivre plusieurs comptes de personnes racisées, militantes, queers ou écologistes ne fait pas de nous de meilleur-es humains-es. Nous pouvons nous éduquer en partie de cette manière, mais il ne faut pas oublier que derrière nos téléphones se trouvent de vraies personnes qui subissent des

violences, et ce n'est pas en affichant un pouce levé sous une publication engagée que le monde changera. Nous pouvons nous demander quoi faire avec cet outil. Comment transformer la théorie en actions concrètes ? Car la vraie vie existe toujours, nous ne sommes pas encore bloqué-es dans le métavers.

Un peu de douceur

Malgré les effets pervers que les réseaux sociaux ont sur nos vies, soyons doux-ces envers nous-mêmes. Nous faisons déjà de notre mieux pour essayer de répondre aux écrasantes attentes de la société : nous avons donc bien le droit de lâcher prise de temps en temps. Si mettre notre cerveau à *off* deux heures par jour, en *scrollant* sur Instagram, nous procure une sensation de bien-être, alors pourquoi ne pas se laisser aller ! Bach avoue qu'elle ne peut pas se passer des réseaux sociaux, et qu'ils font à nouveau pleinement partie de son quotidien. Mais cette expérience lui a permis de prendre conscience de la spirale infernale dans laquelle elle se trouvait. Elle passe plus de temps à lire et elle n'hésite pas à éteindre son cellulaire. Sa psychologue lui recommande d'appréhender cette dépendance aux réseaux sociaux avec bienveillance, et surtout, de se demander si ça la rend heureuse.

Bach a choisi d'utiliser l'humour et de mettre en scène un alter ego aux traits naïfs, enveloppé dans des nuages vaporeux roses ou bleus. Ses propos peuvent sembler basiques, mais s'ils nous font réfléchir à notre propre consommation, c'est déjà bien.



Bach
Tant pis pour les likes

Montréal
Nouvelle adresse
2023, 144 p.
34 \$

PRIX DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE LQ

Lettres québécoises (LQ) s'est associé au Réseau intercollégial des activités socioculturelles du Québec (RIASQ), producteur du Prix littéraire des collégien·nes (PLC), pour assurer la pérennité du concours de critiques littéraires réservé aux étudiant·es du collégial.

Les critiques, qui devaient porter sur les œuvres finalistes lors de la dernière édition du PLC, ont été soumises par les institutions d'enseignement et évaluées par un jury composé de membres du comité de rédaction de *LQ*.

L'équipe éditoriale de *LQ*, qui s'est aussi donné comme mandat de transmettre ses savoirs à la jeune génération, est très fière de publier les textes gagnants, qui montrent sans aucun doute que l'art de la critique est plus vivant que jamais au Québec et que la relève est solide. Ces textes sont aussi disponibles sur le site web de la revue.

Tu peux sortir le gars des livres, mais tu peux pas sortir les livres du gars

Sofia V. Forlini Collège Jean-de-Brébeuf

En quoi *Mélasse de fantaisie*, premier roman à la fois jouissif et perturbant de Francis Ouellette sur une enfance violente vécue dans le Faubourg à m'lasse, s'inscrit-il dans le panorama littéraire québécois ?

Des récits de ti-culs de l'Est qui ne l'ont vraiment pas eu facile, il y en a (voir Tremblay, Michel).

Des livres sur des enfances dichotomiques dans leur cruauté, leur beauté, leur violence et leur tendresse, il y en a (voir Blais, Marie-Claire).

Des phrases pleines de jeux de mots extraordinairement précis qui racontent à eux seuls des pans entiers d'une anecdote, et révèlent, en quatre syllabes, toute la complexité des émotions d'un locuteur malmené par la vie, il y en a (voir Ducharme, Réjean).

Des chapitres tellement troublants et forts qu'ils forcent à fermer le livre parce qu'ils deviennent magnifiquement insupportables, il y en a (voir Hébert, Anne).

Tous·tes ces auteur·rices sont uniques. Tous·tes ces auteur·rices sont, à leur

manière, de grands maîtres de la littérature québécoise.

Avec *Mélasse de fantaisie*, Francis Ouellette se rapproche de ces étoiles du firmament littéraire. Il lie les forces de chacun de ces écrivains dans un récit d'autofiction ludique, nourri de pastiches littéraires (« Aujourd'hui, ma mère est forte ») et cinématographiques (Forcier est partout). Les réalités les plus bouleversantes sont mises à distance par une langue vibrante qui fait sans effort le grand écart entre la poésie et le joul.

Avec une fluidité désarmante, Ouellette mélange le grotesque et le tragique, passant du récit de l'amour d'une mère alcoolique pour son fils à la description crue d'un viol atroce. Tout en s'enrageant contre les personnages, le·la lecteur·rice est presque forcé·e de

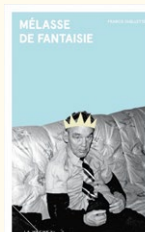
s'attacher à Chantale Choquette, à Ti-Crisse, à ces merveilleux poqués¹ sublimés par l'alchimie de la littérature, mais ne perdant jamais leur réalisme effarant. Ils s'engluent dans une confusion insoutenable et s'unissent au narrateur par un lien puissant.

Ouellette a passé des années et des milliers de jobines à éviter d'écrire ce livre. L'histoire a visiblement mariné pendant ces années, sans perdre une once de réalisme ou de proximité.

Et une chance.

Parce que le produit final n'en est que plus désarmant.

1. Sans oublier le clochard Frigo, qui s'exprime avec presque trop d'éloquence dans des notes de bas de page.



Francis Ouellette
Mélasse de fantaisie

Montréal
La Mèche
2022, 216 p.
23,95 \$

L'histoire d'un gars sans histoire

Philippe Dubé Cégep de l'Outaouais

Nouvelliste aguerrri, Maxime Raymond Bock nous raconte à nouveau la mémoire de Montréal, cette fois avec les yeux d'un ouvrier ayant participé aux plus grands de ses chantiers.

Morel, c'est Jean-Claude Morel. Fils, frère, ouvrier, mari, père, *chum* et grand-père, les différents passages de sa vie s'entrecourent tout au long du roman, ses souvenirs ayant été libérés par la rencontre avec sa petite-fille, Catherine, qu'il ne connaissait pas. À travers un Montréal empreint de vie malgré le smog, l'acier et le béton, on observe la vie de Morel ; une vie ordinaire, silencieuse, mais en changement constant, tout comme la ville qu'il habite. La mémoire de cet ouvrier de la construction nous guide au sein de ses nombreuses relations présentes et passées, de son père Henri à Monique, en passant par Richard le *hobo*, son ami Nick Simatos, mais

aussi ses enfants, dont André, père de Catherine, et Jeannine, la fragile benjamine. Une histoire sans réelle fin, puisqu'un cycle semble plutôt se former, le vieillard se retrouvant plongé dans des souvenirs qui remontent jusqu'à son enfance.

Cette œuvre réussit l'exploit de représenter la mémoire humaine de façon littéraire, les événements de la vie de Jean-Claude se fondant agréablement les uns dans les autres. De subtils indices temporels, parsemés dans le texte, nous avertissent des fréquents sauts dans le temps. De plus, avec ce récit de mémoire et d'enracinement typiquement

montréalais, Maxime Raymond Bock a su donner vie non seulement à sa ville natale, en raison des nombreux détails sur sa construction et son histoire, mais aussi à une génération d'ouvriers silencieux, renfermés et le plus souvent oubliés, tout comme les quartiers qu'ils ont habités. À l'aide d'un habile mélange de langue soutenue, de français courant et de joul, qui ne semble jamais déplacé et qu'il fait plaisir de lire à haute voix, Raymond Bock donne la chance de s'exprimer à un homme ordinaire qui pourrait être notre père, notre oncle ou notre grand-père.



**Maxime
Raymond Bock**
Morel

Montréal
Le Cheval d'août
2022, 336 p.
27,95 \$

Plonger au cœur de l'expérience issoise

Adèle Banos Cégep de Saint-Jérôme

***Les marins ne savent pas nager* se lit comme un recueil de contes et d'histoires fantastiques. Attachant, immersif et singulier, ce roman est impressionnant et hors du commun.**

« Qui contrôlait les forts et la muraille contrôlait Ys. Qui contrôlait Ys contrôlait l'Atlantique. Mais personne ne parvint jamais à contrôler les Issois. [...] Est "issois" ce qui est obstiné, audacieux et revanchard. » On peut qualifier le roman de Dominique Scali d'« issois », car cette œuvre créative et colossale en est le reflet idéal. L'univers fantastique mais vraisemblable est complet, riche et décrit avec minutie.

Le livre dépeint une communauté maritime à la merci de l'océan qui l'entoure. Sur l'île d'Ys, tout est continuellement à reconstruire au gré du vent et des marées, mais l'ordre établi est dur à changer. Véhiculant une certaine critique sociale, le roman contient de nombreuses réflexions nécessaires sur les rôles de genre,

l'identité, les inégalités sociales et la solidarité.

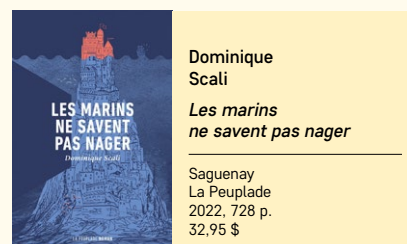
La structure du texte nous amène à découvrir le personnage de Danaé Poussin à différentes époques de sa vie et au fil de ses rencontres. Jeune orpheline résiliente qui tente de s'émanciper des rôles stéréotypés et de sa condition de femme marginalisée, elle prend tranquillement sa place au sein d'une société mouvante et souvent aliénante.

En parallèle, le roman est ponctué de portions descriptives qui témoignent du fonctionnement de l'île et bonifient la compréhension de ce monde imaginaire, miroir de notre société. L'univers uchronique contribue à créer l'effet de réel si important dans

l'histoire. L'utilisation d'un joul parfumé par le monde maritime fortifie la vraisemblance du récit et permet une immersion complète.

Grâce aux nombreux personnages intrigants et hétéroclites, Scali nous sensibilise aux multiples réalités de l'île d'Ys. La communauté issoise, par sa résilience, sa familiarité et sa tradition orale prépondérante, peut même amener les lecteur·rices à projeter sur elle des éléments de l'identité québécoise d'aujourd'hui et d'autrefois.

Au fond, « [O]n ne perdra pas de temps à dire d'une chose qu'elle est digne, brave ou agréable quand on peut dire qu'elle est "issoise" ».



**Dominique
Scali**
*Les marins
ne savent pas nager*

Saguenay
La Peuplade
2022, 728 p.
32,95 \$

Repenser le fil du vivant

Florence Lacombe Cégep de Sorel-Tracy

Dans ce roman apocalyptique à la dystopie atténuée par une plume maîtrisée, fluide, orientée vers une traduction des effets sensoriels finement ciselés, la protagoniste nous plonge au cœur de son être de chair et d'esprit.

La quête de bonheur, ou plutôt de sensations intenses qui la ranimeraient, fait écho à la dérive familiale, sociale et écologique. Alors qu'elle doit quitter sa ville, Montréal (qui la relie à la vie), en raison d'une inondation qui l'engloutira, la protagoniste se retrouve à la campagne avec sa famille (mari et enfants), sa belle-sœur, accompagnée de son mari et de leurs enfants, ainsi que son amie d'enfance et son fils.

Reclus, ils doivent rationner la nourriture, habiter le territoire pour y découvrir ce qui pourrait les nourrir et les protéger d'une éventuelle invasion. Se réveillent toutes les fibres de la survie de la protagoniste, qui se retrouvera seule avec ses enfants et son amie, puisque désertent sa belle-famille

et son mari avec tous les vivres encore disponibles, incapables de partager, de s'impliquer, de vivre dans l'action, trop pris en eux-mêmes... Les premières pages n'annoncent pas du tout cette aventure.

Nouvellement mère d'un deuxième enfant, la femme revisite des moments de sa jeunesse, retrace les expériences qui se sont inscrites dans son corps : de la danse classique à l'allaitement à l'immersion dans son passé... Telles des arches de Noé, son introspection et son élan de vie la sauvent de l'effacement de son existence. Les thèmes du corps, de la chair, des sensations s'entremêlent à ceux de l'eau et du miroir (dans lequel la protagoniste

se mire, et qu'elle traverse) et sont intelligemment abordés, à un point tel que les lecteur·rices se retrouvent en relative symbiose avec le texte. La narration dirige le regard du personnel à l'universel, du chaos intérieur au chaos social, de la délivrance des eaux au déluge par une intrigue passionnante. La protagoniste accueille ceux qui désirent se lier au « fil du vivant ».

Légère ombre au tableau, mais peut-être est-ce volontaire pour revenir au nombril, au cordon ombilical : les dérives écologiques qui semblent ne toucher que le Québec... Somme toute, ce roman surprend par son audace.



Renaître dans sa vingtaine

Matallana Rubio Cégep de Saint-Hyacinthe

Étranger dans son propre pays, Markus ose parler de bonté dans une société qui a oublié le vrai sens de vivre.

Markus, ex-membre d'une communauté orthodoxe, s'embarque comme un nouveau-né dans le « Frais Monde ». Dans *Enlève la nuit*, de Monique Proulx, le protagoniste raconte, de sa propre écriture, la découverte de cette nouvelle réalité, dans laquelle le droit de se réinventer lui demandera une quête de sa propre identité.

Enlève la nuit met de l'avant une philosophie d'entraide.

La simplicité du vocabulaire employé dans cette œuvre reflète l'innocence et la pureté de Markus, ce qui donne au roman une allure rafraîchissante et lui enlève une lourdeur qui pourrait être superflue. Bien qu'à première vue, ce langage simplifié semble un défaut, il permet en réalité aux lecteur·rices de se mettre à la place du personnage central et de voir la nudité des propos, dans ce nouveau monde où même entrer dans la « Gigantesque Bibliothèque » et interagir avec des « mignonnes » représentent des défis. Ainsi, la forme du texte est le reflet de la bienveillance de Markus, laquelle caractérise le roman. Tout a une raison d'être, et malgré sa simplicité, l'œuvre est efficace au moment où elle transmet son message.

Quant à l'histoire, elle livre un message d'espoir qui stipule que le changement ainsi que l'avenir reposent à l'intérieur de nous-mêmes. De façon très complexe et empreinte d'originalité, *Enlève la nuit* met de l'avant une philosophie d'entraide, et montre que la solution au vide de la société peut parfois être aussi simple que le rire sincère d'un sans-abri pour celui qui a tout perdu, ou la compagnie d'un chien pour celui qui a un cœur de pierre. À la fin du récit, les lecteur·rices ont l'impression, de la même manière que Markus, qu'il est possible pour tout le monde de renaître de ses cendres et de partager la lumière avec tous·tes ceux et celles qui en ont besoin.



VL

VIE LITTÉRAIRE



PRENDRE LA POUSSIÈRE
Catherine Voyer-Léger

L'ÉCHAPPÉE DU TEMPS
Jean-François Nadeau

PROPOS D'UN DÉGRIMÉ
Alexis Martin

LA VIE DANS LES RUINES
Anne Archet

MÉTIERS DU LIVRE
Chloé Leduc-Bélanger

ÉCRIRE, DIT-ELLE...
Véronique Grenier

POUR LA SUITE DU MONDE
Laura Doyle Péan

L'ESPACE FRANÇO-CANADIEN
Sébastien Bérubé

Pierre, Kossi et les oiseaux

Prendre la poussière Catherine Voyer-Léger

Je n'étais plus au monde de l'entendement. C'était l'œuvre d'une raison qui surpasse les bornes du miracle.

— Kossi Efoui
L'ombre des choses à venir

Comme chez vous, sans doute, ma maison est remplie de piles de bouquins, dont certains prennent la poussière en attendant le grand jour, qui parfois ne vient jamais. Cette chronique, dont je signe ici la première parution, s'appuiera sur ceux-là : les oubliés, les remis à plus tard et les abandonnés. J'ai envie de les sortir de leur lente fossilisation, les lire enfin, mais aussi me rappeler comment et pourquoi ils sont arrivés là. De quelle rencontre ils sont les témoins ou les vecteurs.

Ça commence avec un livre doté de la classique couverture du Seuil, blanche à liseré rouge, paru en 2011 et signé Kossi Efoui : *L'ombre des choses à venir*. Un livre que je n'ai pas acheté, mais qui m'a été prêté il y a trop longtemps. Un livre que je n'ai jamais rendu.

Et que je ne rendrai jamais, parce que son propriétaire est décédé.

Le roman de Kossi Efoui, auteur togolais, devait être une nouveauté quand mon oncle Pierre m'a tendu son exemplaire avec enthousiasme il y a plus de dix ans de cela. Il avait trouvé ça excellent. Je m'en souviens parce que Pierre Voyer n'était pas exactement porté sur l'enflure critique. Sémiologue, professeur de théâtre, spécialiste de Proust et d'Aristote, polyglotte, compositeur, artiste visuel : mon oncle était l'un des surdoués de cette génération qui n'en connaissait pas le nom. Contrairement à moi qui, toute ma vie, ai eu du mal à faire confiance à mon sens esthétique, mon oncle n'entretenait aucun doute sur son propre jugement critique, avec toute l'intransigeance que cela suppose. Longtemps j'ai donc perçu ses goûts comme étant la définition même de ce qui était bon, puisque j'arrivais moi-même si peu à savoir quoi penser des choses.

Dix ans durant, à chaque fois que les hasards du calendrier familial me promettaient de croiser mon oncle, je fouillais dans ma pile de livres à lire et ramenaient le Kossi Efoui sur le devant de mon attention, histoire de pouvoir le lui rendre. Mais les lectures imposées, la compétition des divertissements ou mes lentes paresseuses le repoussaient encore dans les méandres de ma bibliothèque. Et puis mon oncle est tombé malade au cours de cette période maudite où on se tenait loin des gens fragiles par peur de les contaminer. En janvier

2021, il est décédé subitement, comme pour faire un pied de nez à la maladie qui s'annonçait lente et pénible.

Je perdais quelqu'un d'important, un des hommes de ma vie : mon mentor, mon inspiration, l'intellectuel de la génération d'avant.

Et j'héritais d'un livre de Kossi Efoui.

J'ai passé les deux dernières années à repousser encore ma lecture. Je ne l'avais pas lu quand il y avait urgence à rapporter à Pierre son exemplaire, pourquoi me presser maintenant que plus personne ne l'attendait ? Quand j'ai enfin poussé la porte de l'univers suffocant que dépeint Kossi Efoui, j'ai eu le sentiment de suivre un jeu de pistes : même s'il n'était plus là pour en parler, saurais-je identifier ce qui avait tant plu à l'impitoyable Pierre Voyer ?

La réponse la plus évidente, la plus pragmatique, concerne le style et la qualité des choix narratifs. Kossi Efoui présente la voix d'un jeune homme énigmatique, qui s'identifie lui-même comme étant l'orateur, coincé dans une pièce dont on ne sait rien ; dès les premières pages, il dépeint un pays en guerre perpétuelle comme on en connaît trop. Un pays qui a connu la dictature, qui a fait la révolution et qui, depuis, vivote dans une autre guerre sans nom. C'est un livre qui traite avec subtilité de la violence étatique et de sa langue de bois. Le point de vue unique, celui du narrateur, accentue l'étouffement d'une culture du mensonge ; nous n'avons accès qu'à ce langage partiel, cryptique, qui semble si étrangement familier.

Les oiseaux sont rares dans ce livre, mais ils semblent être ce qui survit à la laideur produite par les humains.

Mais probablement que ce qui a davantage plu à mon oncle, ce sont les oiseaux. Dans ce roman parfois très anxiogène, la folie apparaît à la fois comme une condamnation et comme une porte de sortie, et les oiseaux sont associés à tout ce qui ne peut être contrôlé. De la mère de l'orateur, nous ne saurons à peu près rien, si ce n'est qu'elle a souhaité subir une intervention chirurgicale qui la transformerait en oiseau avant d'être internée. Du père du narrateur, un ancien musicien revenu vidé et aphone de La Plantation (une espèce de camp de concentration), nous découvrons qu'il est capable de vocaliser avec les oiseaux dont il prend soin, lui qui pourtant ne produit plus aucun son.

Les oiseaux sont rares dans ce livre, mais ils semblent être ce qui survit à la laideur produite par les humains. Pierre aimait les oiseaux, il en peignait partout. J'ai refermé le roman de Kossi Efoui et suis allée dérouler une toile qui attend le cadre que je lui promets depuis longtemps. Il n'y a pas que les livres qui prennent la poussière dans cet appartement... Sur cette toile, j'ai vu, entourant l'énigmatique et sévère personnage principal, un oiseau rose, puis un oiseau bleu.

J'ai hérité d'un livre de Kossi Efoui, d'une aquarelle intrigante et de quelques chants secrets qui savent multiplier la beauté.

Catherine Voyer-Léger a publié une dizaine de livres, dont *Métier critique* (Septentrion, 2020), *Nouées* (Québec Amérique, 2022) et *Prendre corps* (La Peuplade, 2018) – prix littéraire Jacques-Poirier-Outaouais. Elle collabore à plusieurs projets et offre ses services comme animatrice et rédactrice aux entreprises culturelles du Québec et du Canada français.

Une histoire du reportage

L'échappée du temps Jean-François Nadeau

Écrire une histoire du reportage au Canada français : voici le projet ambitieux de Charlotte Biron. À cette fin, elle a plongé dans les eaux profondes de soixante-quinze années de publications, toutes datées d'avant la Seconde Guerre mondiale. Elle a remonté le fil d'imprimés mal connus ou, à tout le moins, largement oubliés, pour y pêcher de véritables perles. Cela donne une *Histoire littéraire du reportage au Québec* entre 1870 et 1945 à la fois convaincante et originale.

Chargée de cours dans plusieurs universités, docteure en littérature, Charlotte Biron est issue d'une famille de lettrés. Son père, Michel Biron, professeur de littérature à l'Université McGill, spécialiste des littératures québécoise et belge, est l'auteur, entre bien d'autres choses, d'une biographie de Saint-Denys Garneau. L'essayiste dédie son livre à ses deux grands-mères, l'une ayant été juge, et l'autre professeure à l'Université de Montréal. Autrement dit, l'autrice

bénéficie de plusieurs couches de capital culturel.

Il lui avait été dit qu'elle ne trouverait pas grand-chose, sinon de l'insignifiant. Ce fut tout le contraire. Elle a mis la main sur des pépites en matière de reportage. À force de dérouler patiemment les longs rubans de microfilms, elle a mis au jour plus d'une centaine de grands reportages journalistiques tout à fait significatifs. De là, Charlotte Biron a su tisser les fils pour produire, dans les limites d'une période injustement reléguée à l'oubli, une solide histoire du journalisme.

Les reportages

Le mot même de « reportage » n'était pas encore en vigueur au XIX^e siècle. Il était d'abord assez souvent question de « rapportage ». Les journalistes n'avaient rien de Tintin envoyés sur le terrain. Ils étaient considérés comme des « agents de nouvelles », des « rapporteurs » ou encore des « nouvellistes ». À Trois-Rivières, le journal *Le Nouvelliste* – qui a piqué du nez ces dernières années dans la déconfiture des anciens journaux qu'a laissé tomber

Power Corporation – tient son nom de ces temps précurseurs en matière de journalisme. Le terme de « reporter », à en croire Charlotte Biron, n'apparaît qu'en 1891, à l'occasion d'un recensement produit par le gouvernement.

Avant 1945, les imprimés sont très nombreux au Canada français. Chaque municipalité semble posséder sa feuille de chou traitant d'actualité locale. Mais il existe par ailleurs quantité de journaux aux visées nationales. La vie entière s'y retrouve réfléchie comme dans un miroir. Tout s'entremêle dans ces pages. La concurrence de la radio et de la télévision n'a pas encore percé des brèches dans cet épais mur de papier. Entre 1870 et 1945, la période étudiée par Charlotte Biron, la presse vit son âge d'or.

Les formes sous lesquelles se présente le travail journalistique durant cette période des commencements sont pour le moins flottantes. La fiction se conjugue parfois à la réalité. Surtout, le temps a produit une décantation qui permet facilement aujourd'hui de voir dans ces productions des a priori importants. Rien ne paraît objectif tant les biais idéologiques ressortent de façon éclatante de ces textes. Faut-il être assez naïf pour croire qu'il n'en sera pas de même avec ce qui

Charlotte Biron donne l'impression d'avoir tout lu, tout parcouru.

apparaît dans la presse d'aujourd'hui lorsqu'elle sera considérée avec le même recul, dans quelques décennies ; tout en sachant qu'il faut tout de même être aveugle pour ne pas y discerner dès à présent, sous l'étalage d'une objectivité de bon aloi, plusieurs partis pris tout à fait criants ?

L'écriture des femmes

Charlotte Biron a consacré des pages majeures au rôle joué par les femmes dans ce monde journalistique des commencements. Ces passages aident à mieux comprendre leur rôle dans ce journalisme balbutiant.

Des femmes, il y en avait beaucoup plus dans ces journaux que l'on pourrait le croire. Et leurs reportages donnent accès à des aspects de la vie dans les foyers, à la parole d'autres femmes, bref à un registre de l'intime que leur pendant masculin laisse complètement de côté. Ces pionnières du journalisme disent ce qu'est la vie d'autres femmes. Elles vont dans les maisons. Elles parlent des intérieurs. Elles racontent la vie ordinaire, le quotidien. Tout cela en partie, il est vrai, parce que plusieurs lieux leur sont interdits. Même ces journalistes sont victimes de ségrégation sexiste. Même un Arthur Buies, pourtant tellement d'avant-garde sur quantité de questions sociales et politiques, paraît tout bonnement être un homme pétri des vues de son époque sur les femmes, comme le montre Charlotte Biron.

Devant les pionnières du journalisme existe une sorte de mur qu'il faut savoir franchir pour les découvrir. Elles passent beaucoup de temps à s'excuser. Ces femmes s'excusent par exemple d'être habillées comme elles le sont pour leurs reportages, vêtues de robes et de chapeaux de voyage. Cela en dit beaucoup des pressions sociales qui s'exercent à leur encontre. Et quelques fissures à travers tout cela permettent tout de même de faire voir leurs lumières qui éclairent le monde d'un regard différent.

En 1901, Géorgina Bélanger, Éva Circé-Côté et Anne-Marie Huguenin vont se retrouver au Lac-Saint-Jean pour recueillir la parole de femmes, aux premiers temps de la colonisation. Nous voici dans de « primitifs logis », de petites maisons de bois, à regarder des gens fumer, des enfants s'entasser dans un coin pour dormir, devant des fenêtres sans rideaux. Cela donne des couleurs uniques à un monde qu'autrement on ne voit que de loin, de trop loin.

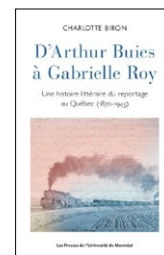
Charlotte Biron montre aussi que ces pionnières du journalisme savent user d'ironie pour déjouer les contraintes auxquelles elles doivent sans cesse faire face. Elles rusent avec les normes sociales pour se jouer des obstacles qui leur sont imposés. Elles ont appris « à murmurer contre l'autorité », tout en valorisant en douce la parole et l'écriture des femmes. À quand une anthologie des reportages écrits par ces autrices ?

Du côté de l'inactualité

Charlotte Biron donne l'impression d'avoir tout lu, tout parcouru. Elle va

des écrits de Germaine Guèvremont à ceux de Jules Fournier, en passant par ceux d'Arthur Buies et de Jean-Louis Gagnon, poursuivant son chemin entre les textes de Gabrielle Roy, d'Edmond de Nevers, de Robertine Barry, de Géorgina Bélanger et de plusieurs autres encore.

Dans ces reportages québécois d'avant 1945, un trait domine. Charlotte Biron le montre bien : tout semble envisagé dans un rapport au passé. L'inactualité recouvre sans cesse le présent. Dans chaque reportage, peu importe le journaliste, il est d'abord question de ce que les lieux et les gens ont été autrefois et de ce qu'ils promettent de devenir dans un avenir relativement rapproché. Le présent est quasi systématiquement escamoté. Il s'agit bien là, assure Charlotte Biron, d'un trait caractéristique du reportage québécois : les regards sont constamment tournés vers le rétroviseur. Peut-être est-ce pour se donner l'assurance que, dans le sillage laissé par le passé, se trouve le seul courant encore capable de porter une petite société vers son avenir ?



Charlotte Biron
D'Arthur Buies
à Gabrielle Roy.
Une histoire
littéraire du
reportage
au Québec (1870-
1945)

Montréal
Presses de l'Université
de Montréal
2023, 311 p.

Jean-François Nadeau est historien et chroniqueur au quotidien *Le Devoir*. Il a publié plusieurs livres, dont *Un peu de sang avant la guerre* (2013), *Les radicaux libres* (2016) et *Sale temps* (prix Pierre-Vadeboncoeur de l'essai 2022) chez Lux éditeur.

Quelques fantômes dans la ville

Propos d'un dégrimé Alexis Martin

Après la pièce, le visage lavé et redevenu inauthentique, le Dégrimé est rejoint par une cohorte de fantômes qui descendent avec lui de la scène pour se glisser dans les rues...

Avenue Savoie, à l'ombre de la Grande Bibliothèque, Vladimir, ennuyé par sa vessie, regarde Estragon qui tente d'enfiler sa chaussure sur son pied enflé. Mendiants trop classiques, improbables figures de robineux poétiques, ils ressemblent à ceux que son père désignait à son attention quand il était enfant, revenant chez lui chargé des journaux de la tabagie, voisin du Da Giovanni de la rue Sainte-Catherine.

Les anciens robineux de Montréal : figures d'une culture enfuie, fragile pellicule écaillée par le fentanyl et le crystal ? Pas si vite...

Il faut mal comprendre Beckett pour ne pas entendre le désespoir qui siffle sa placide et mauvaise ritournelle comme un vieux *pantalone* malodorant. Chez ces hommes et ces femmes, les répliques de Godot s'amoncellent comme des mots de verre fragile ; essaims de mots qui bourdonnent quand on souffle dessus.

« Ai-je dormi pendant que les autres souffraient ? » se demande Vladimir, la main sur sa vessie. La question désespérante brille encore cette nuit au sortir du théâtre, gorgée du soleil écrasant d'un samedi de 1970. J'avais six ans, et je regardais, ma main dans celle de mon père, deux ivrognes cernés par toute la saleté du monde, hirsutes, souriant d'un sourire noir, douloureux, venu du fond des mondes.

Plus loin, en remontant au nord jusqu'à l'avenue des Pins, on voit le mont Royal se découvrir au bout de la perspective, à l'ouest. Une silhouette noire gravit la fourrure verte de la colline vers la croix qui luit doucement sur la cime. Lenz l'éperdu – le tendre Lenz dont Büchner nous dit que, soudain pris de vertige, il partit dans la montagne pour tenter de semer l'angoisse qui lui broyait le cœur (je crois qu'il doit errer encore dans la boucle étroite qui serpente là-haut et mène au belvédère) –, Jacob Lenz, enfant fragile d'un siècle convulsif, fuit un silence épouvantable qui lui secoue les entrailles, lui martèle les tempes. L'univers s'est montré à lui une fois pour toutes, nu et vide, et il lui semble par moments que ses mains touchent le ciel ! Pourquoi vivre ? Comment vivre encore ? Le temps des projets, de l'attente, des choses utiles, est suspendu entre vie et absence à soi. Lenz sait qu'il est condamné à tourner en rond avec son vertige, jusqu'à ce que, épuisé, il n'éprouve plus ni angoisse ni désir. Puis, avec ce bol métaphysique qui lui sert d'âme – bien calé par les antidépresseurs et les anxiolytiques –, il descendra sur l'avenue du Parc et l'existence lui redeviendra un fardeau nécessaire. Un métier. Celui de vivre.

D'autres revenants, les cousins de ceux d'Ibsen, murmurent des choses incompréhensibles, appuyés sur les murs de brique de la vieille rue Bleury. Les émaciés du Nord, tandis que les neiges dissoutes dansent devant leurs yeux, trouvent jour après jour l'indifférence de la rue, indifférence qui se reforme aussitôt qu'ils ont tourné le dos, et ils retournent alors en pensée à Ivujivik. Ils sont le visage espiègle et torturé d'un certain mensonge. Un mensonge que le marcheur ne s'explique pas facilement tant il est enseveli sous d'épais voiles de gel. Que s'est-il passé dans les marches de l'empire ? Quand le shaman et ses

torngak ont été chassés par le pasteur et l'agent de la HBC, quel obscur échange a-t-il été négocié ? Sous le règne d'une nouvelle promesse, celle du pardon et de la justice, qu'est-ce qui s'est dressé ? Une parole dure, saillante, accompagnée de fétiches bruyants et opaques : fusils et crucifix, motoneiges et moteurs hors-bord, et la Loi venue du Sud – ce drôle de pays parallèle où on ne sait plus le nom des plantes et des animaux, s'étonne encore mon ami Adamie. Ces revenants de la rue Bleury, de qui ou de quoi sont-ils les envoyés ? Tour à tour riant et grimaçant, stupéfiés et malicieux, ils sont peut-être les servants d'un dieu moqueur, un Loki déjanté, hirsute, dangereux...

La grande fondue protocolaire : l'abandon des usages communs, de la politesse ; l'incivilité montante, dit-on ; toutes ces manifestations graveleuses qui troublent les miroirs de la ville ne disent pas la même chose à tout le monde.

Autant le marcheur est sidéré qu'on abandonne des gens qui pissent, vomissent et hurlent à midi, à minuit, autant il pressent que ce théâtre bavant, cette déglutition hoqueteuse est celle d'hommes et de femmes qui sentent dans leurs chairs le prodrome de secousses bien plus violentes. Comme les animaux qui migrent vers les hauteurs à l'approche d'un tsunami, les robineux 2.0, les glaireux, les mal blanchis du bas de la ville avertissent dans leur langue craquée qu'une ville qui ne se soucie plus que d'accumuler – et de la façon la plus obtuse, la plus décervelée qui soit, stupidement élective, comme si une prédestination ordonnait la distribution des fruits de la terre aux uns plutôt qu'aux autres –, que cette société appelle la catastrophe. L'ordre social se maintient en excluant ce qui est sale, bas, raté, taré, en l'écrasant sous l'injonction à jouir – *Jouis, mais jouis donc, taré!* –, interdisant la vraie fête, mais tout en donnant des ersatz, en semant des miettes sur un chemin

Mais ne peut-on pas rêver d'un autre néant, parfois ?

d'angoisse la plus noire. C'est un ordre mesquin, un régime qui fait des hommes les factotums des avarices, des intérêts, de cette comptabilité rance qu'on appelle la « prospérité » : cette fausse paix d'acheteurs contents qui se maintient en rendant invisibles la mort, la maladie, les extases et les terreurs ; qui parle avec son jargon plein de cliquetis – propagande véreuse des manifestes de corporations et des bureaucraties, glose sans odeur des États ! *Transparence, progrès, croissance, développement durable, performance, excellence, valeur ajoutée, flux tendu, produit intérieur brut...* Le fantôme de Bérenger, égaré parmi les Rhinocéros, se demande : « Pour leur parler il faut que j'apprenne leur langue, ou qu'ils apprennent la mienne ? Mais quelle langue est-ce que je parle ? Quelle est ma langue ? Est-ce du français, ça ? Qu'est-ce que je dis ? Est-ce que je me comprends ? Est-ce que je me comprends ? »

Ionesco allonge le pas et bifurque dans l'avenue Mont-Royal, la silhouette lasse. Il médite le fait que la Terre est

lancée dans l'espace à une vitesse impensable : cent mille kilomètres à l'heure ! Mais ce n'est pas encore assez écornant pour nous débarrasser de la crainte du lendemain, des soucis mineurs qui hantent les Rhinocéros que nous devenons chaque jour un peu plus : la peau qui s'épaissit, la détestation qui monte et crispe les mâchoires.

Le Dégrimé pense alors à trouver du maquillage, hâter le retour en scène et se refaire un visage plus vrai. Don Juan ? Ariane ? Lucky ? Le pasteur Rosmer ? Enfiler la redingote déchirée de Lenz fuyant dans la montagne ?

Ou murmurer la prière subversive de Valério, celle que nous donna Georg Büchner peu avant de mourir, à vingt-quatre ans :

Et moi, je deviens ministre d'État ; on promulguera un décret suivant lequel toute personne qui aura des ampoules aux mains sera placée sous tutelle ; toute personne qui tombera malade à force de travail sera justiciable d'un tribunal criminel, et tous ceux qui se vantent de manger leur pain à la sueur de leur front seront déclarés déments et nuisibles à la

société ; puis nous prierons Dieu de nous envoyer des macarons, des melons et des figues, des gorges mélodieuses, des corps classiques et une religion commode.

Le Dégrimé comprend tout ce qu'il y a de paradoxal pour lui dans ce souhait de Valério : il a bien mouillé sa chemise, lui aussi, avec constance...

Mais ne peut-on pas rêver d'un autre néant, parfois ?

Ne pas se gêner d'évoquer l'envers des choses, le congé de la raison et les nuées qui cascaded en pure perte à l'horizon...

Georg Büchner, *Léonce et Lena*, 1836

Georg Büchner, *Lenz*, 1839

Henrik Ibsen, *Les revenants*, 1881

Henrik Ibsen, *Rosmersholm*, 1886

Samuel Beckett, *En attendant Godot*, 1952

Eugène Ionesco, *Rhinocéros*, 1959

Alexis Martin a terminé sa formation d'acteur au Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 1986. Depuis, il a œuvré sur de nombreuses scènes de théâtre à Montréal, au Québec, en Europe et en Afrique. Il est codirecteur du Nouveau théâtre expérimental de Montréal depuis 1999.



100% **ESPRIT LIBRE** + **INDÉPENDANT**

LA BALADO
DE
FRED SAVARD

FREDSAVARD.COM



De l'épilage et du pilonnage

La vie dans les ruines Anne Archet

Je suis quelqu'un qui pratique la non-monogamie éthique. Certain-es me qualifieraient de « salope », mais je préfère dire que je suis polyamoureuse – et même si vous êtes sceptique, je vous assure qu'il y a un monde de différence.

Bon, OK, j'avoue être une salope, mais je pratique cette religion dans le respect et la bonne humeur, alors c'est all good, ne vous inquiétez pas pour moi. Croyez-le ou non, c'est un mode de vie très enrichissant et une source de bonheur intarissable que d'avoir de multiples partenaires – souvent dans la même pièce et à divers états de congestion et d'hydratation génitale. Se consacrer corps et âme à la débauche comporte de toute évidence de petits inconvénients, mais en gros, c'est plus intéressant que de collectionner les timbres ou de faire du couponing. Le principal est d'avoir à maintenir une discipline d'épilation de la snatch quasi spartiate, car dans le milieu des débauché-es, il y a deux injonctions incontournables : le port du condom et l'absence totale de poils de noune. Je ne sais pas d'où provient cette deuxième règle, j'attends encore qu'on me montre la table de granit sur laquelle elle est gravée, mais en attendant, je n'ai pas d'autre choix que de m'assurer d'être sur le cuir si je veux continuer à me faire stimuler (et bourrer) les muqueuses par tout ce que l'ouest du Québec compte de paraphiliques libidineux-ses.

Outre le stupre et la fornication, je me consacre principalement à la littérature, ce qui fait que mes revenus sont largement insuffisants pour me permettre de me ruer chez l'esthéticienne dès que ma repousse est visible à l'œil nu. Je me contente donc de voler de la cire à l'étalage au Familiprix et de conscrire une de mes amoureuses qui fait de l'arrachage de poils en dilettante. C'est d'ailleurs elle qui, lorsqu'elle s'aperçoit, en s'y collant la langue, que j'ai les grandes lèvres râpeuses, s'écrie : « Épilons ! » avec tout l'enthousiasme d'une fétichiste de l'extraction capillaire. Et quand je la vois détalier, cul nu, vers la salle de bain pour aller quérir tout le stock nécessaire à l'opération « Débroussaillage », son cri de bonheur résonne dans ma tête et je ne peux m'empêcher de penser au pilon auquel sont destinés mes livres à la con.

(Avouez que vous ne l'avez pas vue venir. Évidemment que c'est tiré par les cheveux, c'est le but de l'épilation.)

Tout ça pour dire que chaque fois qu'on m'arrache le poil de la chatte pour la faire passer d'angora à sphinx, j'essaie de sublimer la douleur en pensant au sort réservé aux exemplaires invendus de mes livres. Lorsque j'ai lu mon premier contrat d'édition (que je n'ai même pas fait réviser par un-e avocat-e parce que je suis beaucoup trop cool et rock star pour ce genre de chose), j'avais drôlement accroché sur cette clause :

En aucun temps l'éditeur n'aura le droit de détruire totalement les volumes en stock sans avoir averti l'auteure par

courrier recommandé trente (30) jours avant l'envoi au pilon et les avoir offerts sans frais à l'auteure.

Sur le coup, je me suis demandé qui était ce fameux Pilon, s'il était un acteur de cinéma des années soixante-dix ou si on parlait de cuisses de poulet. Croyez-le ou non, je suis nounoune à ce point. Valérie, mon éditrice de l'époque, a eu la gentillesse de m'expliquer qu'on parlait ici de recyclage et ça m'a drôlement rassurée, parce que franchement, qui peut être contre le recyclage ? Elle m'a fait aussi remarquer que cette clause est plus généreuse que chez d'autres éditeurs qui, eux, exigent que les auteur-rices rachètent leur junk pour la sauver de la déchiqueteuse à papier. C'est à mon humble avis la moindre des choses que de les donner à la personne qui a commis le crime de les écrire ; même la Chine ne veut plus acheter nos déchets recyclables, je ne vois pas comment les auteur-rices pauvres comme la gale auraient les moyens de le faire.

Je me suis ensuite demandé comment c'était possible, en cette ère de médias électroniques, qu'on puisse encore envoyer des livres au pilon. Tous mes bouquins ont été tirés à mille exemplaires et j'ai cinq fois plus d'ami-es Facebook ; si je n'arrive pas écouler un nombre si dérisoire de livres, c'est qu'ils sont de toute évidence rébarbatifs. Est-ce que ça vaut alors la peine de les publier ? Valérie m'a alors expliqué qu'il ne fallait pas que je m'attende à ce que tous mes livres soient achetés et que si ça se produisait, ce serait exceptionnel. Mieux : si jamais on allait en réimpression et qu'on en vendait quelque chose comme trois mille copies, ce serait carrément un succès inouï.

Trois mille fucking copies, un succès de librairie ? In-cro-ya-ble. Cette quantité

Trois mille fucking copies, un succès de librairie ? In-cro-ya-ble.

de bouquins entre facilement dans ma chambre à coucher et j'habite dans un demi-sous-sol à peine plus gros que mes muqueuses épilées. J'en serais morte de rire si ce n'était pas si lamentable.

S'il y a si peu de lecteur·rices au Québec pour acheter mes livres nuls à chier, pourquoi mes éditeur·rices les impriment-iels en si « grande » quantité – pour ensuite les envoyer pépère au centre de tri ? Valérie, toujours si patiente avec moi, m'a alors dit que c'était une question de subventions, qu'il fallait en imprimer un certain nombre pour ramasser le cash du gouvernement.

Voici donc en primeur le cycle de vie du livre, tel que je l'ai compris : une autrice impeccablement épilée soumet un manuscrit chez un éditeur qui en imprime trop de copies pour avoir ainsi droit à des subventions qui justifient financièrement la publication du livre dont les exemplaires sont livrés par un distributeur à des librairies qui les gardent sur leurs rayons juste assez longtemps pour qu'ils amassent un peu de poussière, avant de les renvoyer au distributeur qui les refile alors à l'éditeur qui, trente jours plus tard, les envoie au pilon pour qu'ils soient recyclés et transformés en gobelets de carton prêts à recevoir le café que l'autrice-glabre-à-la-noune-qui-pique boit en quantité déraisonnable pour lui permettre de terminer l'écriture de son nouveau manuscrit, qu'elle soumet éventuellement au même éditeur pour que la boucle soit bouclée. Rien ne se perd, rien ne se crée, dirait Lavoisier.

Maintenant, je vous expliquerais bien comment on envoie au pilon un livre électronique en format epub, mais j'ai un poil dans la main.

Anne Archet est l'autrice de plusieurs livres qui ramassent la poussière sur les rayons en attendant d'être transformés en papier-cul. Rendez-lui le service de les voler, avant qu'un tel outrage soit commis.

Ceci est un texte héroïque

Métiers du livre Chloé Leduc-Bélanger

Il faut sauver le fait français à Sudbury. En Ontario. Au Canada. Sauver la littérature. La fiction, la poésie, le théâtre, l'essai. Il faut sauver la possibilité d'une littérature qui n'existe pas encore, qui créera ses propres genres. Sauver les arts, tous les arts, et l'artisanat aussi, tant qu'à faire, le macramé, les bijoux, les chandelles, la peinture de paysage sur parapluie. Sauver l'éducation – les enfants ! Et les adultes, et les vieux. Sauver l'université, en plus de compenser ses faiblesses. Former un lectorat, professionnaliser des auteur-rices et des éditeur-rices. Fonder un club de lecture, une librairie, un salon de livre. Il faut sauver le Bon-Parler, mais sans jamais commenter le Parler-Ordinaire afin de ne pas alimenter l'insécurité linguistique. (Qui ne discute pas d'insécurité linguistique de manière hebdomadaire jouit de grands privilèges.) Sauver le français dans les médias, les soins de santé, le centre-ville, les maisons de retraite, les cérémonies de citoyenneté, les souhaits des Fêtes de Queen's Park ; sauver l'orthographe des noms propres, des titres d'œuvres, des formules de politesse et du mot « rendez-vous ».

Sinon, tout va bien.

Moi, au départ, je voulais faire des livres. J'ai même étudié dans ce domaine. J'ai écrit des critiques, bu du vin à de nombreux lancements, feint d'être amie avec le patron un peu con d'une librairie Zellers. Tout ça pour déguster le Saint Graal : une *job* en édition littéraire... à Sudbury. Les chats, faites vos valises, on part !

Je ne connaissais rien de l'Ontario français avant d'y mettre les pieds. J'ai beaucoup appris depuis, par exemple le fait que, quand on travaille en milieu linguistique minoritaire, on devient vite le panneau-réclame de la Cause. Ce n'est plus un gagne-pain, c'est une identité, un habit qui refuse d'être laissé au vestiaire. Je travaille comme éditrice pour les éditions Prise de parole et, parmi les « tâches connexes » qui me sont dévolues, il y a celle de faire vivre le français dans ma communauté et au Canada. Incarner, en quelque sorte, le succès de nos luttes, en montrant au monde que *c'est possible* – sans toutefois préciser à quel point *c'est lourd*. Cinquante ans que Prise de parole s'entête, malgré l'adversité, à amplifier les voix et les imaginaires d'auteur-rices qui écrivent à la fois *avec* et *contre* leur contexte. Et moi qui aimerais bien ne pas avoir à sauver le monde à chaque fois que j'envoie un livre chez l'imprimeur.

J'exagère peut-être. Ça ne serait pas la première fois. Il ne fait aucun doute que notre travail compte. Pour paraphraser Françoise Collin, nous créons comme on ferait le pain, et nous ne prétendons pas nourrir le monde, pas même une nation. Mais un milieu, une communauté, des amitiés ? Absolument. Les fondateurs de Prise de parole – quatre hommes, auteurs d'un premier collectif de poésie – partageaient cette vision : bâtir un lieu pour accueillir des histoires autour desquelles se réunir. J'ai, depuis, fait mienne cette intention de « faire ensemble » qui sublime l'objet-livre et l'investit d'un sens magnifié.

Non, je ne sauve pas le monde avec mon travail d'éditrice, mais je me tiens sur ce seuil entre l'intimité de l'écriture et le tourbillon de sa commercialisation, et je tends la main : viens, je te fais visiter. À l'aube du cinquantième anniversaire de la maison, j'ai voulu rappeler que la littérature est d'abord une mise en pratique de la solidarité en invitant six poétesses à rêver de nouveaux terrains de jeux pour l'avenir. Six autrices aux parcours différents – certaines se connaissaient, d'autres pas – ont pris part à une résidence d'écriture durant l'automne 2022. Logées sous le même toit (avec le coup de pouce du virtuel), elles avaient pour mandat de converser – entre elles, avec les lieux, avec les Sudburois-es

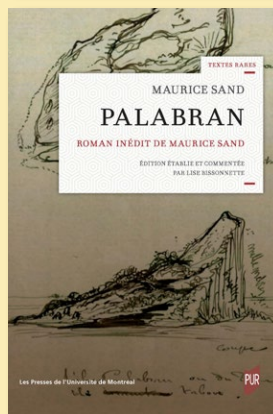
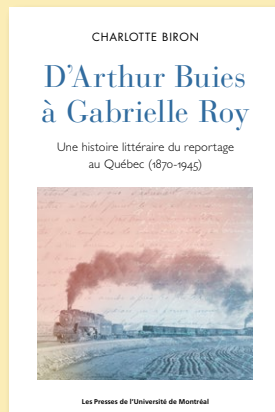
C'est que, voyez-vous, la Cause n'attend pas, et je la sers, tranquillement, main tendue, un projet à la fois.

– et d'écrire non pas des poèmes-franco-ontariens-qui-prouvent-qu'on-existe, mais simplement des poèmes qui vibrent de la rencontre avec autrui. Une semaine à réfléchir à ce qu'on garde, à ce qu'on écarte, à ce qu'on lègue de ces cinquante ans de création littéraire dans le nord de l'Ontario. Et moi, au milieu, je peux user de mon superpouvoir : mettre en relation des créateur-rices, des lecteur-rices, des humain-es, et de voir ces rapprochements fleurir.

Publié au printemps dernier sous le titre *Lieux-dits*, le recueil collectif reflète l'état de la poésie franco-canadienne mieux que toute injonction à créer quelque chose d'« important ». Au lancement du livre, dans notre toute nouvelle Place des arts, s'est rassemblé un public enthousiaste – certaines personnes avaient fait la route d'aussi loin qu'Ottawa et London – pour écouter ce que les poétesses avaient à dire et marquer le début de notre année de célébrations. La lecture mise en scène a été touchante. Les applaudissements, longs et généreux.

Ce livre que j'ai dirigé, qui nous a fait rire ou nous a invité-es aux confidences, qui nous a uni-es avant de nous propulser à nouveau aux quatre coins de la province, existe dans le monde, et je dois déjà passer à autre chose. C'est que, voyez-vous, la Cause n'attend pas, et je la sers, tranquillement, main tendue, un projet à la fois.

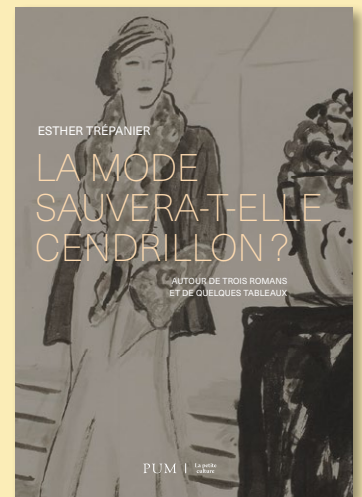
Franco-ontarienne d'adoption, **Chloé Leduc-Bélanger** est éditrice et responsable des projets spéciaux aux éditions Prise de parole, à Sudbury, depuis 2019. Titulaire d'un DESS en édition de l'Université de Sherbrooke, elle porte plusieurs chapeaux dans le milieu du livre, notamment ceux d'autrice, d'animatrice et de critique littéraire pour la revue *Le Sabord*.



ESTHER TRÉPANIÉ La mode sauvera-t-elle Cendrillon ?

Trois romans québécois dont l'intrigue se déroule essentiellement dans le Montréal des années 1930 : *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, *Au milieu, la montagne* de Roger Viau et *Élise Velder* de Robert Choquette.

Trois héroïnes en quête d'ascension sociale : Florentine, Jacqueline et Élise. Leur point commun ? Elles sont à la recherche d'un prince aussi riche que charmant pour échapper à la misère. Chose assez rare dans l'écriture romanesque de l'époque, les auteurs insistent sur le recours aux artifices de la beauté – vêtements, maquillage, bijoux – utilisés par ces jeunes femmes modernes dans leur entreprise de séduction. Mais la mode peut-elle sauver Cendrillon ?



Le remâchage

Écrire, dit-elle... Véronique Grenier

Je ne sais pas par où commencer pour en parler ni comment le faire. J'ai l'impression que c'est un peu comme si je devais décrire factuellement mon estomac ou mon cœur : ils sont là, me permettent de vivre et de fonctionner, mais je ne les ai jamais vus (une chance), et je ne sais pas grand-chose de leurs manières de faire et d'être. Écrire relève du même mystère : « ça » se produit.

La sensation d'écrire

Le texte jaillit devant l'ordinateur, sous la douche, en conduisant, dans la file d'attente à la caisse à l'épicerie. Parfois, ce sont des images claires, souvent des phrases qui surviennent et qui doivent être notées à l'instant sur ce qu'il y a de disponible comme surface (un bout de papier, mon téléphone, mon avant-bras), sans quoi elles passent, s'estompent et ne reviennent pas. Mes enfants connaissent bien cette réaction du visage qui se crispe et de la main qui se lève et qui signifient : « Attends, attends, je ne veux pas perdre ce qui s'en vient, ce qui est là. » J'ai souvent essayé de leur dire d'éviter de m'interrompre lorsque mes doigts tapent rapidement sur le clavier, mais c'est un combat que j'ai abandonné, tannée que j'étais de me répéter. J'imagine que c'est un peu pour cela que je préfère écrire avant le soleil, le matin et la nuit, et qu'il m'est plus facile de le faire lorsque je suis seule dans l'appartement, assise à mon bureau ou à la table de la cuisine.

J'ai bizarrement besoin d'air, de tout l'air disponible pour que ce soit facile, fluide, que le ruban des mots puisse se dérouler. Il y en a toujours plusieurs d'avance, j'en ai pris pleinement conscience après un traumatisme crânien, fruit d'un accident de voiture, qui a affecté ma mémoire à court terme pendant des mois : les mots ne pouvaient plus se coller, s'aligner les uns à la suite des autres, je ne pouvais pas les maintenir là. J'ai vraiment eu peur que ce soit fini, de ne plus jamais être capable d'écrire. Déjà que c'est une crainte que je traîne depuis quasi toujours, que « ça » parte, un peu comme si ce n'était qu'un emprunt ou un cadeau ou quelque chose qui s'épuise. Le fait que le texte me déboule du corps et que j'aie souvent l'impression d'être légèrement à côté de moi-même quand j'écris alimente aussi, je crois, ce sentiment que « ça » ne m'appartient pas, que je ne suis qu'une courroie de transmission. Ce n'est rien d'ésotérique. C'est juste que ma volonté a souvent peu de prise sur le texte, les mots coulent et s'enchaînent à un rythme qui leur est propre et je dois m'adapter, les suivre, ne pas interférer. Je dis souvent que j'écris du ventre, c'est là que le remâchage du réel – de ce que j'ai lu, de ce qui m'a happée, émue, troublée – se produit, puis en chemin entre mon ventre, ma gorge et mes doigts, le texte se tisse.

C'est l'inconnu de soi, de sa tête, de son corps. Ce n'est même pas une réflexion, écrire, c'est une sorte de faculté qu'on a à côté de sa personne, parallèlement à elle-même, d'une autre personne qui apparaît et qui

avance, invisible, douée de pensée, de colère...

Marguerite Duras

Écrire

Gallimard, 1993

Les raisons d'écrire

Je pourrais juste dire que c'est parce que j'aime les mots. Leur son, leur liaison, leur sens. Petite, une de mes activités préférées était de lire le dictionnaire, d'absorber les multiples significations de tout ce que j'y trouvais. J'ai rapidement eu un intérêt pour les autres langues, aussi, notamment parce que chacune de celles que j'ai rencontrées me permettait de mieux nommer le réel ; elles étaient toutes porteuses d'intraduisibles qui donnaient forme à des réalités complexes : *care, serendipity, tsundoku, Schadenfreude*, etc.

Bien rendre. C'est peut-être cela, mon combat, mon but. Pas dans le sens d'une organisation propre et grammaticalement impeccable, mais plutôt réussir, un jour, à aller au-delà de la surface : que les mots permettent non pas de seulement nommer, décrire une situation ou des émotions, mais bien de dépasser cette surface, de faire vivre, donner une pulsation à des caractères sur le papier. Que les mots soient la vie. Le chemin que je semble avoir pris pour y parvenir est celui de tordre le langage pour y créer des brèches, des trous par lesquels pénétrer. Écrire, c'est rapidement se rendre compte des limites du langage, de ses insuffisances, du fait qu'il instaure systématiquement un espace entre lui et ce qu'il représente. Écrire, c'est travailler à réduire cet espace. Il y a quelque chose de très soulageant lorsque les mots « se sloquent » les uns dans les autres et

Tout, dans l'écriture, découle d'une longue histoire écrite.

disent ce qui doit être dit avec justesse, comme ce doit être senti. Ce n'est pas pour rien que le poétique est mon véhicule de prédilection : je ne sais pas si ce sont les images, le souci du rythme, que « ça sonne beau », mais il dit mieux et fait mieux ressentir qu'une manière de dire qui l'exclut. Il donne le droit de jouer. Ou je me donne le droit de jouer. Ou je me dis que je joue, comme ça, j'ai moins peur d'essayer, de proposer, de me planter. Confession : j'aimerais, un jour, réussir à nommer ce qui est avec délicatesse, faire une œuvre dentelle, celle qu'on trouve belle, pas celle qui sert (servait) à recouvrir les accoudoirs de divans.

Je crois que j'écris pour me rappeler que je ne suis pas seule, que je n'ai rien d'unique : tout est à partager, à subsumer. Ce que je peux raconter, mettre en mots, d'autres le vivront, le prendront, le feront leur, le pulseront à leur manière. L'écriture comme moyen de dissolution. Et de communion. C'est bien l'une des premières choses à comprendre lorsqu'un texte ou un livre existe : il n'appartient plus vraiment à la personne qui l'a écrit. Il a sa vie propre, aura des interprétations, des lectures loin des intentions d'écriture. Il suivra un chemin et il faudra savoir le laisser être. Passer au prochain.

Il n'y a pas d'abord une abstraction que le langage viendrait rendre visible ou intelligible ; c'est le langage même qui pense.

Dominique Fortier
Quand viendra l'aube
Alto, 2022

[...] j'essaierai donc de dire la chose comme je peux et, qui sait, avec un peu de chance, je la dirai comme elle est.

Elena Ferrante
Entre les marges. Conversations sur le plaisir de lire et d'écrire
Gallimard, 2023

Les difficultés d'écrire

Parfois j'ai peur. De m'asseoir, d'ouvrir le carnet ou l'ordinateur et de devoir plonger dans le texte, me confronter à ses nœuds, devoir laisser aller l'idée à laquelle je tenais ou l'orientation que je voulais, parce qu'il veut aller ailleurs (et je sais que je dois le suivre). Écrire, c'est savoir laisser aller, accepter de charcuter, couper. C'est vivre avec des versions fantômes de ses textes, aussi. Quelques regrets.

Souvent, j'ai la conviction de ne pas savoir écrire. De le faire « comme de la merde ». Je manque de justifications pour soutenir ce à quoi je tiens ; à quelque part, je le sais, je le sens pourquoi telle phrase doit être de telle manière, mais j'aimerais vraiment avoir ce qu'il faut pour la défendre autrement que « ça coule mieux ». Je doute beaucoup et c'est un exercice constant que de me rappeler à l'ordre pour qu'il ne prenne pas trop de place, le doute, mais bien juste la sienne puisqu'il a son importance, malgré tout, dans le processus. Il m'empêche de me figer.

J'ai mis beaucoup de temps à comprendre et à accepter la macération des mots, ce besoin qu'ils ont de patauger ensemble, un moment, dans un recoin de ma tête. Je croyais que c'était de la procrastination, mais je n'en suis plus certaine : manifestement, pendant que je repousse activement le texte de manière consciente, lui, il s'élabore, se constitue, puis un jour, généralement celui après la date de remise, il déboule et me surprend.

Inspiration et conclusion

Longtemps, j'ai écrit à partir de ce qui faisait mal, de ce qui m'échardait. Longtemps, j'ai cru ne pas pouvoir le faire à partir d'un autre lieu puisque la douleur a le mérite d'être évidente,

« facile » à circonscrire, à rendre. J'ai été heureuse de constater que ces autres lieux existent et qu'ils sont aussi, voire autant et même plus, propices à l'écriture. Un sol plus solide, peut-être. Pour le reste : tout est susceptible de provoquer une déferlante de mots : la lumière du matin, un sac de poubelle oublié, une phrase entendue. « La vie » en elle-même, l'ordinaire des jours, ses détails. Écrire, c'est leur accorder une attention particulière, les avaler.

Et il y a tout ce que j'ai lu et ce que je lirai. Je suis une somme d'écrivaines et d'écrivains qui ont laissé des traces, des empreintes, des sillons entre mon ventre, ma gorge et mes doigts. Ce n'est pas pour rien que je les invite dans mes textes aussi fréquemment. Je les aime et je leur dois beaucoup. Ce sont leurs mots, leurs sons qui se mélangent à la vie et au regard que je lui porte et qui sont remâchés puis déversés sur les pages.

Écrire consiste à prendre place dans tout ce qui a déjà été écrit [...] et à se constituer à son tour en écriture dans les limites de son individualité tourbillonnante et bondée. Écrire consiste à s'appropriier tout ce qui a déjà été écrit et à apprendre progressivement à dépenser cette énorme fortune. Nous ne devons pas céder aux sirènes qui nous disent : voilà une auteure qui possède son propre ton. Tout, dans l'écriture, découle d'une longue histoire écrite.

Elena Ferrante
Entre les marges. Conversations sur le plaisir de lire et d'écrire
Gallimard, 2023

Véronique Grenier enseigne la philosophie au collégial. Autrice aux éditions de Ta Mère (*Hiroshimoi, Chenous et Carnet de parc*), à La courte échelle (*Colle-moi*) et chez Atelier 10 (*À boutte : une exploration de nos fatigues ordinaires*), elle est également chroniqueuse et conférencière.

En finir avec la honte

pour la suite du monde Laura Doyle Péan

J'ai toujours eu plus de facilité à faire le ménage chez les autres que chez moi, me portant souvent volontaire pour assister mes proches lors de leurs déménagements et projets de rénovation. Après les soupers de Noël et les brunchs familiaux du dimanche, chaque fois qu'on rendait visite au meilleur ami de mon père sur la 8^e, ou même quand je vais chez mes ami-es pour autre chose qu'un repas, c'est plus fort que moi : s'il y a une tasse au fond de l'évier, mes doigts trouvent machinalement leur chemin jusqu'à l'éponge et au savon aux agrumes, qui ne sent pas tant le citron que ça, mais qui mousse très bien. Il faut dire que la crasse sans la honte n'est que ça : de la crasse, et que même lorsqu'elle est incrustée profondément dans les tissus et les surfaces, sa résistance au vinaigre ou au *bleach* a des limites.

Je me souviens d'un album de Mark Teague qui trônait dans ma bibliothèque, enfant. On y racontait comment un sondeur de cochons emménageait dans la chambre, bordélique, d'un petit garçon. Amusant, le livre avait pour but de m'encourager à ranger mes casses-tête et à passer le balai plus souvent. Il m'a surtout appris à croire que la valeur d'une personne pouvait se mesurer au degré de propreté du lieu qu'elle habite – sans égard au temps et à l'énergie qu'elle a à consacrer au ménage –, et qu'il fallait être moins qu'humain pour tolérer l'encombrement. Ce genre de rhétorique classiste et capacitiste, fréquemment utilisée par des politicien-nes souhaitant exproprier des quartiers ouvriers, racisés ou immigrants, négligés par les services municipaux, m'est restée en tête pendant des années. Si je refusais de porter ce type de jugement sur les autres, c'est que je savais, quelque part au fond de

moi, que ce discours ne tenait pas la route.

Il n'y a ni honte ni jugement dans le geste de ma main qui plie les guenilles et récurse les casseroles dans l'appartement de mes ami-es. Comment pourrait-ce être le cas alors que chez moi, c'est la plupart du temps le bordel ? À un tel point que j'en parle dans tous mes textes ; mes cahiers sont poreux et le chaos finit toujours par s'immiscer dans mes écrits. On pourrait croire que je suis fier-ère de ce désordre tellement j'en parle, mais non : il est simplement là, c'est ce que je vois quand je me lève, quand je cuisine, quand je m'assois pour écrire.

Je prends soin parce que j'aime. Peut-être est-ce la meilleure preuve d'amour et peut-être est-ce aussi pour ça que j'écris : pour prendre soin des autres à travers le partage d'expériences – et si la crasse s'incruste dans mes textes, c'est qu'elle est partout autour et que je cherche à reprendre le contrôle.

Certes, il y a aussi une part de conditionnement généré dans tout ça, le besoin de se rendre utile, de faire plaisir, le réflexe de se tourner vers les travaux domestiques et le *care*.

Au primaire, mes amies et moi étions responsables de laver la vaisselle du traiteur de l'école. Avec pour modeste récompense un coupon-cadeau de vingt dollars chez Archambault, nous passions chaque pause du midi à nettoyer verres et plats de plastique, ustensiles dépareillés et plateaux, avant de retourner le tout là où la préparation des repas du lendemain avait lieu. C'était le prix à payer pour la liberté – celle d'avoir notre propre local sans surveillance, de manger quand on le voulait, d'écouter en boucle le premier album de One Direction, de danser et

de jouer aux jeux de notre choix sur l'ordinateur, plutôt que de suivre l'horaire établi par les responsables du service de garde.

Deux ans d'expérience au comité de rédaction d'une revue littéraire et en tant que membre de différents jurys m'ont permis de constater que ma manière d'envisager le travail d'édition rappelait mon rapport au ménage. Mon regard devient beaucoup plus aiguisé quand je relis les textes des autres. Ici, concernant mes propres textes, ce n'est pas la honte qui est en jeu, mais quelque chose qui relève davantage de l'attachement. Difficile de mettre à la poubelle un objet, un paragraphe, sur lequel on a travaillé pendant des semaines, voire des années. C'est pourquoi je ne jette rien de mes textes. Mes vieux sacs à dos débordent de premiers jets, bouts de texte coupés du projet dont ils devaient initialement faire partie, romans avortés, vers sans poème.

Je sais que si j'arrivais à purifier la page, je me déculpabiliserais un peu, je me dirais c'est déjà ça, vois ce dont tu es capable, et alors j'aurais gagné ; car il faut se déculpabiliser avant de passer à l'action, que ce soit pour l'écriture, les travaux ménagers ou la politique. L'essentiel n'est pas ce qu'on ressent, mais ce que nous en faisons, comment nous mobilisons nos sentiments pour le bien commun.

Et ma honte ne sert personne, certainement pas ceux que j'ai à cœur. Alors elle sera la première à se retrouver dans la corbeille.

Désolé-e, Teague.

Laura Doyle Péan est artiste multidisciplinaire, poète et activiste. Elle s'intéresse au rôle de l'art dans les transformations sociales. Son premier recueil, *Cœur Yoyo* (Mémoire d'encrier, 2020), a été finaliste au Prix des enseignants de français 2021. La version anglaise du recueil, *Yoyo Heart*, est parue à Londres en 2022 aux éditions 87 Press.

REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES



ARTS DE LA SCÈNE
ARTS VISUELS
CINÉMA
CRÉATION LITTÉRAIRE
CULTURE ET SOCIÉTÉ
HISTOIRE ET PATRIMOINE
LITTÉRATURE
MUSIQUE
THÉORIES ET ANALYSES

Louanges aux pas fiables

L'espace franco-canadien Sébastien Bérubé

*C'est de la terre noire
Que j'ai dans mon baluchon
Traîner son terrain
Ça permet de toujours être à la bonne
place*

On me demande souvent d'où je viens. J'avoue que je le sais pas vraiment. Je viens d'un monde qui se raconte pour continuer d'exister entre les lieux. Pour se construire pis s'enraciner où il veut, avant de lever le camp pis de traîner les pieds. Je sais pas vraiment d'où je viens, mais je sais que ça se trouve quelque part au nord-ouest du Nouveau-Brunswick. Entre l'invention d'une République et une Capitale sucrée. C'est un monde qui en a beaucoup à conter, mais c'est pas un monde de conteurs. Le conte fait cette promesse de chercher à plaire ou de simplement divertir. Chenous, on se perpétue en se racontant pis, plaire, crisse que c'est loin d'être notre but. Mais j'avoue que c'est divertissant par exemple. On s'invente en se transmettant les faits comme la grippe pis les mensonges comme un punch spiké pendant que mémère regarde pas. Ça reste jamais totalement intact. Ça surprend souvent pis ça tape pas tout le monde égal. Ça se digère ou ça se recrache.

*Une vallée de mensonges
De racistes de clocher
Pis de curés de junk yard
Un terrain à chérir
Pour souffler sur les cendres
En faisant un vœu*

Icitte, c'est pas les faits historiques qui montent les fondations, mais plutôt les histoires qu'on en fait. Avec le temps, les faits engraisent. Le crémage change de couleur. Les hommes et les femmes grandissent. Ils et elles s'élèvent au-dessus du monde. On s'en raconte beaucoup plus qu'on se raconte. On s'y

perd, on s'y retrouve, on prend des raccourcis, on fait des détours. On est des pas fiables. On raconte jusqu'à plus savoir si c'est nos souvenirs ou ceux d'un autre. Les images sont pourtant claires, dans nos têtes. On peut presque les toucher.

*La mémoire est une zone inondable
Une cave qui prend l'eau
Et à force de s'y noyer
On apprend à respirer pis parler fort
Entre les morts annoncées
Les shops-vac et la mélamine gonflée*

C'est ça la beauté de l'imagination pis de la mémoire. Deux sœurs jumelles qui aiment se faire passer l'une pour l'autre à l'intérieur de leur propre maison. On est pas des historiens. On s'en câlisse un peu. Au lieu de chercher à les départager, on trouve ça plus simple de juste les appeler « les jumelles ». Chenous, six pouces devient un pied, devient un mètre pis bust le Tapeline. On sait pas vraiment ce qu'on est, mais on a jamais prétendu être plus que ça.

*Graver les langues
Pour redonner la vie
Emmurée à jamais
Dans l'imaginaire des taches de sang
Qui noircissent le ciment du garage
Il s'enfume dans la blancheur tordue
De la boucane héréditaire des Ski-Doos
neufs*

*Les congélateurs disent toujours
la vérité
Pis elle s'écrit avec la chair
En arrière des ongles
T'ajouteras du sucre dans le liquide
à vaisselle
C'est la seule façon de faire partir ça*

Le bois, la chasse, le bûchage, les patates, le lavage, la bagosse, c'est toute ça. Les panaches de chevreuils qui grossissent à chaque fois qu'on en parle, les blizzards qui durent des semaines,

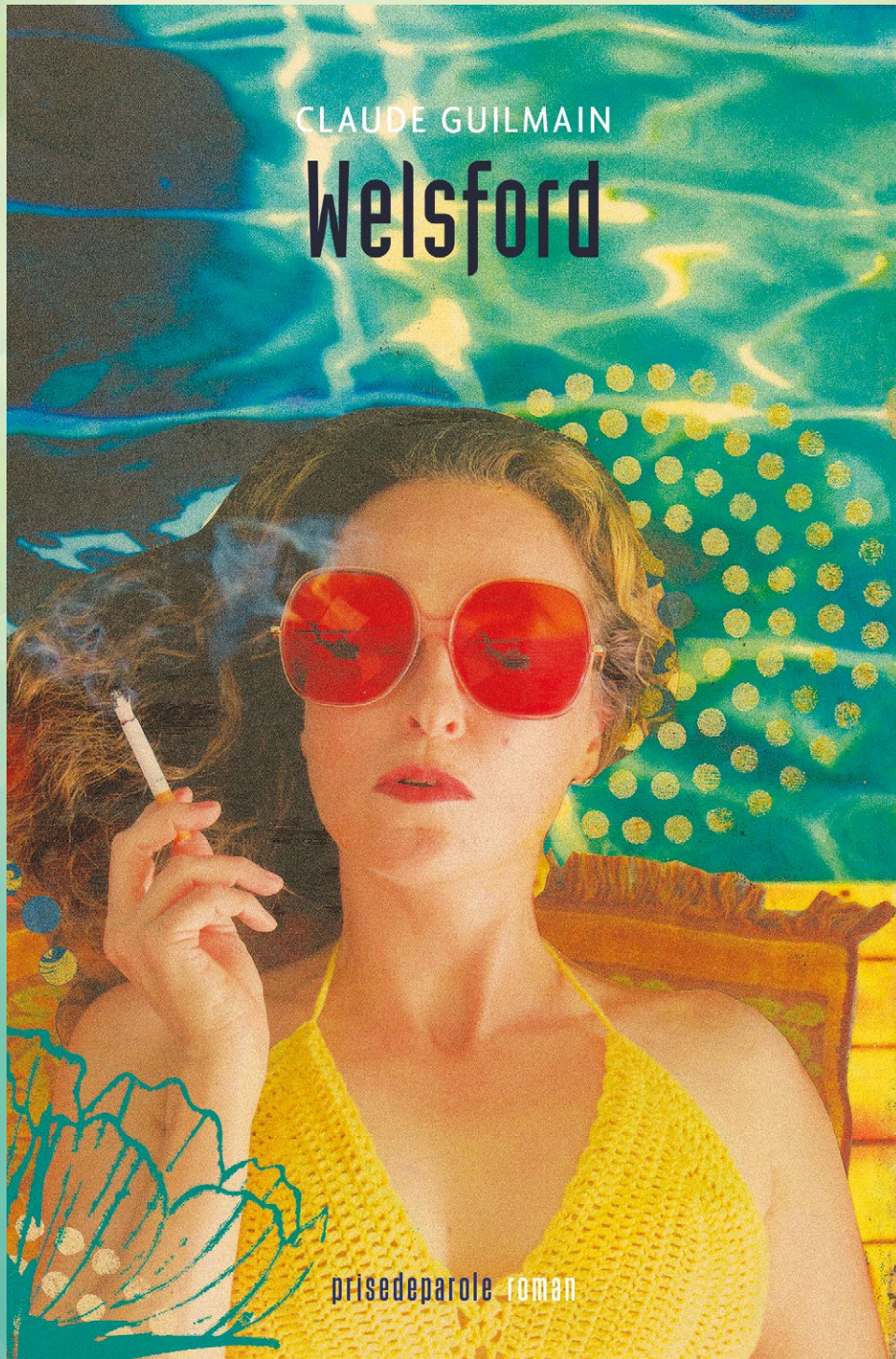
les peuples fondateurs inventés pis les guerres qui font pas saigner, c'est toute ça aussi. Icitte, l'imaginaire a plus de souffle que la réalité pis gagne la run. Chenous, la fierté est fière d'être fière pis elle sait pas de quoi. Icitte, c'est peut-être pas vrai, mais c'est pas faux pour autant.

*L'histoire a grandi dans ma rue
Pis on s'est déjà chummé
Ça compte pas
On savait pas encore qu'on était parenté*

On parle français. J'te l'jure ! Encore et depuis toujours. Mais on dirait qu'on a crissement besoin de le spécifier trop souvent. On parle français, oui, mais surtout une langue universelle. Une langue qui se parle dans toutes les langues. Cette langue fourchue. Souvent là où il faut pas. Un peu croche, mais qui marche drette. Une langue qui se glisse partout. Qui a du front tout le tour de la tête pis qui laissera jamais personne essayer de la tuer pour de vrai. Qui pourrait de toute façon ? Pour arriver à tuer quelque chose, il faut que tu vises le cœur. Chenous, même nous autres on sait pas vraiment il est où. So... bonne chance ?

*Vous marquerez ce que vous voudrez
sur ma tombe
Je le verrai pas pareil
De toute façon j'ai déjà trop dit ce que
j'avais à dire
Pour la bave que j'ai dans bouche
Essayez de me prouver que j'ai pas
raison pour voir
J'vais vous montrer que j'ai pas
tort pareille*

Sébastien Bérubé est un poète, nouvelliste et artiste multidisciplinaire originaire du nord-ouest du Nouveau-Brunswick. Depuis 2019, il est responsable du programme « Voix émergentes » des éditions Perce-Neige et se consacre à l'essor des littératures autochtones, francophones et acadiennes dans les Maritimes. En 2023, *Rivières-aux-Cartouches* (Perce-Neige) remporte le Combat national des livres de Radio-Canada.



Avec *Welsford*, le dramaturge Claude Guilmain signe un roman policier campé dans les banlieues de Toronto, une métropole en évolution où tout est marchandable, même la vérité.